



**LE POST VERBAL**

**Collection dirigée par : Guy Maruani**



**FAMILLES JE VOUS AIME**

Traduit de l'anglais par  
GUY MARUANI  
et RUTH HIMMELFARB

Titre original : CORRUPTING THE YOUNG  
édité par René GORDON Pty Ltd.  
VICTORIA / AUSTRALIA

Composition : Simone Schudy  
Dessin de couverture : X

**TESSE & MOSHE LANG**

# **FAMILLES JE VOUS AIME !**

**et autres petites histoires d'un thérapeute familial**

**ATELIER ALPHA BLEUE**

© 1986 - Tesse & Moshe Lang  
© 1989 - ATELIER ALPHA BLEUE  
pour la traduction française

ISBN - 2-86469-058-6  
Dépôt légal : Novembre 1989

## PRÉFACE

*On sait maintenant que l'efficacité éventuelle d'une psychothérapie dépend non pas de sa méthode mais de facteurs non spécifiques liés à la personne du thérapeute. On s'interroge alors ! Comment sélectionner et former les thérapeutes ? Si la psychothérapie, comme la cuisine et la guerre, est un art d'exécution, il y faut du talent. Or, le talent ne s'apprend pas même s'il est indispensable d'apprendre pour pouvoir exercer son talent.*

*La réponse à cette question la plus satisfaisante et la moins prétentieuse est à mon avis l'exemple. On apprend par les vertus de l'exemple. On apprend par une sorte d'empreinte identificatoire à un maître, comme l'oisillon cendré de Karl Lorenz. Dans ce livre court et dense, Tesse et Moshe Lang répondent : on apprend par l'exemple de l'humour. L'humour comme court-circuit des défenses caractérielles, comme levée douce du refoulement, comme implication de tout le corps (à travers le rire) dans le processus d'apprentissage. La première savoureuse histoire qu'ils racontent, celle du sandwich, illustre parfaitement ces deux points, l'empreinte et l'humour.*

*Mais ces brefs récits ne se limitent pas à remuer des affects. Ils sont en même temps une merveilleuse leçon de stratégie relationnelle utilisable par tous : psychothérapeutes, patients, vendeurs, acheteurs, mère, fille, séducteur, allumeuse... car ils démontrent en permanence cette vertu que possèdent ceux qui savent convaincre, le respect*

*de la liberté d'autrui pour l'amener justement à renoncer à sa liberté de se détruire. Ne l'oublions pas, les symptômes, aussi graves soient-ils, sont l'effet de la liberté. Liberté implicite du sujet éprouvant la tension de son désir inconscient ou liberté de l'entre-jeu d'une famille déterminant les places de chacun dans la partie.*

*Tesse et Moshe Lang se présentent comme thérapeutes familiaux alors qu'ils n'ignorent rien des arcanes de la psychanalyse. Ce choix provient à mon sens de leur volonté de ne jamais utiliser l'interprétation comme moyen de prise de conscience. Ils en connaissent la violence extrême et préfèrent que l'insight, la compréhension, naissent d'eux-mêmes en somme. Ce qui les intéresse, c'est que les gens soient heureux, pas qu'ils soient plus intelligents.*

*Dans ce but, Moshe Lang recourt sans avoir l'air d'y toucher à tout l'arsenal des paradoxes, des injonctions absurdes, des bla-bla-bla à la Milton Erickson, des questions faussement naïves, des aveux et des protestations. Attention, il ne ment jamais ! Parfois il bluffe, parfois il s'incline devant un brelan alors qu'il a une quinte floche dans sa main. C'est un artiste.*

*A vrai dire, il a compris mieux que quiconque la nouvelle épistémologie requise par la psychologie interactionnelle. La plupart des thérapeutes prétendument systémiques rejettent le modèle freudien des forces inconscientes, mais n'en restent pas moins prisonniers d'un modèle newtonien de vecteurs d'attraction (ou de répulsion) qu'exercent réciproquement deux ou plusieurs actants. Ils pensent en Moreno ou Kurt Lewin avec une sauce Palo Alto. Au contraire, une épistémologie systémique doit s'efforcer de penser sur le modèle einsteinien de la relativité générale, à savoir des "ondes gravitationnelles" se propageant à la vitesse de la lumière mais traduisant en fait la courbure qu'imprime à l'espace-temps la simple existence des actants, leur masse. Non plus des pommes, mais des scoubidous.*

*Autrement exprimé une interaction n'est pas la force résultante de plusieurs vecteurs mais une manière particulière de l'être-là, une réalisation unique de la substance qui capte*

*quelque chose de l'infini, l'incarnation existentielle et temporaire d'une figure constituée par les êtres présents. C'est pourquoi pour apprendre il est nécessaire de faire travailler ses courbures et pour survivre il vaut mieux voir ça avec humour.*

*Moshe Lang y est expert. Suivons-le.*

*Guy MARUANI  
chargé d'enseignement clinique  
de psychiatrie  
(Faculté Paris VII)*





## **I<sup>ère</sup> PARTIE**

**Le problème n'est pas les danseurs  
mais la danse**

---

**Pour nourrir la réflexion**

**Vers la cime**

**Le secret**

**Sa juste douceur**

**Une question judicieuse**

**A bonne école**

**Violation**

**La balade du dimanche**

**A perpétuité**

**La naissance d'un thérapeute**

**Le tournant**

**Une sœur bien compréhensive**

**Détournement de mineurs**



## POUR NOURRIR LA RÉFLEXION

Au début des années soixante j'étudiais la psychologie à l'université de Melbourne. Tous les conférenciers et tous les livres ou presque véhiculaient l'idée que la psychologie est une science. L'objet d'étude en était principalement "Les rats et les ratios". Sous couvert d'affirmer la scientificité de la psychologie, on sous-entendait qu'elle dégagait un profond ennui. Une exception contrebalançait cette situation : notre enseignant en psychopathologie, le docteur Alan Jeffrey. Il tenait plus de cent élèves rivés à leurs sièges de classe en leur racontant des faits réels survenus à des personnes réelles.

Vers la fin de l'année universitaire, on nous emmena à l'Hôpital Royal de Melbourne pour nous confier l'interrogatoire de quelques vrais patients. Le docteur Jeffrey me chargea de voir un ouvrier immigré entré à l'hôpital en gardant à la main un sac en papier kraft rempli de sandwiches. Il se plaignait de ce que ces sandwiches étaient empoisonnés et fut aussitôt envoyé en psychiatrie. Je parlai avec lui. Il m'engagea à jeter un coup d'œil sur ses sandwiches "empoisonnés". Il me raconta qu'il avait quitté la Yougoslavie depuis quinze ans ; il vivait dans une chambre meublée depuis des années ; il n'avait pas de famille, peu d'amis et croyait que sa logeuse essayait de l'empoisonner.

Je lui demandai pourquoi il le pensait. Il me répondit :

"Je sais que c'est ce qu'elle veut !" Je lui demandai pourquoi il le savait, et il dit : "Elle a cette expression sur le visage."

Je lui demandai : "Que voulez-vous dire par là, quelle expression ?"

Il me répondit : "Elle a l'air de vouloir m'empoisonner !"

Quelles que furent mes questions et elles furent nombreuses, je n'obtins aucun éclaircissement.

Je retournai auprès du docteur Jeffrey et de notre groupe et dis : "Je crois que cet homme est paranoïaque". Le docteur Jeffrey me demanda pourquoi je le pensais et je m'expliquai.

- En êtes-vous sûr ?
- Oui, absolument.
- Jusqu'à quel point en êtes-vous sûr ?
- J'en suis certain.
- Voulez-vous revoir le patient et lui poser quelques questions supplémentaires ?
- Je n'ai pas besoin d'autres réponses.

Il me pria alors d'aller chercher ces sandwiches. Lorsque je revins, il me dit : Bien, maintenant mangez-les. Je restai perplexe puis répondis : "non merci."

## VERS LA CIME

En 1965, j'obtins mon premier emploi de psychologue à la clinique Bouverie qui à l'époque s'occupait de psychiatrie infantile. Une ou deux semaines après que j'eus débuté mon travail, on me demanda de voir mon premier patient, Peter.

Cela me rendait très anxieux car mes études avaient consisté en un diplôme de psychologie qui comprenait un apprentissage intensif en statistiques, théorie de la personnalité et comportement des rats. Dans ce cas précis, on attendait de moi une thérapie par le jeu et une psychothérapie avec un jeune garçon. Afin de m'y préparer, je lus toute la littérature s'y rapportant qui se composait de deux livres tout au plus, de quelques articles et bien sûr du dossier de Peter pesant douze kilos.

A l'heure dite je me rendis dans la salle d'attente et demandai à Peter de me suivre. Je me dirigeai vers la salle de jeux, tournai à gauche et remarquai qu'au lieu de me suivre Peter se mit à courir et grimpa sur un arbre.

Ni Anna Freud, ni Virginia Axline, ni aucune théorie de la personnalité ne me fournissaient la réponse. Le Chi 2, le T Test ou l'analyse de la variance n'étaient pas plus utiles. Aussi, n'ayant aucune directive, je décidai de suivre mon patient sur l'arbre. Nous passâmes le reste de l'heure au sommet de cet arbre. Lorsque la séance toucha à sa fin, nous descendîmes et je saluai Peter.

Après la séance suivante, je rencontrai le psychiatre qui pendant ce temps avait eu un entretien avec les parents de Peter. Il me confia que Peter était rentré chez lui et avait raconté à ses parents qu'il avait un nouveau thérapeute. "Un homme étrange et bizarre qui grimpe aux arbres".

## LE SECRET

Frank était un garçon de douze ans, timide, gras et malmené par tout le monde. Lors de notre première entrevue, il me raconta qu'il détenait un secret très important qu'il ne pouvait me révéler avant de me faire toute confiance.

Un beau jour de sa thérapie, il se décida : "Je crois que le moment est venu de vous livrer mon secret". Après ces mois de travail long et difficile, j'essayai de dissimuler ma joie à l'idée d'être enfin récompensé et dis : "ah, oui."

- Vous promettez de ne le dire à personne ? me demanda Franck.

- Je promets, c'est juré.

- Vous savez, mon père est supporter de Collingwood et il croit que je suis aussi un supporter de Collingwood, mais dans mon for intérieur je suis supporter de l'équipe de Melbourne.

## SA JUSTE DOUCEUR

Dean m'était envoyé par le tribunal pour enfants.

Il était en liberté surveillée, convaincu de délinquance juvénile et avait reçu l'ordre de suivre un traitement psychiatrique. Quelques larcins mineurs, des vols à l'étalage et des fenêtres brisées étaient ses principales infractions. Il faisait partie d'une bande comme la plupart des gamins de son voisinage.

Pendant nos entrevues, Dean me parlait de sa famille. Sa mère était partie depuis deux ans, abandonnant son père avec ses deux frères, ses deux sœurs et lui-même. Son père était ouvrier dans une usine et après le travail s'en allait boire avec des copains. Les enfants étaient souvent livrés à eux-mêmes. Dean parlait de son père d'une manière affectueuse. Il dit qu'il faisait de son mieux, mais il était évident que la vie était dure.

Plusieurs semaines passèrent et Dean et ses copains furent surpris en plein vandalisme dans une école après les cours. Cela remettait en cause sa liberté surveillée et quand son affaire vint devant le tribunal, la maison de correction sembla très probable. Quand il me rapporta l'événement, il me dit que toute la bande était dans le coup, il n'avait pas voulu perdre la face en ne participant pas à cette escapade : "De toute façon, on a fait ça juste pour rigoler" ajouta-t-il. Il craignait cependant que la vie à la maison de correction ne soit trop sévère et pénible.



Dean y fut envoyé. On lui ordonna de continuer sa thérapie. Lorsque je le revis il me dit : "Vous savez, ça n'est pas si mal. A la maison mon père nous nourrissait de pâtes alors qu'ici nous avons des sucreries tous les soirs."

## UNE QUESTION JUDICIEUSE

Richard, 14 ans, vint avec ses parents. Le problème était qu'il se lavait les mains de façon compulsive. Il consommait un si grand nombre de savons par jour que ses mains en étaient gercées et ensanglantées. Il couvrait la maison de papier-journal et bloquait l'accès à certains endroits. Personne n'avait le droit de toucher à de nombreux objets dans la maison.

Il avait été convenu que je verrais Richard et qu'un membre permanent de l'équipe verrait ses parents. Pendant notre première séance, Richard me raconta que son sperme contaminait tout et qu'en se lavant les mains et en recouvrant la maison, il essayait de protéger sa famille ainsi que lui-même de cette contamination.

Cette famille était habitée par une tension et une violence qui allaient croissant. Compte tenu de cette escalade, nous nous demandâmes s'il ne fallait pas retirer Richard de son foyer. Malheureusement, il y avait très peu d'endroits disponibles qui puissent convenir. Nous décidâmes de convoquer une réunion d'évaluation dans un hôpital psychiatrique afin de tenter de résoudre ce problème. Je me trouvais là pendant que l'équipe interrogeait Richard. Une des dernières questions fut posée par un jeune psychiatre en formation. Il désigna du doigt ses bottes éculées et dit : "Tu remarqueras que tout le monde ici porte des chaussures de cuir cirées et impeccables alors que les

miennes sont quelque peu sales. Est-ce que cela t'inquiète ?"

Richard répondit : "qu'est-ce que ça peut me faire ? ce que *vous* portez est *votre* affaire."

Deux jours plus tard lorsque Richard apparut à sa séance suivante, il me fit son commentaire sur la question des chaussures en ces termes : "Qu'est-ce qu'il s' imagine ce type ? Que je suis fou ou quoi ? Ce n'est pas parce que j'ai une névrose obsessionnelle compulsive qu'il doit croire que je vais lui dire que ses godasses m'angoissent uniquement parce qu'elles m'angoissent."

### A BONNE ÉCOLE

Une mère me téléphone pour un rendez-vous urgent. Elle me demande si je peux la voir ainsi que son mari aussitôt. Dès la première rencontre cette mère et ce père me parlent de leur propre éducation qui fut rigide et autoritaire. Les résultats scolaires et la tenue étaient bien plus appréciés que la spontanéité et la joie de vivre. Leur scolarité à tous les deux avait été traditionnelle : stricte, disciplinée et ennuyeuse. Ils étaient déterminés à protéger leurs enfants d'un pareil destin ; en aucun cas ils ne répèteraient les erreurs de leurs parents. Ils s'étaient beaucoup documentés en matière de psychologie et d'éducation et étaient au courant des dernières tendances pédagogiques.

Après moult recherches et mûre réflexion, ils avaient sélectionné une école libérale et progressiste pour leur fils aîné. Or pendant les deux dernières années, ils s'inquiétaient de plus en plus de son attitude, de son manque de progrès dans ses études et de certaines habitudes qu'il avait contractées. En somme ils n'étaient pas satisfaits de cette école. Ils en étaient venus à comprendre que pour leur propre paix de l'esprit et pour le bien-être de la famille, ils seraient obligés de le retirer de cet établissement. Arrivés à ce point, se sentant vaincus et désorientés, ils me consultaient.

Pendant la séance ils se torturèrent à l'idée que leur fils de huit ans subirait probablement des traumatismes

consécutifs à un tel revirement dans la discipline scolaire, passant du laisser-aller au formalisme. Ils craignaient qu'un tel changement ne lui cause un dégât mental permanent. Toutefois dans la mesure où la situation était devenue intenable, faisant fi de leurs doutes et de leur peur ils ressentaient bien qu'un changement d'établissement était inéluctable. A la fin de la séance ils s'étaient décidés à envoyer leur fils dans une autre école et nous fixâmes un prochain rendez-vous.

Deux semaines passèrent et ils me rapportèrent la chose suivante : le jour où leur fils se rendit pour la première fois à la nouvelle école, ils restèrent à la maison, attendant son retour. Ils étaient à ce point inquiets qu'ils coururent à la sortie de l'école une demi-heure en avance. La cloche sonna ; quelques instants après, le garçon les rejoignit en courant. Ils palpitaient, convaincus qu'un traitement psychiatrique d'urgence serait nécessaire. Dès qu'il les rejoignit, ils le questionnèrent avec angoisse :

- Alors, comment était-ce ?

- Super-sympa, on joue tout le temps. D'abord on s'est mis en rang et on a défilé comme des soldats. Ensuite, comme à la finale de la coupe de foot-ball, on a salué le drapeau et chanté l'hymne national."

## VIOLATION

Je travaillais avec Tom, 15 ans, depuis quelques mois. Il m'avait été adressé à cause de son comportement de délinquance.

A ce stade de ma vie professionnelle, j'étais un rogérien\* convaincu quoique mal dégrossi, et j'étais satisfait de l'attitude positive d'acceptation que je manifestais à l'égard de Tom.

Un jour, Tom me confessa qu'il était entré par effraction dans une école et avait volé quelques magnétophones. Sans réfléchir et à ma stupéfaction horrifiée, je m'entendis dire : "Espèce d'imbécile, pourquoi as-tu fait cela ?" Je restai interdit, pensant que j'avais anéanti à tout jamais mes chances de réussite. J'avais violé le principe le plus important en matière de thérapie, j'avais brisé le charme de l'acceptation et mentalement j'imaginai le regard désapprobateur de Carl Rogers lui-même sur ma personne. J'étais assis sur ma chaise, accablé, lorsque Tom dit :

- Vous savez, vous avez drôlement raison.

Notre relation s'en trouva complètement changée, ainsi que mes idées sur la thérapie.

---

\* Disciple de Carl Rogers, psychothérapeute américain célèbre pour sa théorie de l'acceptation inconditionnelle et de la non-directivité.

## LA BALADE DU DIMANCHE

La thérapie d'Anne avait été décidée par ses parents. Ils affirmaient qu'elle était incommunicative et repliée. De son côté elle se plaignit à moi d'un manque de liberté, des exigences excessives de ses parents, des restrictions qu'ils apportaient à sa vie sociale et de leur tendance à satisfaire leurs propres envies en premier.

Après quelques séances de thérapie individuelle j'optai pour une thérapie familiale. Nous nous concertâmes et il fut décidé que je verrais toute la famille. J'invitai donc Anne, ses parents, sa sœur et son frère aînés à la séance.

Avec mon soutien et mes encouragements Anne commença à laisser libre cours à ses divers griefs, essentiellement à propos de la promenade du dimanche à la campagne. Son hésitation du début se dissipa lentement et son aversion pour cette promenade dominicale ressortit très clairement. Ses parents étaient surpris mais contents tous deux qu'elle le leur ait exprimé. Pourquoi Anne ne l'avait-elle pas dit plus tôt ? Anne répliqua qu'elle ne pouvait car puisqu'ils y attachaient tant d'importance, elle craignait de les peiner. Ses parents dirent qu'ils désiraient savoir ce qu'elle pensait et ce qu'elle ressentait.

Je demandai aux parents ce qu'ils pensaient à leur tour de cette promenade. Ils semblèrent d'abord interloqués par la question. Il semblait qu'en leur posant des questions sur leurs propres envies et désirs, je transgressais une règle de

vie implicite de cette famille. Finalement le père dit que la balade c'était très bien, mais qu'il aurait de beaucoup préféré jouer au golf. La mère, surprise, concéda que pour elle la préparation du pique-nique était une corvée et qu'elle resterait volontiers à la maison pour jardiner. Très vite la famille entière s'engagea dans une discussion animée sur les différentes façons dont chacun préférerait passer le dimanche.

Quand j'avais vu Anne seule, j'avais accepté sa protestation et l'idée que ses parents étaient contraignants. L'entretien familial révéla que les parents étaient eux-mêmes contraints. Ils n'étaient pas tant les coupables que les covictimes. Le problème n'était pas les danseurs mais la danse.



## A PERPÉTUITÉ

Les deux garçons adoptifs de la famille Ryan étaient indomptables. Les parents, ainsi que l'école, étaient incapables d'en venir à bout. A la clinique, il fut décidé de les placer dans mon groupe de thérapie par le jeu.

Les garçons étaient turbulents, criards et exigeants. Très rapidement le groupe des huit enfants fut connu sous l'appellation "la bande des Ryans".

J'eus un entretien avec les parents. Mme Ryan passa le plus clair de son temps à dénigrer son mari. M. Ryan était vendeur cinq jours et demi par semaine et de plus travaillait trois ou quatre soirs en tant que garçon de café. A chacune de nos entrevues, il était fatigué, anxieux et effacé.

Les deux premières séances se passèrent en discussions sur l'incapacité de M. Ryan à satisfaire les désirs et les besoins de sa femme et de ses fils. Après quelques séances supplémentaires, je demandai à M. Ryan si ses propres désirs étaient satisfaits. Ce changement d'attention n'intéressait visiblement pas Mme Ryan et elle cessa de venir aux séances.

Mes entrevues avec M. Ryan se poursuivirent. Avec le temps, M. Ryan se sentit plus à l'aise. Un jour toutefois il semblait nerveux et après une courte hésitation, produisit un vieux morceau de papier jauni et taché. Il me confessa qu'il avait consulté un psychiatre treize ans auparavant car il avait des inquiétudes à son propre sujet. Le psychiatre l'avait envoyé chez un psychologue afin de lui faire passer

quelques tests. Il me tendait maintenant ce résultat.

M. Ryan n'avait pas résisté à la tentation d'ouvrir la lettre et de lire les résultats dudit test. Il y avait des mots tels que "*désurgent*", "*introversion*", "*cortertia*" et "*trouble labile situationnel de la personnalité*".

Il n'avait aucune idée de ce que cela signifiait mais il était convaincu que c'était grave et indigne d'un homme. Compte tenu de ces conclusions négatives, honteux de les avoir lues, il n'avait plus trouvé le courage de revoir le psychiatre.

Bien qu'il n'y comprît rien, il avait conservé sur lui en permanence depuis treize ans le résumé de "ce qu'il était réellement". Avec les années il était devenu de plus en plus anxieux pendant que le papier se détériorait et que les mots s'estompaient car une partie essentielle de lui-même disparaissait ainsi à jamais.

### ***Glossaire***

*Désurgent* : sérieux

*Faible cortertia* : se dit d'un individu qui a plus tendance à ressentir qu'à penser ou qui réagit en fonction de ses états d'âme.

*"Trouble labile situationnel de la personnalité"* : Tout moyen employé par un individu dans son effort pour lutter contre une situation très stressante.

## LA NAISSANCE D'UN THÉRAPEUTE

La première famille dont j'ai eu à m'occuper me fut envoyée parce que le fils de quatorze ans était censé souffrir d'un état à la frontière de la psychose. Les parents, le patient, ses trois frères et sœurs arrivèrent. J'avais avec moi une assistante sociale stagiaire. Elle prit des notes détaillées et enregistra la séance. Au fur et à mesure de l'entretien, je devenais de plus en plus confus. Tout le monde parlait en même temps et le chaos semblait être à l'ordre du jour. Quand tout le monde fut parti, je demandai à la stagiaire : "J'ai tout raté, n'est-ce pas ?"

Elle répliqua : "Non, non, vous avez dirigé une très bonne séance."

Je me rappelle lui avoir répondu : "Ecoutez, je suis un grand garçon, vous pouvez me dire la vérité, ne soyez pas trop gentille."

Elle dit : "Non, vraiment, je crois que c'était très bien. En fait vous sembliez avoir un parfait contrôle de la situation et savoir parfaitement où vous vouliez en venir."

Je dis : "Je crois que vous plaisantez."

Elle dit : "Bon, je vous conseille de lire le compte-rendu et d'écouter la bande enregistrée."

Je fis exactement ce qu'elle avait recommandé. L'entretien était intéressant et animé. A un certain moment Fred le patient me raconta qu'une musique venait de son arrière-train. Ses parents me regardèrent et un message

non-verbal insistant se lisait dans leurs yeux : "Vous voyez quelle sorte de fils nous avons. N'est-ce pas qu'il est fou ?"

Je m'adressai à toute la famille et leur dis : "J'ai souvent entendu des jeunes me parler des pets, mais jamais personne ne les a décrits d'une façon si jolie. Rendez-vous compte, une musique qui nous arrive de notre arrière-train. Péter ne sera plus jamais pareil pour moi." Un peu plus tard, Fred me dit : "Quand je serai grand, je veux devenir psychiatre."

- Et si tu commençais tout de suite ? lui demandai-je.
- Vous le pensez vraiment ?
- Oui, absolument, à dire vrai je ne sais pas trop comment continuer la séance. Si tu prenais les commandes, cela me faciliterait les choses.

L'ayant ainsi rassuré, je lui suggérai d'échanger nos places. Il s'assit, se munit d'un stylo et d'un bloc, se tourna vers sa mère et lui dit : "Madame, est-ce que la grossesse de Fred était programmée ou non programmée ? Est-ce que l'enfant était voulu ou non voulu ? Comment était la grossesse, est-ce que l'accouchement s'est bien passé ?" Il s'arrangea pour recueillir un excellent historique détaillé de son propre développement. En fait, je ne me souviens pas d'avoir vu quiconque en obtenir un meilleur.

## LE TOURNANT

Quand la famille Green arrivait à son rendez-vous hebdomadaire, tout le monde était au courant. M. Green, un homme de petite taille, était conducteur de bus et sa voiture était une américaine du plus grand modèle disponible. Cette voiture se garait en vrombissant et prenait tant de place qu'elle rendait le parking des autres véhicules non plus difficile comme à l'ordinaire mais carrément impossible.

La famille venait à la clinique depuis sept ans, à l'origine à cause de la turbulence de leur fils Jimmy alors âgé de cinq ans. Il faisait toujours ce qu'il voulait, jamais ce qu'on lui disait. Il aimait le bruit, les feux, taper très fort dans les ballons de foot-ball et casser les vitres des voisins, mettre des insectes ou autres bestioles dans le lit de sa sœur, monopoliser la télévision sans égard pour aucun autre membre de la famille...

Pendant la "thérapie", Jimmy trouvait plus amusant de jouer sur le toit et d'envoyer de la glaise sur les passants et en particulier sur Cathy ma cothérapeute en espérant que ça se colle sur ses vêtements. La famille de Jimmy avait formé des générations de thérapeutes. Et pourtant, malgré le fil à retordre qu'il donnait, Jimmy était aimé de tous. Il était le plus charmant des polissons, de petite taille comme son père, mais l'air qu'il déplaçait rendait la vie difficile à toute la clinique.

La mère de l'enfant était en thérapie individuelle depuis

sept ans, faisait partie d'un groupe de mères et avait de temps en temps des consultations conjointes avec son mari. Elle se plaignait amèrement du comportement de son fils, du manque de soutien moral de la part de son époux qu'elle accusait aussi de ne pas passer assez de temps avec son fils. Elle était surtout affligée par la manière violente dont son mari essayait d'inculquer de la discipline à Jimmy...

Pendant les consultations conjointes, c'était le père qui parlait essentiellement. Il critiquait sa femme avec véhémence ; selon lui elle gâtait Jimmy, elle était trop douce et surtout elle contrecarrait ses tentatives pour raisonner Jimmy.

Le cas de cette famille avait été débattu pendant de nombreuses réunions. Il n'était pas rare que nous évoquions les exploits de Jimmy lors du café du matin et du thé de l'après-midi. A une certaine époque, nous nous vîmes dans l'obligation de modifier l'horaire du groupe de la mère. Or elle eut du mal à trouver un quelconque nouvel horaire : elle jouait au tennis deux fois par semaine, rendait visite à sa belle-sœur une fois par semaine, travaillait deux après-midi dans la confiserie de l'école. Aucune jonglerie ne permit de résoudre le problème.

Comme à cette époque la clinique transformait sa façon de travailler, il fut décidé que les Green suivraient désormais une thérapie de famille. On choisit un "volontaire" : moi !

Rien de particulier ne se passa pendant la première séance ; Jimmy faisait des siennes, son père le sermonnait, la mère retenait le père, etc.

Après quelques jours je reçus un message urgent des Green me demandant un rendez-vous sur-le-champ. Je rappelai en disant que c'était impossible, j'étais au complet, cependant ils insistèrent tant et tant que je me résignai à leur consacrer l'heure de mon déjeuner.

La voiture arriva à vive allure en vrombissant plus que jamais. Toute la famille criait et gesticulait. Ils pénétrèrent dans mon bureau sans cesser de se disputer ; ils ne semblaient même pas se rendre compte de ma présence et encore moins de mes salutations. Ils continuèrent à parler, à

hurler et à se disputer, et je ne savais même pas pourquoi.

A plusieurs reprises, j'essayai d'intervenir ou au moins de participer. Sans résultat. Finalement je me dis que puisque c'était l'heure de mon déjeuner, je n'avais qu'à me détendre et à les livrer à eux-mêmes. Je les livrai donc à eux-mêmes et ils continuèrent de plus belle à se bouffer le nez.

L'heure de mon rendez-vous suivant approchant, je fis plusieurs tentatives afin de clore cette séance et d'indiquer qu'il était temps de partir, mais personne ne s'en aperçut. A la fin, résolu à m'en aller je me levai et me dirigeai vers la porte. Lorsque je fus sur le point de les quitter, ils se précipitèrent sur moi et me remercièrent pour cette séance, la meilleure de toutes qu'ils aient jamais eue.

## UNE SŒUR BIEN COMPRÉHENSIVE

Greg, quatorze ans, avait de sérieux problèmes et se comportait très mal en famille. Sa famille le rejetait et le regardait d'un œil sévère.

Après quelques mois de thérapie, Greg me confia qu'il avait surmonté la plupart de ses problèmes. Ses parents et son frère avaient une attitude beaucoup plus gentille envers lui. Sa mère lui parlait davantage, son frère voulait jouer au foot avec lui, et son père lui tapait sur l'épaule ou lui ébouriffait les cheveux en lui disant : "Greg, c'est bien que tu sois là, je t'aime bien tu sais". Greg me dit : "Vous aviez raison vous savez. Quand je suis venu la première fois vous m'avez conseillé de ne pas lâcher mes problèmes trop facilement car il serait peut-être difficile de faire face aux conséquences. Je ne suis pas encore prêt à leur pardonner d'avoir été méchants avec moi pendant si longtemps. Alors quand papa me tape sur l'épaule, c'est gentil mais en même temps cela me gêne beaucoup. Je n'arrive pas à m'habituer à leur changement. Maintenant, quand maman me demande de l'aider, cela devient beaucoup plus dur de dire non."

Il poursuivit : "Quant à ma sœur Tina, elle est comme elle a toujours été. Elle me donne des surnoms du genre "tête de nœud", "couillon stupide", "baisouilleur". Elle essaie tout le temps de m'embêter ; elle change de chaîne quand je regarde la télévision, elle me prend mes affaires et



elle ne me laisse pas travailler. Ça me rend vraiment furieux, je crie, je l'engueule, quelquefois je lui donne des coups, mais alors j'ai des problèmes avec maman et papa."

Je lui suggérai : "Ta sœur est peut-être bonne pour toi sans le savoir. En fait elle te rend la vie plus facile. Tu dis que tu n'es pas à l'aise à cause de l'attitude gentille de tes parents et de ton frère. Imagine que ta petite sœur ait le même comportement, comment pourrais-tu t'en sortir ?"

Un peu interloqué mais amusé, Greg me répondit :

- Vous avez peut-être raison. Je n'y avais pas pensé de cette façon.

- Dis-moi, est-ce que tu lui as demandé de t'embêter ou sait-elle tout naturellement ce qui est bien pour toi ?

Greg me répondit en riant :

- Vous plaisantez, elle prend un malin plaisir à m'embêter.

- Si tu le lui demandes gentiment, est-ce que tu crois qu'elle sera d'accord pour continuer comme ça ?

- Je n'ai pas à le lui demander.

- Tu peux peut-être lui donner un peu d'argent ?

- Je ne suis pas idiot, je peux avoir pour rien ce que vous voulez que je paie.

- Ecoute, on va écrire une lettre à Tina et la prier de continuer à te donner des surnoms désagréables et à faire des choses pour t'embêter.

- Je ne sais pas

- Ecoute, on va l'écrire et après tu pourras décider de la lui donner ou pas.

- D'accord.

Voici la lettre que nous avons écrite :

*Chère Tina,*

*Tu te souviens que j'avais de nombreux problèmes que j'ai à peu près tous surmontés. Maman, Papa et Jim sont pratiquement toujours gentils avec moi maintenant. C'est très difficile de s'y habituer. Aussi c'est une aide pour moi que quelqu'un continue comme avant.*

*Alors, pour au moins trois mois, continue à m'insulter, cherche-moi des noises, taquine-moi et dérange-moi*

*quand je regarde la télévision et quand je fais mes devoirs". Peut-être que si tu faisais de plus certaines des choses que les autres avaient l'habitude de faire, cela me rendrait service et je serais prêt éventuellement à te payer avec l'argent que je gagne en distribuant des journaux. Je te remercie d'être une sœur aussi compréhensive.*

*Affectueusement,*

*Greg."*

Greg et moi nous étions beaucoup amusés en écrivant cette lettre. Lorsqu'il s'en alla son torse se bombait et il paraissait plus grand.

A la séance d'après, il avait complètement oublié la lettre et ne me parla pas de Tina. Quand je demandai intentionnellement comment les choses se passaient avec elle, Greg me répondit : "Oh, très bien"..

- Qu'est-ce que tu as fait avec la lettre ?
- Je l'ai complètement oubliée.
- Mais Tina, comment se comporte-t-elle ?
- Elle me laisse tranquille la plupart du temps.
- Toute sa vie elle a été méchante avec toi, d'où vient ce changement ?
- Peut-être qu'elle était dans une phase un peu difficile. Oui quelquefois il lui arrive encore de me taquiner et de me donner des surnoms par-ci par-là. Par exemple elle m'a appelé "tête de nœud", je lui ai dit : "merci du compliment", elle a répondu : "quel idiot !". Sur ce je lui ai tourné le dos et l'ai laissée plantée là."

## DÉTOURNEMENT DE MINEURS

Mon groupe de supervision devait observer une entrevue clinique. Albert, le psychiatre, nous fit part des données du problème. Le patient en question s'appelait Johnny, avait douze ans et était considéré comme un individu hyperactif et peut-être schizophrène. Ses parents n'avaient aucun pouvoir sur lui. Il leur rendait la vie impossible ainsi qu'à ses frères et à tous ceux qui gravitaient autour de lui. Il avait un long passé psychiatrique et recevait un traitement médicamenteux important.

Albert pensait que l'on pouvait peut-être comprendre ce comportement comme "un phénomène sur trois générations". Aujourd'hui il désirait parler à la mère et lui poser des questions sur ses parents et son enfance. Il avait été très difficile jusque là de travailler avec la famille et il me proposa d'assister à la séance et d'intervenir si je le jugeais nécessaire.

Après quelques entrées en matière, Albert commença à interroger la mère sur sa propre mère. Pendant la conversation Johnny entreprit de se balancer sur sa chaise de plus en plus vite au fur et à mesure que le temps passait. La mère parlait à Albert, mais elle était distraite par Johnny; elle tentait de le faire cesser en levant sa main, puis en s'interrompant de plus en plus disant : "Johnny, arrête, Johnny au nom du ciel". Johnny lui répondait en se levant et en donnant des coups de coude à un de ses frères qui,

eux, se tenaient parfaitement tranquilles. Puis il se mit à faire des grimaces devant la glace sans tain et à agiter sa main devant la caméra. La mère, qui avait essayé de raconter son enfance à Albert, s'appliquait de plus en plus à faire des remontrances à Johnny et perdait ainsi le fil de son histoire.

Albert ne montra que peu d'irritation et poursuivit son programme. Le père paraissait calme et peu concerné mais fumait cigarette sur cigarette.

Le groupe derrière la vitre sans tain débattait du comportement de Johnny. Était-il schizophrène ? Était-il hyperactif ? De quelle façon pouvait-on le traiter ? Était-il capable de se maîtriser ? Quelle était la fonction de son comportement ? Quelle était l'organisation de ses interactions ?

Je demandai à l'assemblée s'ils croyaient que Johnny pouvait rester assis et se contrôler. Le groupe était partagé en deux partis égaux. Nous prîmes des paris plus ou moins élevés selon la confiance de chacun des membres en son propre jugement.

Je pénétrai dans la pièce ; toute activité cessa immédiatement. Johnny qui à ce moment était en-train de parler dans le microphone, assis sur sa chaise, le posa, un peu intimidé.

Je m'approchai de Johnny et en le regardant droit dans les yeux, lui dis : "Les gens derrière la vitre sans tain se sont demandé si tu pouvais rester tranquille si tu le voulais. Certains pensent que même si tu y mets toute ta volonté, même si tu es malin, tu ne seras pas capable de te tenir tranquille cinq minutes. Les autres sont certains que tu peux et nous avons pris des paris."

Je sortis un dollar de ma poche et je l'agitai devant lui et lui dis :

- Tu penses que tu peux rester tranquille cinq minutes ?
- Je vous parie que oui, répliqua-t-il.
- Combien tu paries ?
- Un dollar.

Je me tournai vers son père et lui demandai : "Ça vous va, si j'organise des paris ici ?"

Pour la première fois le père sembla quelque peu intéressé et me donna son accord.

Je me retournai vers Johnny et lui dis : "Soyons clairs, on parie que tu peux rester tranquille cinq minutes, tu joues donc un dollar." Puis je lui proposai ma montre en lui demandant : "Tu sais lire l'heure ?"

- Vous plaisantez ou quoi ?
- Si je te la donne, est-ce que je la récupérerai intacte ?
- Ne soyez pas ridicule !

Je lui confiai ma montre et demandai à ses frères l'un après l'autre : "Est-ce que tu penses qu'il peut rester tranquille ?". Ils n'étaient pas d'accord entre eux. L'un d'eux dit qu'il le pourrait mais pendant trois minutes au maximum ; un autre prétendait que Johnny ferait n'importe quoi pour de l'argent. Le dernier refusait de s'engager mais après que j'aie insisté finit par entrer dans le pari avec un dollar en disant que Johnny serait incapable de tenir. Ayant bien énoncé les paris, je demandai au père : "J'aimerais que vous soyez l'arbitre, êtes-vous d'accord ?"

Il me répondit affirmativement, presque avec enthousiasme.

Je me tournai vers la mère et lui dis : "Vous avez fait ce que vous pouviez, seriez-vous contente de vous reposer un peu pendant que votre mari tient le rôle de l'arbitre ?" Elle acquiesça et je lui offris un tabouret pour allonger ses jambes.

Je demandai alors à tous de régler leurs montres et nous commençâmes. Pendant que Johnny regardait ma montre, le père se tenait bien droit, donnant l'impression d'être plus grand que les autres tout en surveillant le jeu. Je dis aux frères : "Il me semble que Johnny est déterminé à gagner son pari et je l'en crois capable les gars. Si vous ne voulez pas perdre votre argent, trouvez un moyen de le mettre hors de ses gonds."

Avec un peu d'encouragement de ma part ils s'y mirent. Ils étaient visiblement experts en la matière, car ils trouvèrent d'innombrables façons de piquer, exciter et provoquer Johnny afin de le faire réagir à sa manière habituelle. Comme ils le dirent eux-mêmes ils harcelaient et

tourmentaient Johnny afin de le faire craquer, mais rien n'y fit. Malgré leurs histoires il resta calme et quand les cinq minutes se furent écoulées, il ramassa l'argent.

Je me tournai vers la famille et lui annonçai : "Je voudrais faire un autre pari. Je veux savoir si Johnny peut rester assis tranquille cinq minutes si ses frères sont autorisés à l'exciter de n'importe quelle façon sauf le toucher".

A ce stade de l'expérience tous étaient complètement impliqués. Les paris se firent très rapidement et le jeu commença. Malgré la virtuosité, l'ingéniosité et l'adresse de ses trois frères d'apparence si calme, le résultat fut identique, la volonté de gagner de Johnny était plus forte que tout. L'on m'avait rapporté que les pires moments étaient ceux où la famille était réunie autour de la table pour le dîner : le chaos total. Je leur fis la proposition suivante : Johnny devait se tenir tranquille durant dix minutes pendant le dîner, et ses frères feraient tout leur possible afin de le mettre hors de ses gonds. Le rôle de l'arbitre serait tenu par le père et la mère ferait un rapport écrit et détaillé pour nous le communiquer ensuite. La mère et les trois frères soulevèrent quelques questions pratiques et je leur suggérai que ce serait le rôle de l'arbitre d'établir les règles du jeu. Tous étaient d'accord et ils nous quittèrent après qu'Albert et moi leur eûmes demandé de nous faire savoir à tout prix les résultats dans un délai de deux semaines.

*Remarque :*

Je suis reconnaissant à Minuchin qui m'a enseigné l'idée de confier une montre à un enfant incontrôlable. Et aussi à Fisch qui m'a démontré le potentiel sur la conduite d'un enfant insupportable qu'avait le système des paris pris par la sœur ou le frère de ce dernier. Je n'oublie pas non plus Lyn Hofman qui m'a rappelé que la thérapie familiale était plus proche du théâtre que de la littérature ; c'est une scène où se déroulent des drames humains.

Et enfin je rends hommage à cette grande dame que fut Mae West, dont les répliques sont pour moi irrésistibles, qu'elles soient appropriées ou pas :

Sa femme de chambre :

"N'étiez-vous pas nerveuse quand il vous a offert tous ces bijoux ?"

Mae West : "Non, j'étais calme, tranquille et j'ai tout empoché."





## II<sup>e</sup> PARTIE

Il ne nous a rien dit  
que nous ne sachions déjà

---

Magistrale inactivité  
Une solution ordonnée  
Comportement d'opposition  
Etat de manque  
Un réconfort coûteux  
Pas le temps de changer  
Une cliente difficile  
Mieux vaut tard que jamais  
Incontrôlable  
Un pas en avant - deux pas en arrière  
Une famille normale  
La famille sait mieux que nous  
Confession  
Rien de neuf



## UNE MAGISTRALE INACTIVITE

Un ami psychiatre du nom de Jack m'a raconté ce cas.

Alors qu'il était chargé d'un service d'hospitalisation psychiatrique, la consultation lui adressa un homme de quatre-vingts ans. Il fallait qu'il traite sa dépression car cet homme refusait de manger et déperissait. Jack eut une entrevue avec le patient pour examen et bilan.

Le vieil homme avait émigré de l'île de Malte quelques années auparavant afin de rejoindre sa famille. Les amis et la famille qu'il avait eus à Malte étaient tous décédés. Quant à la famille qui résidait en Australie, elle était trop occupée pour lui consacrer du temps. Habitué à une vie familiale très resserrée il était maintenant très souvent livré à lui-même. Sa santé déclinait, il s'essouffait rapidement, ses rhumatismes le faisaient souffrir et il ne pouvait dormir. Sa vie avait été heureuse mais il avait le sentiment de s'être survécu et souhaitait mourir, il en avait assez.

Jack pensait que l'attitude de l'homme était raisonnée mais puisqu'on lui avait demandé de l'hospitaliser il le garda et laissa le vieil homme agir à sa guise.

Le cas fut présenté lors d'une réunion. Jack, ne pensant pas que l'homme était en état de dépression, ne voyait pas pourquoi lui prescrire des anti-dépresseurs. De nombreux collègues ne partageaient pas son avis sur le diagnostic et le traitement, qu'ils jugeaient irresponsable. Mais après tout comme le vieil homme était un patient de Jack, ce dernier

s'en tint là et le laissa continuer comme bon lui semblait. A la surprise de tout le monde, une dizaine de jours plus tard, le vieil homme dit se sentir mieux et exprima le désir de rentrer chez lui.

La plus importante thérapie mais la moins appréciée est sans doute celle qui consiste à ne rien faire, la "magistrale inactivité".

## UNE SOLUTION ORDONNÉE

Une mère se tourne vers moi au milieu d'une séance et dit : "N'est-il pas raisonnable pour une mère de demander qu'une chambre soit nettoyée au moins une fois par an ?"

Convaincu qu'une question claire mérite une réponse claire je lui réponds : "Oui, cela me semble éminemment raisonnable. Il y aurait peu de femmes qui attendraient aussi longtemps".

Son fils Paul âgé de quinze ans, toujours rationnel et calme me dit : "Ne pensez-vous pas que dans une maison de douze pièces que je partage seulement avec mon frère et ma mère - dans une si grande maison - n'est-il pas juste, d'avoir une chambre bien à moi dans laquelle je puisse faire ce dont j'ai envie ?".

Je commençai à douter du bien-fondé d'une réponse directe, néanmoins je dus admettre : "Oui, cela me semble raisonnable".

La famille me rappela alors qu'elle m'avait consulté un an auparavant ; à cette époque la mère s'était plainte amèrement du comportement de son fils Paul. Le mari venait de quitter la famille et Paul était devenu encore plus difficile. En revanche père et fils s'entendaient comme larrons en foire.

Lors d'une autre séance la mère s'était lamentée sur le désordre de Paul et ses manières domestiques. Tout ce qui lui appartenait, livres, papiers, habits, crayons, était parsemé à travers la maison. Il ne prenait pas ses repas avec sa

mère et son frère mais mangeait à n'importe quelle heure et dans n'importe quelle pièce en laissant ses assiettes sales, ses tasses et ses couverts sur place. Cela la rendait furieuse et elle était désespérée. Paul par contre avait le sentiment que sa mère intervenait sans cesse dans sa vie, qu'elle ne le laissait pas manger où et quand il le voulait, qu'il ne pouvait pas étudier où et quand il le voulait etc. D'après lui sa mère n'était pas raisonnable de faire si grand cas de ce qui en fait n'était rien.

Je demandai à la famille ce qu'ils avaient fait afin de résoudre ce problème. En réalité aucune de leurs tentatives n'avait marché et ils ne savaient plus à quel saint se vouer.

Je leur proposai la chose suivante : Paul mangerait et étudierait quand il le désirerait mais les assiettes, les livres, les papiers et le reste devraient rester uniquement dans sa chambre. En échange la mère consentirait à ce qu'il ait son propre programme et à ce qu'il fasse ce que bon lui semble du moment que cela se passerait dans sa chambre.

Tout le monde s'accorda à penser que c'était une bonne décision et s'y apprêta, mais la mère souleva un problème pratique : "S'il continue à se servir des assiettes, des tasses etc. sans les ranger, bientôt je n'en aurai plus."

Je demandai au père s'il serait d'accord pour subventionner l'achat d'assiettes, de tasses etc. supplémentaires, car il me semblait qu'à long terme ce serait une solution simple et rentable. Il fut d'accord.

Lorsque je les revis deux semaines après, l'accord tenait toujours et tout le monde paraissait satisfait de cette solution. Pendant les mois qui suivirent, je vis la famille comme à l'accoutumée mais cette question ne fut plus à l'ordre du jour.

Quelques semaines avant ladite séance, les garçons étaient partis en colonie de vacances. La mère sachant combien de tasses, d'assiettes et autres ustensiles ménagers avaient disparu pendant l'année, ne put se contenir et ouvrit la chambre de Paul. Elle découvrit des piles de tasses, d'assiettes, de couverts sales, des vêtements et des livres partout ; la chambre était dégoûtante. elle ne put le supporter, nettoya toute la pagaille et remit tout en ordre. Quand

Paul réintégra la maison, il en fut furieux mais à sa manière très froide reprocha à sa mère de ne pas être raisonnable et de se mêler de ce qui ne la regardait pas.

J'étais coincé dans une impasse et dis sans grande conviction :

"Il n'y a pas de doute, vous avez tous deux raison. En fait je suis plutôt impressionné que vous ayez pu tous deux tenir votre engagement pendant une année entière. Vraiment peu de gens en auraient été capables. Mes félicitations !"

### COMPORTEMENT D'OPPOSITION

Un de mes étudiants qui travaillait dans le service psychiatrique d'un grand hôpital me raconta cette histoire : une fillette de neuf ans fut admise à l'hôpital avec le diagnostic d'anorexie mentale. Son cas fut examiné avec le plus grand soin et il fut décidé qu'une importante partie du traitement consisterait dans le fait de ne pas la pousser à manger. Elle ne devait subir de pression d'aucune sorte et ne devait manger que lorsqu'elle le voulait bien.

L'équipe en fut informée et appliqua cette décision. La jeune fille persista dans la sienne et ne mangea presque rien.

Un jour la femme de ménage grecque entra dans la chambre. Elle vit le plateau picoré par-ci par-là au pied du lit de la fillette. N'étant pas au courant des instructions thérapeutiques elle se mit à la réprimander vertement : "Tu vas manger ça tout de suite ! Tu es une méchante fille ! Les cuisiniers travaillent dur pour te préparer une aussi bonne nourriture et tu la laisses. Tu devrais avoir honte ! Je vais rester ici jusqu'à ce que tu aies tout mangé !"

La jeune fille reprit le plateau sans piper mot et avala le repas jusqu'à la dernière miette.



## ETAT DE MANQUE

Un mari et sa femme dans leur soixantaine vinrent pour une thérapie de couple. Ils s'entendaient de moins en moins bien ces derniers mois. En explorant leurs dissonances, il devint clair que ni l'un ni l'autre n'avait osé avouer à l'autre sa peur devant la retraite prochaine du mari. Lui était particulièrement anxieux car il s'intéressait à très peu de choses. Son travail avait été depuis toujours le point central de sa vie et il n'avait aucun hobby.

Sa femme quant à elle prenait plaisir à être longuement seule dans la maison et craignait d'avoir son mari constamment dans les jambes. D'autre part elle sortait régulièrement pour des activités sociales avec ses copines et désirait continuer sans pour autant abandonner son mari.

Nous eûmes deux ou trois séances pour discuter du problème et tâcher d'y trouver remède. Ils me quittèrent à moitié rassurés et modérément confiants quant aux événements à venir.

Je les rencontrai à peu près trois ans plus tard, lors d'un concert. Ils semblaient heureux et lorsque je demandai au mari comment s'était passée sa retraite, il me répondit : "En réalité c'est pas mal ; il y a une seule chose qui me manque cependant : mes vacances."

## UN CONFORT COUTEUX

Norman et Sybil s'étaient rencontrés à la faculté de droit. Ils s'étaient mariés avant l'obtention de leurs diplômes. Sybil était plus douée pour les études et aidait son mari. Puis ils s'installèrent dans des cabinets juridiques différents. Norman était consciencieux et fiable, si bien qu'il devint rapidement titulaire associé dans le cabinet. Il faisait autorité dans son domaine du droit, son opinion était très recherchée et il passait beaucoup de temps avec des clients importants.

Sybil de son côté avait travaillé par périodes. Elle avait eu deux enfants et par conséquent avait du mal à trouver une position professionnelle intéressante. Elle en voulait à son mari, d'une part parce qu'il était très occupé et loin de la maison, et d'autre part parce qu'elle était jalouse de son succès et se faisait l'effet d'une ratée. Elle disait avec amertume et sarcasme : "Je suis une femme avec un grand avenir derrière moi".

Elle pensait aussi que Norman était un faible. Il ne lui tenait pas tête, il évitait les discussions ; elle se souvenait qu'il était ainsi déjà à la faculté. Il évitait également de contrarier sa mère qui le dominait. Sybil couvrit son mari de mépris lorsque, lui ayant souvent demandé de partir, elle constata qu'il n'en avait pas le courage. Elle lui fit comprendre ses sentiments sans ambages.

Le craquement survint quand un jour son mari la quitta.

Elle vint me consulter et me raconta son histoire. Elle m'avoua qu'à sa surprise et à son désarroi elle souhaitait que son mari revienne, elle était effondrée. Norman était parti depuis trois mois et depuis elle avait passé son temps à pleurer, déprimée et incapable de faire face. Elle s'était crue forte et autonome, pourtant un jour à bout de force, elle s'était laissée aller à pleurer dans les bras d'une amie. Elle se détestait pour cela et se sentait très embarrassée d'être devenue une telle loque. Elle voulait que Norman revienne mais ne savait pas s'il désirait réintégrer le domicile conjugal et dans l'hypothèse de son retour n'était pas sûre que cela s'arrange entre eux. Elle me parla ensuite de leurs nombreux conflits : l'argent, sa mère, les enfants, leur vie sexuelle etc.

J'écoutai avec attention et mis l'accent sur les liens qui m'apparaissaient entre les divers thèmes. Je pensais avoir trouvé les causes profondes et je les commentai en espérant l'aider et l'éclairer. A ma surprise quand j'eus terminé, elle avait l'air déçue.

Bien que la séance fût écoulée, j'étais curieux de savoir ce qui s'était passé : "Vous semblez abattue, et même inquiète après mes paroles, pourquoi ?" Sybil répondit : "Vous ne m'avez pas écoutée. Je n'ai pas besoin que vous compreniez mes ennuis. Et je ne veux sûrement pas être aidée pour trouver la solution. Ainsi que je vous l'ai dit, je me sens très gênée d'être un fardeau pour mes amis avec mon malheur. Tout ce que je veux est venir ici, pleurer et payer !"

## PAS LE TEMPS DE CHANGER

Michael, médecin généraliste, m'envoyait des patients de temps à autre. Il connaissait ces gens et leurs problèmes. Il semblait concerné et intéressé : c'est en ces termes que tous les malades parlaient de lui.

Un jour il m'appela pour me demander de voir très vite sa femme et lui-même. Nous convînmes d'un rendez-vous pour le lendemain à six heures.

Ils arrivèrent ensemble et Michael parla en premier : "Ma femme Susan m'a quitté. Je l'aime et elle tient une place très importante dans ma vie. Je désire désespérément son retour. Le problème est que je travaille de seize à dix-huit heures par jour. Je ne suis pas comme certains généralistes, mes patients font partie de ma vie et je me consacre beaucoup à eux. Ma femme déteste cela ; elle m'en veut de ne jamais être à la maison. Elle prenait sur elle quand les enfants étaient petits mais elle était triste que je ne sois pas plus présent. Maintenant elle en a assez, je ne lui en veux pas, je la comprends tout-à-fait."

Il poursuivit : "C'est encore plus sérieux. J'ai une tension très élevée et l'on m'a prévenu que si je ne ralentis pas mon rythme de vie, je mourrai dans un an ou deux. Mais à vrai dire, avec ma façon d'exercer mon métier je n'ai même pas le temps d'aller aux toilettes. Pire encore, j'étais très proche de mon père, et je suis hanté par la culpabilité, car je n'étais pas auprès de lui quand il est mort. Je n'ai même

pas été à ses obsèques. Un patient m'a appelé en visite et j'ai dû y aller."

Pendant que Michael parlait, sa femme écoutait tranquillement. Il aurait continué à parler mais je lui fis comprendre que s'il n'y voyait pas d'inconvénient je désirais également entendre ce que Susan avait à dire. Elle parla avec douceur : "Ce qu'il dit est l'absolue vérité. Je ne pense pas seulement à moi, même si ce n'est pas une vie pour moi. Cela me déchire de le voir se suicider ainsi. Maintenant que les enfants sont grands, je ne suis plus disposée à rester. Je ne pense pas qu'il changera. Je suis heureuse d'être ici pour parler de nos problèmes mais je ne reviendrai pas sur ma décision sauf s'il y a un changement. Aujourd'hui c'était un bon jour, c'est la première fois que nous sommes assis et que nous parlons. Cela fait vingt ans qu'il me promet de changer. Je ne lui fais plus confiance."

Puis Michael ajouta : "Je sais que ce sera difficile, mais je veux qu'elle revienne et je changerai ou au moins je ferai tout mon possible".

Je leur proposai donc un rendez-vous le lundi de la semaine d'après, à 16 heures, mais Michael répondit : "Non, non, lundi après-midi j'ai ma consultation à l'hôpital."

- Alors que diriez-vous de jeudi à 18 heures ?

- Je suis désolé, mais je m'occupe d'une clinique les jeudis soirs.

Plusieurs rendez-vous furent proposés, mais aucun ne semblait être possible. L'heure était largement dépassée et je dis : "Pourquoi ne vous mettriez-vous pas d'accord sur l'heure d'un rendez-vous ? Vous me téléphonerez ensuite. Je ferai de mon mieux pour être disponible."

Je n'ai plus jamais entendu parler d'eux.

## UNE CLIENTE DIFFICILE

Une psychiatre me téléphone et m'annonce qu'elle vient de voir Mme Kinnane qui était venue à l'hôpital à la suite de douleurs au dos et au cou. Après un séjour d'une semaine dans le service d'orthopédie où tous les examens effectués s'étaient avérés négatifs on l'avait adressée en psychiatrie.

La psychiatre venait d'achever la consultation et elle n'avait trouvé aucun moyen de communiquer avec Mme Kinnane. Elle avait néanmoins découvert que j'avais vu Mme Kinnane et sa famille à une certaine époque. Elle désirait avoir quelques informations supplémentaires sur cette patiente.

- Est-ce que Mme Kinnane sait que vous me téléphonez ?

- Non non, elle ne le sait pas, elle est complètement sur la défensive.

- Peut-être qu'elle n'aimerait pas que je vous raconte quoi que ce soit ?

- Vous ne comprenez pas, elle est très bloquée.

- Vous voulez dire qu'elle ne désire peut-être pas révéler certaines choses ?

- Non, non, ce n'est pas ça, il se trouve seulement qu'elle est hostile et qu'elle ne veut pas coopérer.

- Peut-être qu'elle tient à son intimité ?

- Mais j'ai besoin de savoir des choses afin de pouvoir l'aider, elle est simplement résistante.

- Ecoutez, je ne me sens pas le droit de révéler des informations confidentielles sans le consentement de Mme Kinnane.

Elle continua à me décrire sa patiente comme une personne repliée, méfiante et oppositionnelle. Finalement elle abandonna ses investigations avec un dégoût mal dissimulé face à un collègue si passivement hostile et résistant.

## MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS

Un soir en rentrant de mon travail, j'apprends de mon épouse Tesse qu'elle a eu une longue conversation téléphonique avec la mère d'un de mes anciens patients qui désirait s'entretenir avec moi, mais puisque j'étais absent elles avaient discuté toutes les deux. J'avais eu en thérapie son fils il y a une quinzaine d'années, et elle se souvenait que je lui avais alors dit : "La part ennuyeuse de notre travail est que nous entendons nos patients seulement quand les choses vont mal, jamais quand tout va bien". Elle avait alors décidé de m'informer que tout s'était bien arrangé pour lui. Il venait d'être nommé professeur à l'université de médecine vétérinaire.

Même si je me souvins aussitôt du nom de ce patient, je dus faire des efforts pour me rappeler de tous les détails. Il m'arrive en effet d'avoir des nouvelles de mes malades à la fin de leur thérapie, en principe dans les mois ou l'année qui suivent, mais jamais quinze ans après ! Cela m'intriguait au plus haut point et je ne pouvais m'empêcher d'y penser. Pourquoi m'appelait-elle après tant d'années ?

Les souvenirs revinrent peu à peu. Tom venait toujours avec des cartons à chaussures qui contenaient ses animaux familiers. Plusieurs de nos entretiens se déroulaient en métaphores gravitant autour des animaux. Puis je me remémorai le problème clinique.

Tom allait régulièrement à ses cours, était un excellent élève, premier dans certaines disciplines. Son père était di-



recteur d'école et la famille était très ambitieuse : on ne tolérait que la perfection. Puis brusquement Tom refusa d'aller à l'école et l'effet fut désastreux pour lui et pour ses parents. A la fin de la thérapie, Tom retournait régulièrement à l'école et avait de très bons résultats.

Quelques jours passèrent et soudain tout fut clair dans ma tête ; en fait cette mère appelait maintenant car elle estimait que Tom n'avait atteint son but, ou peut-être le sien, que depuis qu'il était professeur à l'université.

Je me rappelai que j'avais été satisfait des résultats que j'avais obtenus à l'époque avec Tom. Maintenant le coup de téléphone de la mère me fit réfléchir. N'avais-je pas sous-estimé le degré des ambitions et des anxiétés de la mère ? Lorsque j'en discutai avec ma femme elle me dit : "Tu devrais peut-être abandonner. J'ai l'impression que tu ne pourras jamais gagner. Tu n'as pratiquement jamais de bonnes nouvelles et si finalement après quinze ans tu en obtiens, tu as l'impression de ne pas avoir compris le problème dans son entier."

## INCONTROLABLE

M. Adams était un homme d'allure réservée. Son ex-femme Marilyn était à Londres depuis six semaines et devait rentrer dans dix jours. Elle l'avait appelé pour lui demander de m'entretenir de son fils Hugh 17 ans, et désirait un rendez-vous familial dès que possible après son arrivée.

M. Adams utilisait les mots avec parcimonie et un peu d'hésitation : "Hugh n'a jamais bien travaillé à l'école et a quitté les cours définitivement il y a deux ans. Depuis, il passe le plus clair de son temps avec ses copains dans les salles de jeux vidéo. Il assure qu'il va se mettre en quête d'un travail mais n'a jamais vraiment essayé. Il est violent et coléreux ; la dernière fois que j'ai tenté de lui parler, il a pris une chaîne de vélo et m'a presque frappé. Il me fait peur et j'évite de lui rendre visite. Marilyn et moi sommes séparés depuis des années. Ma fille est mariée et ne vit pas en Australie. Hugh vit avec sa mère et moi je vis seul dans mon propre appartement."

J'essayai de lui tirer plus ample renseignement mais il m'indiqua que son ex-femme serait plus capable de répondre à mes questions. Il me donna l'impression d'avoir accompli son devoir et de n'avoir rien à ajouter. Il précisa cependant que son ex-femme était acheteuse en prêt-à-porter et était amenée à voyager souvent. Nous cherchâmes une possibilité de rendez-vous pour la famille. Puisque Marilyn devait être de retour le jeudi suivant, il proposa le vendredi.

Je lui dis : "Je donne des cours vendredi toute la journée et je ne peux donc pas prendre de rendez-vous ce jour-là. Je vous propose plutôt lundi ou mardi, ainsi pendant le week-end vous pourrez discuter avec votre ex-femme et elle pourra se reposer."

Malgré l'insistance de M. Adams pour avoir un rendez-vous le vendredi, nous convînmes du lundi suivant. Ses derniers mots furent : "Je ne suis pas sûr qu' Hugh vienne."

Lorsque j'arrivai à mon travail vendredi ma secrétaire m'apprit que Mme Adams avait téléphoné. Elle désirait me parler d'urgence et exigeait que je l'appelle dès mon arrivée. Je priai ma secrétaire de l'informer que j'étais personnellement dans l'impossibilité de lui parler ce jour car je donnais des cours mais qu'elle pouvait lui confier son problème. Pendant la pause du matin on me fit part que Mme Adams était très perturbée de ne pas pouvoir me parler. Elle avait raconté qu'elle n'avait plus aucune autorité sur son fils, qu'il était violent et qu'elle en était effrayée. Il avait pris la voiture, conduisait sans permis et elle était dans tous ses états quant à ce qui pourrait survenir.

Je demandai à ma secrétaire de la rappeler et de lui dire qu'en effet c'était sérieux et inquiétant, que je comprenais son désarroi mais que je n'avais pas le temps de lui parler et de plus je ne voulais pas donner de conseils par téléphone à cause du peu d'informations dont je disposais. Ce problème demandait une attention toute particulière, je préférerais donc attendre lundi afin d'en discuter avec toute la famille de vive voix.

A l'heure du déjeuner ma secrétaire était encore au téléphone, défaite et au bord des larmes. Cette fois elle me jeta le récepteur en me disant : "Voulez-vous je vous prie parler à cette femme, elle abuse de moi".

Je pris le téléphone et fus aussitôt assailli par un torrent de paroles : "Vraiment, c'est insensé de ne pouvoir parler à personne dans un cas d'urgence comme celui-ci ; c'est un problème très sérieux mon fils a pris ma voiture il conduit sans permis, il peut tuer quelqu'un ou se tuer lui-même. J'ai même peur d'être avec lui dans la maison".

Ce fut tout un travail de prendre la parole : "Je me rends

compte à quel point vous êtes désespérée, et ceci avec raison. Il y a des services d'urgences et je serai heureux de vous en donner la liste. D'après ce que je comprends, c'est un problème complexe et difficile, et je ne veux pas faire l'équivalent d'une opération à cœur ouvert à la va-vite".

- Alors dites-moi simplement ce que je dois faire, répondit-elle.

- Sans vous voir et sans entendre l'opinion de chaque membre de votre famille, je ne peux pas vous donner de conseil digne de ce nom. Mais d'après ce que vous me dites, il serait peut-être bon de prévenir la police.

- Mais je ne pourrais jamais faire cela, ce serait contrarier Hugh et il m'en voudra encore plus.

- Ce sont des paroles comme celles-ci qui font que je suis réticent à vous donner des conseils par téléphone. Je dois partir maintenant, mais nous nous verrons lundi et nous en parlerons.

- Je suis désolée mais je ne pourrai pas venir lundi car je dois m'absenter de la ville pendant quelques jours.

- Bien. C'est à vous de prendre une décision.

- J'y pense et je vous tiens au courant.

Un petit peu plus tard dans la journée elle m'appela pour me dire qu'ils viendraient lundi à seize heures.

Le lundi à quatorze heures elle me rappela pour s'excuser, elle ne pouvait venir, elle devait se rendre en province et me recontacterait aussitôt qu'elle le pourrait. Ce fut la dernière fois que j'entendis parler de la famille Adams.

## UN PAS EN AVANT - DEUX PAS EN ARRIERE

Ron King, distingué architecte de quarante ans, vient à son premier rendez-vous. Après quelques plaisanteries je lui demande quel est le but de sa visite. Il me réplique : "On m'a dit beaucoup de bien de vous". Il me décrit comment il s'est renseigné sur mon travail et finalement, comme un directeur d'école féliciterait un élève brillant, m'avoue que je présente toutes les garanties d'une excellente réputation.

Il énuméra pendant dix minutes tous mes titres de gloire, puis se lança dans sa propre histoire. C'était un architecte à succès ; il avait suivi un excellent parcours universitaire puis des stages dans les meilleures écoles aux Etats-Unis. Il était consultant dans de nombreux comités et bureaux et donnait des cours spécialisés à l'université. Dans la mesure où il avait très bien réussi financièrement et investi de façon astucieuse, il lui arrivait parfois de financer ses propres projets.

Il me décrit sa maison, parfaite tant au plan architectural qu'esthétique. Il avait quatre enfants, tous d'excellents élèves dans les meilleures écoles. L'un était champion de tennis, l'autre un pianiste talentueux et les suivants n'avaient rien à leur envier. Son épouse était une mère accomplie et prenait le plus grand soin de leurs enfants à tous égards, études, sports etc... C'était une excellente maîtresse de maison, bonne cuisinière, décoratrice de goût, hôtesse charmante qui l'avait aidé dans sa carrière.

Pendant qu'il se répandait en paroles, je m'inquiétais car

l'heure tournait et je ne savais toujours pas pourquoi il était venu me consulter. Alors je risquai : "Nous allons bientôt devoir arrêter. Pourriez-vous me dire pour quelle raison vous êtes venu me consulter aujourd'hui ?"

Il me répondit : "Eh bien, voilà, j'ai aussi une petite amie, notre histoire dure depuis trois ou quatre ans". Puis il me chanta ses louanges en me disant combien elle était stimulante, vraiment imprévisible et toujours nouvelle ; elle était merveilleuse au lit et grâce à elle il restait jeune.

Un peu confus je lui demandai : "Mais alors, où est le problème ?" Il me répondit : "C'est difficile, je dois me décider pour l'une ou pour l'autre." Il était temps de cesser la séance et comme je ne savais toujours pas exactement quel était le débat, je lui proposai un rendez-vous ultérieur afin de le clarifier. M. King à nouveau se confondit en compliments sur ma science, sur mon art d'écouter, et sur l'à-propos de mes questions et enfin me fit comprendre qu'il était tout-à-fait satisfait de la conduite de notre entretien. Il pensait qu'un nouveau rendez-vous était une bonne idée et ainsi fut fait.

Lorsque nous nous revîmes il me confia qu'il était très favorablement impressionné par moi. Puis il présenta un bilan équilibré des qualités respectives de sa femme et de celles de sa petite amie. C'était une répétition de la première séance : avec sa femme il trouvait la sécurité, le confort, l'intimité, le sens de la famille et une merveilleuse maison ; la petite amie lui procurait de l'excitation, de la spontanéité, la jeunesse et d'excellentes relations sexuelles. Il n'était pas facile du tout de faire son choix entre l'une ou l'autre.

Je lui tendis une perche en lui disant que pour une personne comme lui qui avait l'habitude de prendre des décisions, ce devait être délicat d'entreprendre une démarche auprès d'un professionnel de l'aide. Il ne sembla pas avoir entendu ou avoir accordé attention à mon incidente remarque et continua son bilan.

Une fois encore la séance s'avancait sans que nous ayons touché le cœur du problème. Je m'aventurai à nouveau :

- Qu'est-ce que vous attendez de moi finalement ?
- J'aimerais que vous m'aidiez à décider, me répondit-il.

- Pourquoi décider ? lui dis-je, il me semble que vous avez le meilleur de tout ce que l'on peut souhaiter. Visiblement tout a très bien marché depuis trois ou quatre ans, pourquoi vouloir changer une formule qui a réussi ?

Pour la première fois, il parut un peu décontenancé :

- En fait, le problème est que ma femme est au courant depuis trois semaines et m'a posé un ultimatum : l'une ou l'autre, mais en aucun cas toutes les deux.

- Je ne comprends toujours pas mon rôle dans cette affaire, lui dis-je.

Son assurance habituelle le quitta. J'étais de plus en plus perplexe. Où voulait-il en venir ? Je fis donc une tentative afin d'éclaircir ses paroles : "Est-ce que vous êtes en train de me signifier que vous me voyez pour gagner du temps ? En poursuivant ces séances vous prouvez à votre femme que vous vous êtes attelé à ce problème et qu'ainsi vous essayez de parvenir à une décision ? Vous utilisez cette démarche pour démontrer votre intention sérieuse de résoudre cet imbroglio ?"

Il sembla un peu interloqué comme si son jeu avait été démasqué. Du bout des lèvres il concéda : "Oui, je suppose que c'est cela."

Je repris : "Autrement dit les consultations avec moi vous aident à laisser courir les choses et évitent de les changer ?"

Il répondit à nouveau affirmativement. Je lui dis :

- Malheureusement la séance est terminée, voulez-vous revenir et reparler de votre problème ?

- Je vais y réfléchir et je vous le ferai savoir, répliqua-t-il.

Il ne rappela jamais.

## UNE FAMILLE NORMALE

A notre centre de thérapie familiale il y a une bonne collection de bandes vidéo sur différentes familles porteuses de différents problèmes. Un de mes collègues trouvait regrettable que nous ne possédions pas de bande vidéo d' "une famille normale". Nous décidâmes de remédier à cette situation. Nous annonçâmes à nos amis, collègues et étudiants que nous aimerions bien interviewer une famille normale en précisant que nous serions discrets et que nous ne mettrions pas nos nez dans les choses embarrassantes. La famille serait rétribuée et leur heure serait la nôtre.

Les semaines passèrent, pas de famille à l'horizon. Nous le rappelions souvent à nos relations mais sans résultat. Nous expliquions que nous serions ravis de filmer n'importe quelle famille qui se considérerait comme normale ou toute famille qu'un collègue considérerait comme fonctionnant bien et capable d'assumer ses problèmes. Même assourdissante absence de réponse.

Nous décidâmes alors de mettre une petite annonce dans le journal local en spécifiant nos conditions. A nouveau rien ! Nous fîmes passer une deuxième annonce, mais le silence persista. Nous nous enquîmes derechef auprès de nos collègues et étudiants. Après un interrogatoire prolongé, un étudiant dit se rappeler vaguement d'une famille d'aspect normal qui passait en voiture lorsqu'il se tenait au coin de la rue Bendigo, mais la voiture roulait tellement vite



qu'il ne pouvait en être sûr !

Après une autre semaine d'annonces et de recherches, nous décidâmes d'abandonner ; apparemment une telle chose n'existait pas.

Quand Tesse qui a les pieds bien sur terre, eut vent de cette histoire, elle me dit : "Laisse tomber. Des familles normales il y en a plein, mais elle sont suffisamment raisonnables pour ne pas répondre à des annonces pareilles."

## LA FAMILLE SAIT MIEUX QUE NOUS

L'école était inquiète au sujet d'un garçon de douze ans et dirigea la famille vers moi. Après quelque temps de thérapie et malgré une amélioration initiale, on piétinait. J'essayai différents bords mais sans résultat, et enfin j'en informai la famille. Ils me révélèrent qu'ils étaient satisfaits de m'entendre le dire, car cela les autorisait à me révéler que ce qu'ils désiraient vraiment était de faire passer un test à leur fils. Ils m'avaient choisi parce que j'étais psychologue. J'étais peu favorable à cette idée car à ce moment de ma vie professionnelle les tests psychologiques me semblaient être un anathème. Toutefois ils insistèrent beaucoup, et puisque je n'avais pas de meilleures propositions à leur suggérer, je me rangeai à leur désir.

Je vis l'enfant seul, le soumis à de nombreux tests y compris le Test de relations familiales mais je n'eus aucune information supplémentaire, pas le moindre nouvel indice.

Je fis venir les parents sans l'enfant afin de leur communiquer les résultats. Ils furent très impressionnés et satisfaits de mon rapport. Nous convînmes alors d'un rendez-vous familial pour la prochaine fois. Mais le père vint seul et m'avoua que sa femme buvait "en secret". Il en concevait une grande angoisse et avait tenté à de nombreuses reprises de pousser sa femme à solliciter de l'aide pour résoudre ce problème.

Les tests avaient profondément impressionné sa femme

car ils démontraient scientifiquement que son fils l'aimait. Cela la rassurait beaucoup. Le père pensait qu'il était très important pour elle d'avoir des preuves irréfutables et objectives qu'elle n'avait pas été une mauvaise mère et même plutôt une bonne. Il était alors devenu possible dans son esprit de consulter son généraliste et elle avait accepté de se faire hospitaliser pour suivre une cure de désintoxication.

Son fils avait clairement laissé entendre pendant nos entretiens antérieurs qu'il aimait sa mère mais pour elle la seule *preuve* valable et efficace avait été "l'évidence scientifique objective".

Il arrive quelquefois qu'une famille ne se sente libre de révéler ce qu'elle veut vraiment que lorsque nous nous trouvons dans une impasse et que nous l'admettons. Souvent les souhaits de nos patients nous semblent inacceptables. Mais ce n'est qu'à partir de ce moment douloureux où nous accédons à leurs souhaits que les relations inter-familiales s'améliorent.

Lorsque je racontai cette histoire à un ami, il dit : "Ça me rappelle l'histoire de la maman juive qui, lorsqu'on la complimenta sur la beauté de son fils répliqua : "Attendez de voir sa photographie".

## CONFESSION

Liz était une jeune psychologue qui avait passé le plus clair des deux années après son diplôme à travailler sur l'évaluation psychologique formelle. Puis elle avait exercé à la campagne dans un grand hôpital psychiatrique. Son travail comprenait du conseil et du contact direct avec les patients. Une de ses premières patientes était une femme de cinquante ans schizophrène d'après le diagnostic posé environ vingt années auparavant. Cette femme avait effectué de très nombreux séjours hospitaliers intermittents. Pendant toutes ces années elle avait été vue par de nombreux psychiatres et d'autres membres des professions associées : le résultat en était un dossier énorme avec tout le détail de sa psycho-pathologie compliquée.

Liz avait très envie de diminuer les souffrances de cette femme. Elle avait travaillé avec elle pendant un certain temps mais il ne lui semblait pas obtenir un quelconque résultat.

Liz avait cru conquérir la confiance de cette femme en lui démontrant son habileté et son professionnalisme mais en vain. Elle s'intéressait depuis peu à la thérapie familiale et s'était jointe à mon groupe de supervision ; elle nous raconta cette histoire en nous priant de l'aider. Le groupe fut très intéressé et après avoir questionné Liz sur sa patiente il lui devint évident qu'elle était frustrée et triste. Elle supportait la souffrance et le fardeau émotif de sa patiente sans

en avoir reçu en contrepartie une participation à sa vie : quoi qu'elle suggérât n'était jamais suivi d'effet.

Alors que le groupe était enclin à explorer les sentiments de Liz et sa thérapie, après un moment je crus bon de chercher dans une nouvelle direction. Je suggérai à Liz : "Pourriez-vous voir cette femme et lui dire que ce travail est nouveau pour vous et qu'il est très important pour votre carrière de réussir avec un de vos premiers malades. Mais il semblerait que malheureusement vous n'êtes pas capable de l'aider. Dites-lui que vous êtes très inquiète du fait de votre inexpérience par rapport à elle qui est plus âgée et plus sage, elle qui a fréquenté de nombreux hôpitaux et qui a parlé avec de nombreux psychiatres, elle qui a une foule de renseignements et une grande expérience des différents médicaments et de leurs actions."

La réponse de Liz fut mitigée : d'une certaine manière grâce à mon idée elle pouvait être honnête et se délivrer d'un poids. Intuitivement elle sentait qu'en agissant de cette manière, elle encouragerait sa malade à être plus responsable. Mais elle hésitait à se mettre à nu de cette façon, craignait un effet destructif, peut-être une perte de respect total, ou encore pire, un rejet complet.

Je lui donnai quelques arguments théoriques qui appuyaient mon idée. Cette femme était complètement isolée, désirait un enfant mais n'en avait jamais eu. Peut-être qu'elle serait ravie de l'adopter elle, Liz, de l'élever et de lui enseigner comment et de quoi était fait un patient. Ma suggestion de plus donnait l'occasion à Liz d'abandonner son zèle thérapeutique à changer cette femme (souvent une envie forcenée de réformer un malade peut provoquer des anxiétés et conforter la personne dans un comportement rigide). Inverser les rôles et donner celui du responsable au malade peut alléger sa peur de perdre le contrôle.

Le groupe m'approuva pleinement et ajouta d'autres motifs d'approbation. Pour rassurer Liz je lui dis que si mon idée ne marchait pas, elle pourrait me considérer comme seul fautif. Elle devint alors très motivée et voulut essayer cette forme de thérapie. Voir sa patiente dans ces conditions ne serait plus une lourde contrainte, ni un travail

difficile.

Deux semaines s'écoulèrent et Liz nous fit son rapport : d'abord sa patiente avait écarté sa crainte d'être inutile, elle l'avait aidée, sinon pourquoi aurait-elle continué à la voir. "Croyez-vous que je suis folle ?" Puis elle lui dit que tous ces docteurs ne savaient pas vraiment ce qui n'allait pas chez elle. Elle savait qu'elle souffrait d'un manque de vitamines et qu'elle se faisait soigner uniquement pour cela. Elle aimait venir à l'hôpital de temps en temps car les gens qui étaient là lui manquaient.

Liz continua à me tenir au courant des "progrès" du cas. Liz s'avéra une étudiante zélée et intéressée et sa patiente était un professeur patient et bien informé. Une relation de bonne entente, bénéfique pour l'une et pour l'autre, se développa entre elles.

Avec le temps il y eut de plus en plus de discussions sur la vie d'Agnès, sa famille, les choses qui l'intéressaient ; sa maladie par contre était passée en arrière-plan.

Personne n'est aussi fou que son dossier.

## RIEN DE NEUF

Bob avait été plus ou moins déprimé durant toute sa vie. Dans sa famille, la dépression était de rigueur. L'atmosphère y était sérieuse et morose ; les simples tâches journalières étaient insoutenables pour sa mère. Son père était un homme qui travaillait durement, socialement isolé, et qui s'alitait régulièrement plusieurs jours durant ses phases dépressives.

Bob qui avait une trentaine d'années, était assistant à l'université en ingénierie. Il luttait pour terminer son doctorat. Il avait toujours été sérieux et très travailleur. Sa dépression le tourmentait tant ces dernières années, qu'il avait consulté un psychiatre qui l'avait mis sous anti-dépresseurs. Il essayait de toutes ses forces de combattre sa dépression car il pensait que c'était une faiblesse et se disait continuellement à lui-même de retrousser ses manches et de ne pas se laisser aller. Sans succès la plupart du temps. Il s'en voulait, se reprochait de n'être qu'un bon à rien, un faible, un perdant sans espoir.

Il en parlait de temps en temps avec un ami qui était le médecin de son quartier. Bob lui confia que c'était contre ses principes de prendre des anti-dépresseurs. Son ami lui suggéra d'en parler à un psychologue et me l'envoya.

Lorsque Bob m'eut relaté son problème avec force détails je le conseillai : "Si vous ne pouvez pas surmonter ces états, acceptez-les. Il me semble que votre état se détériore

de plus en plus à cause de tous ces efforts que vous faites. Vous devez peut-être accepter cette dépression comme faisant partie de vous. Je crois que c'est votre manière d'exprimer votre désir de proximité et de loyauté envers votre père. D'aucuns pensent que la dépression est une maladie, comme un étranger qui envahirait votre corps et votre esprit, mais votre malaise est peut-être un signe interne que la vie n'est pas aussi bonne qu'elle devrait l'être ; peut-être que vous ratez des occasions importantes et que vous ne tirez pas avantage du potentiel qui est en vous. Si tel est le cas, vous feriez bien non seulement d'accepter votre dépression, mais de lui souhaiter la bienvenue et de veiller sur elle. Ainsi vous vous connaîtrez mieux vous-même."

Ces séances semblaient l'aider et sa dépression devint moins lourde. Peu à peu Bob me confia ses problèmes matrimoniaux. Quelque temps après, nous décidâmes de demander à sa femme Lee de se joindre aux entretiens. Elle accepta volontiers.

Lee donnait des cours à l'université dans le département d'Histoire, et finissait également son doctorat. Elle avait grandi dans un ménage brutal où on consommait beaucoup d'alcool. Elle avait été soumise à des violences physiques et sexuelles. En fait sa vie de famille avait été horrible. Sa combativité et sa capacité à surpasser une enfance tellement chargée de difficultés pour faire son éducation et arriver là où elle se trouvait étaient très impressionnantes. C'était une vraie lutteuse.

Lee en vint à dire que son couple était frustrant car beaucoup de temps se passait en prises de bec et accrochages. Elle pensait que ces disputes de surface masquaient leur échec à être vraiment proches et intimes. Elle en souffrait. Elle en avait un grand besoin et se languissait.

Je lui dis : "Si on tient compte de ce que vous avez vu et vécu, je pense que ce serait excessivement difficile de combler votre désir. Votre famille vous a donné une très pauvre image de ce que peut être une relation d'amour et d'intimité".

Lee me répondit avec colère et détermination : "Si



j'avais pris ma famille comme modèle, à l'heure actuelle je serais probablement en prison ou dans le ruisseau. Alors, même si cela doit me tuer et si je dois m'y employer pour le restant de ma vie, j'y arriverai. Nous y arriverons".

Je pensais en moi-même : comment arriver à une relation intime équilibrée uniquement parce qu'on l'a décidé consciemment ? Cependant le passé de Lee témoignait de ce qu'elle obtenait ce qu'elle était déterminée à obtenir.

Avec le temps les relations entre Bob et Lee s'améliorèrent. Ils étaient plus contents et avaient même un peu de complicité. Mais il y avait toujours un point brûlant : leurs relations sexuelles désastreuses.

Un jour je leur fis la proposition suivante : "Pourquoi gâcher une amitié solide par des relations sexuelles ?"

Lee me demanda : "Vous voulez dire que là où le bât blesse c'est que nous essayons de faire comme tout le monde ?"

Je répondis : "Non, ce n'est pas vraiment ce que j'ai voulu dire, mais vous avez peut-être raison. Que ce soit cela ou autre chose, je vous suggère de ne plus avoir de relations sexuelles pendant un certain temps, disons jusqu'à ce que vous ayez tous deux terminé votre doctorat".

Lorsqu'ils furent convaincus de la nécessité de ce renoncement, leurs relations sexuelles s'améliorèrent et leur intimité alla croissant.

Quelques mois après je rencontrai leur ami médecin à un dîner. Il me raconta qu'ils allaient bien tous les deux, Bob avait décroché son doctorat et on lui avait offert le poste qu'il avait tant convoité. Il n'avait certainement plus besoin d'anti-dépresseurs.

Quand ce médecin leur avait posé des questions sur nos entretiens ils avaient dit : "C'était très bien mais en fait, il ne nous a rien révélé que nous ne sachions déjà".



### III<sup>e</sup> PARTIE

#### Voir n'est pas croire

---

La plante verte

Un peu de rangement

Un discours bien astiqué

Sous ses dehors...

Un homme privilégié

Le cothérapeute

Avoir une dent

Un exemple brillant

La croûte

L'argent

Economies

Devis

Ce n'est pas le grillon

Cycles de vie

Evitement

Refus d'allégeance



## LA PLANTE VERTE

Les parents (et plus souvent les mères) décrivent communément le fait d'élever des enfants comme une longue torture librement consentie, pleine de doutes et de blâme. Ils consultent des experts, lisent des livres, ont l'oreille tendue vers les médias, et pourtant en général cela aggrave les choses...

Dans mon bureau de consultation il y a une plante de bon aloi avec de jolies feuilles vertes et à l'occasion une fleur. Elle a plutôt de l'allure comparée à d'autres plantes, et elle peut être moins belle par rapport à certaines autres.

Mes enfants me l'avaient offerte pour mon anniversaire. Elle était superbe, couverte de fleurs et de longues feuilles vertes pointues ; de nombreux bourgeons promettaient une floraison prolongée, et encore plus d'éclat. J'étais attentif à la soigner de près afin qu'elle se développe et atteigne toute sa splendeur. Après quelques semaines quelques fleurs dépérèrent, et les bourgeons ne fleurissaient pas. Je demandai son avis à un ami jardinier averti. Il me conseilla de l'arroser plus souvent.

Je m'exécutai consciencieusement et attendis le résultat. Je la surveillais chaque jour, la plante reprit en vigueur, puis elle devint pire qu'avant. Cela m'inquiéta et j'en fus stressé au point de m'en ouvrir à une autre de mes amis qui avait la main verte. Sans aucune hésitation elle me recommanda de moins l'arroser et me fit comprendre que je m'en étais trop occupé. Je suivis ce conseil avec confiance.

A ma grande déception il n'y eut aucune amélioration. Les fleurs faisaient grise mine puis tombaient, les feuilles perdirent leur brillant et finalement ce n'était plus qu'une banale plante verte comme les autres.

J'élargis mon champ de renseignements et l'on me couvrait d'informations qui convergeaient vers une seule et même chose : ma façon de soigner cette plante avait été trop inégale. Cependant je continuai à la soigner du mieux que je pus, et pensais en moi-même que cette plante avait donné son maximum compte tenu du fait qu'elle se trouvait dans mon bureau.

Quelques mois plus tard j'achetai une autre plante, en soldes. Je disposai la première dans la cour et l'oubliai.

Elle fleurit magnifiquement.

## UN PEU DE RANGEMENT

Les relations que j'ai avec Mme Wilson, notre femme de ménage, m'ont soufflé quelques métaphores utiles. Celle que je préfère est la plus simple.

Pendant le premier entretien, les familles reconnaissent avec quelque surprise qu'à partir du moment où notre rendez-vous a été pris, elles ont mis de l'ordre dans quelques-uns de leurs problèmes.

A mon tour je leur exprime mon contentement d'apprendre que ma liste d'attente a des vertus si thérapeutiques. Il y a peut-être un parallèle entre ceci et ce qui se passe à la maison.

Nous rangeons toujours tout avant que Mme Wilson n'arrive.

## UN DISCOURS BIEN ASTIQUÉ

La première conférence nationale de thérapie familiale eut lieu à Melbourne en 1980. Non sans plusieurs années de pourparlers préalables. Les organisateurs s'inquiétaient de savoir s'il y aurait beaucoup d'intéressés et furent ravis du nombre de deux cent cinquante inscrits. La circulaire de présentation indiquait que M. Lang introduirait les travaux et donnerait ainsi le ton de ce qui devrait être une conférence de grande qualité.

C'était un événement qui avait représenté des années de travail préparatoire et qui finalement portait ses fruits. En tant que l'un des organisateurs j'étais très content mais l'idée d'ouvrir la conférence me pétrifiait. J'avais toujours craint de parler devant un large public et je n'étais pas sûr de savoir ce qu'était un discours d'ouverture. Lorsque j'en discutai avec Tesse, elle me rappela que nous en avions entendu un lors d'une conférence à l'étranger pas très bon d'ailleurs ; j'étais toujours aussi effrayé.

Afin de mieux gérer mon anxiété, j'invitai mes amis à suivre cette conférence, puis réalisai qu'ils avaient certainement tous déjà entendu ce que j'allais dire. J'essayai de réétiqueter mon anxiété. Je la baptisai excitation, je n'en fus pas apaisé pour autant ; je décidai alors d'écrire complètement mon discours au lieu de me contenter de mes notes habituelles. Je le lus à Tesse qui critiqua ma façon de mettre l'emphasis sur les mots de moindre signification et mon accent étranger devint plus



évident que jamais.

Finalement le grand jour arriva. Mon discours devait avoir lieu à onze heures. J'avais fait une course contre la montre durant ces trois dernières semaines et avais finalement tout terminé la veille de la conférence. Le jour dit je me levai, fis mon jogging habituel, pris ma douche puis mon petit déjeuner et fus prêt en avance sans avoir rien à faire. Je faisais les cent pas dans la maison comme un poulet sans tête et c'est à ce moment crucial que Tesse, avec son sens de véritable thérapeute familial stratégique, saisit sa chance : elle me suggéra de cirer mes chaussures. C'était quelque chose qu'elle avait souhaité secrètement depuis à peu près trois ans.

Immobilisé par mon angoisse et à cause de cela incapable de penser à une meilleure idée, je m'y appliquai tout de suite.

Mon discours obtint un accueil favorable, toutefois à ma surprise, personne ne remarqua mes chaussures superbement cirées.

## SOUS SES DEHORS

J'étais invité à jouer au tennis chez quelqu'un dont la réputation de tricheur avait franchi les limites du court. Il était très fortuné, habitué à donner des ordres et à juger des points. Je l'observai pendant que certains de mes amis jouaient contre lui. Il y avait de nombreuses disputes sur les questions de ligne et au fur et à mesure que le jeu progressait, mes amis se déconcentraient, se fâchaient et le laissaient finalement avoir gain de cause lorsqu'il prétendait que de bonnes balles étaient dehors.

Mon tour arriva. J'étais déterminé à ne pas tomber dans le piège et à ne pas me laisser démonter par mon hôte. Je décidai vaille que vaille de ne pas gâcher une belle journée de soleil par des disputes à propos d'une simple partie de tennis.

Le jeu commença. Des balles qui se trouvaient à l'intérieur du court d'au moins trois ou quatre centimètres étaient déclarées par lui "dehors !" Petit à petit même des balles à vingt centimètres de la ligne blanche se trouvèrent "dehors !". A aucun moment je ne m'opposai d'une quelconque façon à son jugement, je fis semblant de ne rien voir, mais les spectateurs commencèrent à murmurer et à rire. Mon adversaire de plus en plus troublé se mit en colère. Son jeu se désunit complètement et il perdit.

Quand on décide de se surveiller cela donne des résultats inespérés.

## UN HOMME PRIVILÉGIÉ

Ce dimanche matin je me réveillai en pleine forme. J'avais ce jour-là un match de tennis et la semaine qui suivait s'annonçait pleine de promesses. Plusieurs de mes patients en thérapie faisaient des progrès remarquables et je me réjouissais de les voir une dernière fois avant les vacances de Noël prochaines. J'avais également quelques nouveaux patients qui semblaient être intéressants. Nous avions organisé notre réception de Noël le jeudi suivant. Le bulletin météo annonçait un temps chaud et je me préparai à me baigner comme chaque jour.

Ce matin-là mon tennis était de velours, et mon jeu au filet très finement calculé, j'interceptais et plaçais les coups. Brutalement BANG ! une balle m'atteignit avec force à l'œil droit. Je vis des étoiles, j'étais complètement sonné, et l'on m'aida à quitter le court. Je m'assis dans le vestiaire, un linge imbibé d'eau froide posé sur mon œil.

Mon épouse Tesse, qui a la notion des vraies priorités et qui est médecin, finit son set, puis elle regarda consciencieusement mon œil. Elle remarqua que la pupille était fixe et dilatée et vérifia que c'était encore douloureux. Elle m'emmena à l'hôpital spécialisé. Après que j'aie attendu un bon moment, selon l'usage, le médecin de garde me regarda et me dit que j'avais une hémorragie de la chambre antérieure de l'œil. La complication majeure touche cinq pour cent des patients qui développent une deuxième hémorragie, dont peut résulter une atteinte de la

vision ou une cécité totale. Il ajouta que sous un repos total et complet cette complication ne touche qu'un ou deux pour cent des blessés. Il me recommanda donc une hospitalisation immédiate de cinq jours.

Tesse demanda :

- Que fera-t-il à l'hôpital ?

- Repos absolu au lit et les deux yeux bandés lui répondit l'ophtalmo.

- Je peux me charger de cela à la maison assura Tesse.

Sur ce nous regagnâmes notre maison, et je me couchai aussitôt. Cette immobilité forcée me faisait souffrir, mon dos était douloureux ainsi que mon œil et même l'œil indemne me picotait. Pire encore, j'étais supposé faire mes besoins au lit, perspective si décourageante que je pris sur moi d'aller aux toilettes d'une façon très prudente malgré la menace d'une reprise de l'hémorragie.

Le lundi après-midi je demandai à Tesse d'appeler un ami professeur afin d'avoir un autre avis sur la question. Peut-être, espérais-je, existait-il une manière plus active de soigner ma blessure.

Elle parla au professeur. Il se rangea sans hésiter à l'avis de son confrère. La seule chose à faire était de garder le lit, mais il tolérait que je me rende aux toilettes. Lorsque j'entendis cela, ma dépression s'envola ; la perte de ma semaine prometteuse, mon inconfort physique, l'anxiété devant le risque de cécité, tout s'évapora. J'étais un homme chanceux qui ne devait plus se sentir coupable, car à présent l'on m'avait accordé le grand privilège de me rendre seul aux toilettes.

## LE COTHÉRAPEUTE

En 1975 ma famille et moi partîmes pour un an à l'étranger. Arrivés à bon port, il nous fallait une maison et nous allâmes visiter la première mise en annonce. Devant l'entrée, nous vîmes un petit berger allemand, chien gracieux et beau qui gardait ses distances. Le propriétaire nous annonça qu'il désirait louer sa maison et le chien pendant un an. Nous répondîmes que nous voulions réfléchir au sujet de la maison, mais que nous étions de toute façon d'accord pour nous occuper de son chien. Nous avions laissé le nôtre en Australie et nous étions tous en manque de chien.

Finalement nous prîmes la maison. Les enfants nous avaient convaincus qu'elle avait l'avantage de ressembler à un vrai chez soi ; le fait que "Bookie" ne changerait pas de maison ne fut pas la moindre de nos satisfactions.

Au début Bookie se montra méfiant, quelque peu effrayé et surpris par notre gentillesse. Quand nous le caressions ou essayions de jouer avec lui, il se faisait tout petit ; lorsqu'il comprenait nos intentions amicales, il devenait à peine plus communicatif. Visiblement on ne lui avait pas permis jusque là de pénétrer dans la maison, et malgré câlineries et friandises il ne dépassait pas le portail. Après l'avoir enjôlé pendant plusieurs semaines, nous eûmes l'impression d'une grande victoire lorsqu'il se décida à franchir le seuil de la porte de deux pas.

Un jour un petit bâtard pointa son nez et, à notre grande

joie, nous adopta. Il était aussi amical et actif qu'un petit singe et avait élu domicile dans notre maison. Rien ne semblait inaccessible à Chiny et en très peu de temps lui et Bookie se mirent à jouer ensemble, à se poursuivre et à chahuter comme s'ils s'étaient toujours connus. Au bout d'une semaine ils étaient tellement à l'aise qu'ils galopèrent à travers la maison sans même remarquer notre présence. Bookie entra librement dans la maison désormais, Chiny semblait avoir complètement transformé sa personnalité. Bookie, chien quelque peu timoré et parfois morose était devenu amical, ouvert et gai.

Chiny, par le simple fait d'être lui-même, avait réussi en deux semaines ce qu'un psychologue averti, un médecin expérimenté et deux jeunes amis des chiens n'avaient pas pu accomplir.

Nous avions choisi cette maison pour deux raisons supplémentaires : il y avait l'air conditionné, ce qui rendait la très forte chaleur de l'été supportable et il y avait un bureau attenant à la maison disposant d'une entrée séparée et permettant de recevoir des patients. C'était un ancien garage transformé en bureau avec une porte à chaque extrémité. Excellente chose car l'air conditionné ne marchait pas bien et à l'aide des deux portes il se produisait un courant d'air bienfaisant. Malgré la présence de patients, Chiny ne faisait pas de différence entre ce bureau et les autres pièces, entra et sortait à sa guise sans s'inquiéter du secret professionnel. Quelquefois il venait dormir sous le bureau. Il lui arrivait aussi de se blottir contre les patients et de leur donner des coups de langue affectueux. L'effet en était souvent des plus thérapeutiques.

J'eus la visite d'un couple qui avait de nombreux problèmes conjugaux. La relation entre eux ressemblait à celle de Bookie à ses débuts, peureuse, distante et défensive. Ils passaient le plus clair de leur temps à se grogner des reproches à la tête l'un l'autre.

Chiny avait un effet des plus subtils sur les relations de ce couple. Lorsque Hans le mari était au beau milieu d'une diatribe contre sa femme Dahlia, Chiny s'approchait de lui et le léchait. Au début Hans essayait de s'en débarrasser

gentiment, puis il succombait et le flattait. Il était intéressant d'observer le visage de Hans. Rouge de colère au début, il s'adoucissait progressivement, une expression de plaisir dans les yeux, avec un petit sourire. Sa voix changeait, bien qu'il essayât de garder sa colère et son amertume en attaquant et en rabaissant Dahlia, pendant qu'en dessous de la table se déroulait une thérapie différente et oh combien intelligente.

Dahlia avait du mal à comprendre l'attitude de Hans. C'était déconcertant ; il y avait des messages doubles, triples et multiples et en particulier une incongruence entre sa communication verbale et non-verbale.

Quelquefois Chiny s'occupait de Dahlia. Pendant que Hans la critiquait, au lieu d'être blessée et fâchée, elle avait un air aimant et détendu tandis que Chiny faisait son travail. Hans s'en apercevant perdait le fil de son discours.

En somme il y avait un cothérapeute qui faisait tout le boulot et c'était son collègue qui ramassait les honoraires et l'estime de ses clients.

## A VOIR UNE DENT

Mon dentiste était très réputé, très estimé et sa liste d'attente était longue. Son cabinet était confortable et lénifiant grâce aux lumières tamisées et à la musique douce. A chacune de mes visites, il se renseignait très consciencieusement sur la santé de ma bouche. Après inspection, il ne manquait pas d'énoncer que je ne m'étais pas brossé convenablement ni suffisamment les dents, et que j'avais eu tort de ne pas utiliser le fil de soie.

Il me demandait d'ouvrir la bouche et d'incliner la tête. C'était un dentiste accompli avec un toucher tellement doux que cela me donnait envie de faire ce qu'il me demandait. Mais je n'étais pas capable de me maintenir au niveau d'un tel dentiste, je ne méritais pas ma chance.

Quand je quittais son cabinet, je me sentais bien physiquement mais émotionnellement indigne.

Une fois il fallut m'extraire une dent. L'on m'envoya chez un stomatologue. Il était tristement célèbre pour sa main lourde. Ceux de mes amis qui avaient eu affaire à lui me regardaient avec un sourire en-dessous, comme s'ils disaient : "Ça va être ta fête mon vieux !" J'avais les genoux tremblants et l'angoisse au cœur lorsque je fus assis dans son fauteuil. Effectivement il était brusque et maladroit, et j'avais vraiment mal. Mais pendant qu'il œuvrait, il se confondait en excuses, me prévenant sans cesse que j'allais avoir plus mal encore. Mon cœur se remplissait de compassion pour cet homme malheureux. Je



le rassurai tant et plus que tout se passait très bien, je le priai de ne pas s'inquiéter, je pourrai encaisser, j'avais connu des choses bien pires. Mais il continua à s'excuser ; toutes mes tentatives pour le rassurer demeuraient vaines.

Lorsque je m'en allai, ma bouche était bien mal en point mais quant à moi, j'étais en pleine forme.

### UN EXEMPLE BRILLANT

Il y a quelque temps une équipe de télévision est venue m'interviewer chez moi. Le jour de la diffusion j'attendais anxieusement devant mon poste. Quand que je regardai l'émission, je me fis le reproche d'avoir oublié de soulever des problèmes importants. Le résultat me laissait très mitigé car çà et là il y avait eu des coupures qui donnaient une direction différente à mes propos. J'avais touché un mot du travail de certains de mes collègues et puisque je supposais qu'ils avaient également regardé l'interview j'attendais leurs commentaires avec impatience. J'espérais avoir présenté leur travail d'une manière fidèle.

Comme j'avais également mentionné certains aspects délicats de la vie sociale, je me demandais si je n'avais pas offensé certains des "experts" en empiétant sur leurs domaines.

Je déambulais nerveusement chez moi dans l'anticipation angoissée de la sonnerie du téléphone et des avis de mes amis et collègues.

A ma surprise le premier coup de fil vint de Mme Wilson, notre femme de ménage qui au bout de tant d'années est devenue une amie de la famille. Elle était outrée ; l'interview avait eu lieu dans la cuisine alors que d'après elle notre salon était bien plus joli. Et pire encore, puisque je ne l'avais pas mise au courant, tout le monde pouvait voir que les robinets à l'arrière-plan n'étaient pas aussi propres et brillants qu'ils auraient dû l'être.

Tous les commentaires de mes collègues et amis ne furent plus que de la bibine en comparaison avec le premier.

## LA CROUTE

Un peintre célèbre avait eu beaucoup de mal à gagner sa vie lorsqu'il était un jeune artiste. Il allait de marchand en marchand essayant en vain de vendre ses peintures. Un jour il s'entendit dire : "Si vous peigniez quelque chose de joli que les gens aiment bien, une composition florale par exemple, ce serait vendable."

Indigné, il se refusait à compromettre son intégrité artistique.

La faim a une façon bien à elle d'éroder les principes les plus profondément ancrés et finalement il succomba. Il signa ces tableaux avec un "C" qui signifiait "croûte" (comme dans "gagner sa croûte...").

Des années plus tard, devenu célèbre, lors d'une visite à des amis il vit une peinture au fond de la pièce. Ses yeux ne pouvaient s'en détacher. Elle avait une touche superbe et lui semblait vaguement familière. Lorsqu'il l'examina de près il vit la signature "C".

Il fut éberlué de constater à quel point il avait peint une œuvre excellente, en dépit de lui-même.

La nécessité de faire "de la peinture sur commande" l'avait aveuglé sur sa qualité profonde. Peut-être que la permission d'être "mauvais" avait laissé surgir en lui sa créativité latente.

## L'ARGENT

Lorsque j'étais dans mes jeunes années en tant que thérapeute, les familles, je m'en souviens bien, ne parlaient qu'à mots couverts de tout ce qui était argent.

Pendant un certain temps je ne voulus pas m'en apercevoir. Lorsque j'y fis attention, je restai tout-à-fait réticent à parler de ces choses. Finalement après avoir mûrement réfléchi, je réalisai que moi aussi j'étais atteint par cette idéologie qui rendait l'argent et ses aspects pratiques sujet tabou. Ce tabou continue et nombreux sont ceux qui l'acceptent.

Il y a quelques années, j'étais en consultation avec une famille devant des collègues. Quand la famille discuta d'argent, je pris part à la dispute. A la fin de l'entretien mes collègues me critiquèrent : pour eux c'était une perte de temps précieux en thérapie que de parler de choses si peu importantes. Plus tard un ami me réconforta en disant ceci : "Lorsque nos patients nous paieront en sexe, nous nous sentirons libres de parler d'argent."

Cela me rappelle une histoire. Un médecin était invité dans une école pour y faire une conférence sur le sexe. Au moment des questions, un enfant demanda : "Monsieur le docteur, vous avez déjà eu des maladies vénériennes ?" (la réponse ne nous est pas parvenue). Un autre élève demanda : "Monsieur le docteur, combien vous êtes payé pour cette conférence ?" Le proviseur se tourna vers le second garçon et lui dit : "Vous n'avez pas le droit de poser des questions intimes au docteur."

## ECONOMIES

Dans la ville d'Elizabeth, la Commission de Santé décida de rénover et d'agrandir une maison de la banlieue et de la transformer en un centre de santé communautaire.

Les plans furent acceptés et les Travaux Publics envoyèrent deux ouvriers qualifiés pour accomplir ce travail. A la commission de santé suivante il fut posé des questions quant à l'avancement des travaux. Personne ne pouvait répondre et il fut décidé d'engager un chef de chantier. Ce dernier était un homme d'initiative ; lorsqu'il se pencha sur le règlement, il constata qu'il avait droit à une secrétaire à mi-temps, puisqu'il avait la charge de deux ouvriers. La secrétaire, consciencieuse et travailleuse, trouva une clause administrative qui stipulait qu'une équipe de trois personnes avait droit à un chauffeur à mi-temps ; ainsi le chef de chantier et la secrétaire furent-ils plus libres de leurs mouvements. Puis la secrétaire éplucha une des bibliothèques d'état, et constata qu'une équipe de trois personnes travaillant à plein temps et deux à mi-temps pouvait exiger une personne à mi-temps chargée des pauses-thé.

La Commission se réunit un an après. Il y avait beaucoup de mécontents car le coût de ce nouveau centre allait toujours croissant. La Commission décida d'engager un expert en organisation. Après avoir étudié le problème en profondeur, il proposa la solution suivante : "Le plus économique serait de réduire du personnel les deux ouvriers".

## DEVIS

Notre établissement de Williams Road est une grande bâtisse de style victorien dotée de pièces spacieuses. Un permis fut finalement accordé pour la transformer en un centre de thérapie familiale avec quatre bureaux de consultation. Un tel centre nécessite une vitre sans tain. Après avoir recherché des centres possédant des vitres sans tain, et trouvé les fabricants qui les avaient installées, nous leur demandâmes de nous faire parvenir des devis.

Les spécialistes vinrent prendre les mesures de la vitre. Ils estimèrent le prix du mur qui devait être abattu, et calculèrent la lumière venant de chaque extrémité de la pièce. Les devis nous arrivèrent et s'échelonnaient entre huit mille dollars et onze mille dollars. Ce qui semblait excessif.

Pendant que duraient ces recherches, un nouvel immigrant italien d'un certain âge, charpentier de son état, parlant peu l'anglais, faisait de petits travaux dans l'immeuble. Tout en lui offrant le thé, je lui demandai s'il pouvait installer une vitre sans tain. Après lui avoir donné des explications exactes et lui avoir montré où elle devait se trouver, je réitérai ma question. Il semblait surpris. "Pas de problème, c'est comme un grand panneau de fenêtre. Ça va coûter entre deux cents et trois cents dollars, mais vous devrez me fournir la vitre."

J'appelai donc une grosse verrerie et leur demandai si elle pouvait me la procurer. Sans aucun problème. Deux

grandes plaques de verre dont une miroir d'un côté et l'autre à l'épreuve du son. Le coût serait entre trois cents et quatre cents dollars. Une semaine après j'eus ma vitre sans tain. Coût : six cents dollars.

Au rez-de-chaussée de la maison se trouvent deux très grandes pièces séparées par de superbes portes glissantes en bois, hautes de trois mètres et larges de quatre mètres. Ces portes coulissaient mal et ne fermaient pas. J'avais demandé à plusieurs entreprises de bonne renommée de les réparer. L'une d'elles me dit qu'il serait nécessaire de démonter les portes, de les emporter afin de les réajuster, puis de les réinstaller, mais elle ne me garantissait pas le résultat. Une autre refusa carrément ce travail en prétextant que ce serait trop difficile. J'étais en quête d'une troisième entreprise.

Mon ami italien qui était en train de travailler sur une fenêtre dans la pièce me dit : "Est-ce que vous permettez que j'essaie de réparer ces portes, elles sont si belles, c'est triste qu'elles ne ferment pas". Je lui dis : "Mais bien sûr, allez-y !" Il monta sur son escabeau, donna quelques tours de tournevis par ci, par là, et le travail fut achevé presto subito.



## CE N'EST PAS LE GRILLON

En octobre le temps est superbe en Israël. En nageant dans la Méditerranée tous les matins, on se sent caressé et réconforté par cette eau d'un bleu profond.

Après avoir passé une nouvelle journée radieuse, nous avions des billets pour un concert qui devait avoir lieu dans le petit théâtre du Musée de Tel-Aviv.

Cette soirée était si plaisante, les étoiles brillaient, une petite brise rafraîchissait l'air, et nous nous rendîmes à pied au théâtre. L'architecture du musée est belle et nous avions le temps de le visiter avant le début du concert.

C'était un récital superbe, donné par une soprano anglaise accompagnée par un orchestre de chambre. Elle avait une voix magnifique. J'étais transporté et totalement absorbé par son chant.

Tout-à-coup Tesse se tourna vers moi et me souffla à l'oreille :

- Tu ne trouves pas le bruit du grillon très dérangerant ?

- Quel grillon, de quoi parles-tu ?

- Mais le grillon, ce grillon qui fait tout ce bruit, je ne sais même pas comment elle fait pour chanter avec cette concurrence.

Je passai le reste du concert à m'étonner : Comment avais-je été capable de prendre autant de plaisir malgré les stridulations de ce grillon ; en fait comment la chanteuse elle-même pouvait-elle se concentrer ? Cette journée parfaite se termina par une fausse note.

**Débat**

Il est intéressant de méditer sur la signification de cette histoire et de ses implications sociales :

- 1) Il y a un proverbe arabe qui dit que Dieu nous a donné des yeux afin que nous puissions les fermer de temps à autre. On peut supposer que la même chose s'applique aux oreilles. Il est parfois bon de ne pas entendre.
- 2) Pour bien entendre et prendre plaisir à certaines choses il faut ne pas entendre les autres. Il existe un proverbe en yiddish qui dit : On ne peut pas danser à deux mariages avec un seul derrière.
- 3) La communication en général et la communication conjugale en particulier n'est pas toujours ce qu'elle aurait intérêt à être.
- 4) La béatitude est transitoire et se dissipe facilement.

## CYCLES DE VIE

Les autorités de santé australienne étaient préoccupées par la rapide propagation de la malaria en Nouvelle Guinée. Ils envoyèrent des équipes d'éducation de santé dans tous les villages. Ces équipes étaient dotées de grandes affiches qui explicitaient le cycle de vie du parasite de la malaria et le rôle que jouait le moustique dans cette maladie. Après en avoir expliqué le déroulement d'après les affiches, ils indiquaient aux villageois les méthodes pour enrayer la malaria.

Quelques mois passèrent et quand les équipes de prévention revinrent sur les lieux, elles furent très déçues de constater qu'aucune de leurs directives n'avait été suivie. Elles cherchèrent à en connaître les causes et on leur dit : "Votre problème ne ressemble pas du tout au nôtre. Nos moustiques sont tout petits, ils n'ont rien à voir avec ceux si grands que vous nous avez montrés sur les affiches."

### *Discussion*

- 1) Message transmis n'est pas forcément message reçu - même au bout du monde.
- 2) Voir n'est pas croire.

## EVITEMENT

Il y a quelques années, j'ai vu Tom, sa femme et ses deux enfants.

Les enfants se plaignaient du fait que leur père était trop dur et les sermonnait tout le temps. Sa femme lui reprochait insensibilité et son indifférence ; il ne montrait jamais ce qu'il ressentait, ce qui avait pour conséquence de lui faire penser que leur union manquait de chaleur et d'intimité.

Tom prenait ces faits comme des accusations malveillantes et les rejetait. Il prétendait que sa façon de faire était tout à fait raisonnable et compréhensible, compte tenu de leur comportement vis-à-vis de lui. Quelques-uns des problèmes familiaux furent résolus, du moins au sujet des enfants.

Le couple participa encore à quelques séances, mais il semblait bien que leur mariage n'était plus viable, et bientôt ils se séparèrent.

A peu près trois ans plus tard, Tom m'appela pour prendre un rendez-vous. Il me raconta qu'après la séparation d'avec sa femme, il avait eu de nombreuses aventures. En ce moment il avait une relation avec une femme qui était très importante pour lui. C'était très valorisant pour lui, que des femmes dont il avait pensé qu'elles ne lui accorderaient jamais un regard s'intéressent à lui et tombent amoureuses de lui. Mais il était blessé que toutes ces femmes, à un moment donné, répètent ce que sa femme avait dit : il manquait d'émotion. En fait, elles

disaient plus que cela ; à l'origine elles étaient attirées par lui parce qu'il semblait être quelqu'un de sensible mais il s'avérait ne pouvoir extérioriser son potentiel de tendresse et elles se retrouvaient déçues et frustrées.

Il voulait que je l'aide à explorer et si possible résoudre ce problème.

Une des premières choses qui apparut était que sa mère était très bavarde, active, expressive et dominatrice. C'était elle qui portait la culotte et maintenait son père - un homme effacé qui se réfugiait dans les livres - à sa place. Tom percevait sa mère comme quelqu'un qui exprimait et utilisait ses sentiments pour obtenir ce qu'elle voulait et contrôler les autres, plutôt que comme un moyen d'intimité et de tendresse.

Il avait grandi dans la détermination de ne pas marcher sur les traces de sa mère et il gardait ses sentiments pour lui. La mère de Tom avait tellement envahi son esprit et son combat contre elle était si tenace qu'il ne s'arrêtait jamais aux relations qu'il avait eues avec son père.

Un jour, alors que je lui parlais de son père, Tom soudain parut vulnérable comme s'il était débordé par des émotions qu'il ne connaissait pas. Il semblait tellement fragile et remué que je changeai de sujet.

Quelques mois plus tard, Tom avoua que le fait d'avoir exploré sa relation envers sa mère l'avait aidé à évaluer et à accepter les difficultés qu'il avait à montrer ses émotions.

Puis il continua en disant : "Mais le vrai tournant a été lorsque vous avez évité de me questionner au sujet de mon père. C'est grâce à cela qu'aujourd'hui je suis une personne qui ose montrer ses émotions."

La vie œuvre mystérieusement. Une mère volubile avait entraîné Tom à éviter ses émotions, tandis que mon évitement lui avait permis d'aller à leur rencontre...

## REFUS D'ALLÉGEANCE

Henry, quinze ans, refusait de prononcer le serment d'allégeance à l'école. Il disait qu'il ne voyait aucune raison de se prêter à cette comédie, puisqu'il était contre la monarchie\*. Il avait osé dire au directeur de l'école qu'il pensait que "tout ça était bidon". L'école le renvoya, il demanda alors un rendez-vous avec le Ministre de l'Education. Selon lui, l'école était complètement en tort et n'avait rien à lui reprocher.

Le résultat de ces démarches fut que l'école lui permit de revenir, à condition qu'il soit suivi en centre de pédopsychiatrie.

Quand je le rencontrai il était drapé dans sa dignité. Il parla de son cas avec beaucoup d'éloquence, et ajouta qu'il ne comprenait pas pourquoi il devait faire une psychothérapie sous prétexte qu'il avait des principes et s'y tenait. Il savait que la plupart des autres enfants pensaient comme lui mais n'avaient pas le courage de sortir leur tête du rang. Il y avait aussi beaucoup d'enfants paresseux qui ne prenaient pas d'intérêt aux choses et étaient tellement apathiques qu'ils ne se donnaient même plus la peine de réfléchir à l'état de la société.

---

\* L'Australie est nominativement un dominion de la couronne britannique.

Je dis : "Henry, j'admire ta bravoure et ton intégrité, et d'après ce que je sais tu as sûrement raison pour ce qui concerne tes réflexions sur les autres enfants. Je suis un psychologue payé par l'Etat et je suis censé passer une heure par semaine avec toi. Que crois-tu que nous devrions faire ?"

Il me posa des questions sur mes activités, mes idées et ce que l'on pouvait attendre de ces entretiens. Nous nous vîmes une fois par semaine pendant plusieurs mois. Il parla beaucoup de lui-même et de sa famille. Son frère, qui avait dix-neuf ans, souffrait de schizophrénie et était hospitalisé. Son père avait un tempérament coléreux et il lui arrivait d'entrer dans des crises de rage incroyables. Henry essayait de ne pas se mettre en travers, mais parfois il ne le pouvait pas, et il s'ensuivait des disputes terribles. Sa mère passait de longs moments au lit, à cause de douleurs du dos et du cou. Avec le temps, Henry me dit qu'il y avait de longues périodes où il était extrêmement malheureux ; il avait des cauchemars et des pensées suicidaires. A l'école, il était complètement isolé. Il n'avait pas d'amis. Pendant les récréations et à l'heure du déjeuner, il restait seul et se sentait désespéré. Il avait du mal à se concentrer pendant les cours et il était souvent dans les nuages.

Hélas, trois fois hélas ! Tous ses problèmes étaient évidents et pourtant l'école ne s'était aperçue de sa présence que lorsqu'il avait transgressé la ligne.





## IV<sup>e</sup> PARTIE

Mais de quoi parlerai-je  
la prochaine fois ?

---

Ilene

Le changement d'un statu-quo  
Comment endiguer une mère casse-pieds

Se rappeler d'oublier

La fille patiente

Souvenirs, souvenirs

Une personne très ennuyeuse

Un cas de mère battue

Un monde de différence

Doux-amer

Y arriver ensemble

Réconfort invisible



## ILENE

La mère supérieure de Bendigo m'appela pour me confier une de ses élèves : Ilene, quinze ans. Elle était très inquiète et émue et me fit ce rapport long et détaillé :

"Durant les dernières années, Ilene avait eu le béguin pour deux des professeurs et en même temps pour une fille du nom de Julie. Je considère qu'Ilene harcèle Julie et exerce sur elle une torture mentale.

Ilene ne cesse d'appeler Julie au téléphone et raccroche lorsque celle-ci répond. Elle a également fait une fugue et s'est installée dans le parc qui se trouve en face de la maison de Julie. Elle s'est également infligé des blessures telles que des coupures et des contusions, elle s'est arraché une poignée de cheveux puis l'a montrée à Julie pour qu'elle s'inquiète et la prenne en pitié, en lui faisant croire que sa mère lui avait fait cela. Les parents de Julie s'étaient plaints à l'école au sujet de l'attention qu'Ilene témoignait à Julie.

La situation à l'école était devenue explosive car toutes les filles étaient au courant et elles avaient surnommé Ilene la "psycho".

J'ai eu de nombreuses discussions avec Ilene et j'ai constaté que lorsqu'elle se trouve sous pression, elle se paralyse et ne peut plus parler ; sa figure se contorsionne et cela dure plusieurs minutes... Elle reconnaît qu'elle appelle Julie au téléphone. J'ai demandé aux parents d'Ilene, M. et Mme Glass, si je pouvais parler à leur prêtre. Celui-

ci m'a confié qu'à son avis toute la famille avait besoin d'une thérapie.

J'ai permis à Ilene de revenir à l'école, à condition qu'elle n'ait plus le droit de parler à Julie et ceci sous aucun prétexte. Ilene a réussi à convaincre quelques-unes des filles un peu plus faibles de caractère de transmettre des messages à Julie de sa part. Elle fait de longs trajets en bicyclette pendant la nuit dans le seul but de s'asseoir devant la maison d'un de ses professeurs. Un autre de ses professeurs l'a vue et l'a ramenée chez elle sans toutefois parler à ses parents. J'ai prévenu ses parents qu'elle ne pourrait pas revenir à l'école si elle ne recevait pas une aide extérieure. Je leur ai dit que le traitement doit commencer immédiatement.

Ilene a continué d'appeler plusieurs de ses professeurs et a poursuivi la famille de Julie d'incessants coups de téléphone. Mme Glass à son tour a téléphoné et a accusé un des professeurs d'avoir une liaison avec sa fille. Ilene s'était rendue à l'appartement dudit professeur et avait refusé de rentrer chez elle. Ce professeur appela un ami qui emmena Ilene dans un foyer pour femmes où elle a passé la nuit. Mme Glass me téléphona le jour suivant et m'accusa de la persécuter. Je découvris où était Ilene, en informai Mme Glass qui n'avait à aucun moment durant notre première conversation mentionné que sa fille n'avait pas passé la nuit chez elle. Le professeur avait suggéré qu'Ilene soit prise en charge par un psychiatre pour enfants.

Le psychiatre jugeait qu'il était nécessaire d'envoyer Ilene dans un hôpital psychiatrique, pour isolement et bilan. Les parents refusaient car la mère de Mme Glass avait été internée là quand elle-même avait seize ans.

A l'heure qu'il est Ilene a manqué l'école pendant huit semaines et elle est très en retard dans son travail. Si Ilene rate en plus ses études, cela ne fera qu'une complication supplémentaire. A mon avis elle devrait trouver un travail jusqu'à la fin de l'année scolaire, puis elle redoublera sa seconde. Je lui ai proposé une année scolaire gratuite ; cela permettra à Julie de passer son année scolaire tranquillement, et cela donnera l'occasion à Ilene de repasser sa se-

conde avec une relative facilité. Je n'en parlerai pas à M. et Mme Glass parce qu'ils penseront que j'essaie de me débarrasser d'Ilene."

La mère supérieure me demanda un rendez-vous pour la famille, mais je voulais que Mme Glass m'appelle elle-même.

Mme Glass me téléphona pour confirmer sa venue et me précisa qu'elle avait deux fils, l'un âgé de dix-sept ans et l'autre de dix-neuf ans, qui n'habitaient pas chez elle. J'insistai pour qu'ils assistent eux aussi à notre réunion, cela pourrait s'avérer très utile et je désirais voir toute la famille.

Mme Glass s'enquit du prix de mes consultations. Je le lui indiquai en lui expliquant qu'elles n'étaient pas remboursées. Elle sembla inquiète. D'après l'étude du dossier vraisemblablement la thérapie serait d'une certaine durée ; je lui conseillai alors un psychiatre dont les honoraires étaient remboursés par l'assurance-maladie et qui était plus près de chez elle. Mais elle insista pour me voir personnellement.

M. et Mme Glass et Ilene vinrent le jour dit, mais les frères n'étaient pas là. Je demandai pourquoi. Mme me dit sur le ton de la colère qu'elle leur avait demandé de venir mais qu'ils avaient refusé net. J'interrogeai M. Glass sur ses sentiments à propos de l'absence de ses deux fils mais il semblait ne pas vouloir prendre position et répondit simplement : "Vous ne pouvez pas forcer les gens à faire ce qu'ils ne veulent pas faire."

Mme Glass prit la parole au nom de la famille. Elle prétendait que l'école n'aimait pas Ilene. Cette école avait renvoyé sa fille, et même s'il n'était pas question de renvoi à proprement parler, en tout cas ils n'en voulaient plus si je n'intervenais pas personnellement en sa faveur. On la surnommait "la psycho" et "la lesbienne".

J'essayai d'élargir le champ de la discussion. Mme Glass revenait sans cesse sur le même sujet en trouvant d'autres arguments qui donnaient du poids à ses griefs.

J'essayai de faire participer M. Glass à la discussion. Il était réticent et approuvait ce que disait son épouse. Il alla

jusqu'à reconnaître les soucis que son épouse éprouvait et exprima sa propre inquiétude pour elle.

La participation d'Ilene se limita à une phrase : "Ils disent que je suis une psycho et une lesbo." Sans perdre plus de temps, Mme Glass s'adressa à moi et me demanda : "Qu'allez-vous faire ? Quand demanderez-vous à l'école de reprendre Ilene ? Je voudrais que vous leur disiez de ne plus la persécuter !"

Je lui répondis : "Je comprends l'urgence de vos problèmes. Ce doit être une situation très pénible pour vous. J'aimerais vraiment faire de telles recommandations, mais pour le moment je ne possède pas suffisamment de renseignements pour aller dans ce sens. Votre version et celle de l'école sont très différentes. Vous ne m'avez pas donné suffisamment d'informations pour m'éclairer et m'inciter à agir."

Je ne savais pas si Ilene prenait part à la conversation ou si elle était complètement ailleurs. Probablement un peu des deux. Le père semblait passablement irrité et ennuyé. La mère était déçue et en colère et me sommait de faire des recommandations favorables à l'école au sujet de sa fille afin de la faire réintégrer l'établissement. J'essayai de compatir à son tracassé mais je ne changeai pas d'avis sur ce que j'avais exprimé précédemment. Je leur proposai le choix suivant : puisqu'ils étaient mécontents, ils désiraient peut-être oublier le projet de thérapie et ne plus revenir ; je pouvais également sans problème leur conseiller un collègue. Ils me répondirent qu'ils reviendraient, mais je sentais que c'était un peu à contre-cœur et ils soulevèrent encore l'aspect financier qui leur posait un problème. Je leur indiquai que s'ils décidaient de revenir, il serait plus efficace que les frères d'Ilene viennent aussi. Autre alternative, ils pourraient décider à la réflexion que ce serait mieux si je parlais à Ilene toute seule.

Puis je m'adressai à Ilene : "Je ne sais pas trop si tu ne pouvais pas ou ne voulais pas me parler aujourd'hui. Peut-être désires-tu m'écrire et m'apporter cette lettre lors de notre prochaine rencontre."

Mme Glass et Ilene furent les seules à venir à l'entretien

suivant, une semaine plus tard. Mme Glass me pressa aussitôt de questions sur ce que j'allais faire, si j'avais pris contact avec l'école et si je leur avais demandé de la reprendre.

Cette séance était la réplique exacte de la précédente, mais de mon point de vue pire. Lorsque l'entretien toucha à sa fin je leur fis comprendre que de cette façon il n'y aurait aucun aboutissement, que c'était frustrant, et je leur répétais que si toute la famille participait, il y aurait des chances d'une amélioration. Je refusai de faire une quelconque recommandation si je n'avais pas plus de renseignements. Cependant Mme Glass exprima le désir d'avoir un nouveau rendez-vous. Je lui répétais qu'elle serait peut-être aussi frustrée et ennuyée et qu'elle me quitterait probablement sans résultat tangible. Puis elle redit à quel point tout ceci était difficile et coûteux mais qu'elles reviendraient sans aucun doute la semaine prochaine. Pendant toute la séance Ilene ne dit pas mot excepté : "Ils disent que je suis une psycho et une lesbo." Au moment du départ, Ilene me tendit cette lettre :

*La mère supérieure est la personne qui m'a séparée de Julie. Elle croit que nous sommes lesbiennes. Je sais que je ne le suis pas et je suis vachement sûre que Julie ne l'est pas non plus. Une de mes professeurs est très bien. J'avais l'habitude de lui parler quand j'avais des problèmes mais la mère supérieure me l'a interdit car c'est contre la loi de l'école. J'ai la plus grande confiance en Julie, en fait je n'ai jamais fait confiance à personne comme à elle. Je lui dis tout, tout ce que je fais, absolument tout. Puis cette année j'ai réalisé que je désirais parler à quelqu'un de plus âgé, quelqu'un comme un parent. Ce professeur que je ne connais que depuis une semaine, je savais que je pouvais lui parler. Au début ça allait, parce que je la voyais à peu près trois fois par semaine, une demie-heure à chaque fois, mais plus je lui parlais, plus je ressentais le besoin urgent de lui parler encore et encore, jusqu'au moment où un soir étant chez moi, je ne pus m'empêcher de l'appeler au téléphone tout en sachant que cela créerait des problèmes avec l'école.*

*Certaines nuits je composais son numéro de téléphone seulement pour l'entendre dire "allo, allo" et je raccrochais. Je ne pouvais plus me concentrer à l'école car ma seule pensée allait vers elle et mon désir de lui parler. Pendant cette période j'avais un besoin urgent de parler à Julie et à ce professeur. Julie était la personne à qui je pouvais parler afin d'échapper à mes angoisses et mes blessures, et je sentais qu'il était de mon devoir d'être à ses côtés lorsqu'elle avait des problèmes. Lui parler me soulageait. J'adorais jouer au volley-ball et elle faisait partie de mon équipe.*

*Je me suis enfuie une fois chez mes grand-parents qui habitent loin de chez moi. Je m'entends bien avec ma grand-mère, mais à son âge les seules choses qui l'intéressent c'est de parler des actualités et de tout ce qui ne va pas chez les adolescents d'aujourd'hui. Ma mère n'aime pas du tout ma grand-mère. Elle a eu une attaque récemment et mon grand-père arrive à peine à s'occuper de lui et des choses courantes. Ma mère est une femme très jalouse et je sais que c'est la raison pour laquelle il m'est impossible d'être proche de mon père, de mes frères et de mes grand-parents. Bien que je sache que ma mère a toujours préféré mes frères et que mon père m'a toujours plus aimée que mes frères, il m'arrive de penser que ma mère a une certaine forme d'amour pour moi. Je voyais Julie comme une sorte de remplacement de mère et lorsqu'on me dit que je ne devais plus jamais la revoir, j'écrivis un poème et je lui dis que j'aurais souhaité vivre dans sa famille.*

*Bien que je sache que j'éprouve une sorte d'amour pour chacun de mes parents, je ne peux tout simplement pas supporter de vivre dans la même maison qu'eux et eux avec moi. Je sais que dans toutes les familles il y a des disputes et tout ça, mais au point où j'en suis je déteste être chez moi, et être chez moi signifie : affronter une nouvelle dispute.*

*Un jour à l'école je me suis procuré un rasoir et je me suis entaillé profondément trois fois mes poignets. J'étais hors de moi. J'étais incapable de faire face. Je n'ai pas*



*toujours envie de me suicider, seulement parfois. Je n'arrive presque jamais à dormir pendant la nuit. Aussitôt que je me retrouve dans mon lit, je pleure et la souffrance dans ma tête et dans ma poitrine me donne parfois l'impression que je vais mourir. Je m'inflige des blessures et cogne ma tête contre le mur tous les soirs et maintenant je déteste aller dormir. Je passe certaines nuits complètement éveillée car j'ai des rêves abominables qui me rendent folle d'angoisse. J'aimerais qu'il ne soit pas nécessaire de dormir.*

*J'ai des moments d'angoisse indescriptible surtout ces quatre dernières semaines que j'ai passées seule chez moi. Une des filles qui joue au volley-ball et qui ne travaille pas voulait me rendre visite. J'ai attendu toute la journée, assise sur une chaise et regardant par la fenêtre. Je ne me suis pas levée pour prendre mon déjeuner. Elle n'a pas pu venir. A seize heures je sus qu'elle ne viendrait plus. J'avais envie de mourir et je me suis donné des coups de ceinture au point d'en être malade. Je parcourais la maison en donnant des coups de poing aux murs, je pleurais et je criais. Je déteste la vie en ce moment et je souhaiterais qu'il y ait un moyen d'être heureuse. J'ai tout essayé ; je pleure presque tous les jours mais les gens ne savent pas que je souffre et je sais que dans mon cœur et dans ma tête il y a une grande souffrance ; mais je ne laisse pas transparaître cette souffrance et je joue à sourire et à parler comme une personne normale. J'ai quelquefois du mal à respirer quand je suis fatiguée et je me sens comme figée, nerveuse et tendue sans aucune raison. La tension qui est en moi est plus forte que tout.*

*Je ne comprends pas pourquoi je ne suis pas normale, pourquoi je ne peux pas aller à l'école, pourquoi je ne peux pas me débrouiller seule et je ne comprends pas pourquoi lorsque des gens comme vous essayent d'être gentils avec moi, je donne l'impression d'être en colère, mécontente et agressive.*

*J'ai été incapable de parler à de nombreuses personnes. J'avais une amie qui m'était aussi chère que Julie, mais elle est partie et je n'ai jamais eu de ses nouvelles. Il y avait une*

*professeur que j'aimais par-dessus tout, et dans mon imagination je voulais qu'elle soit ma mère. Je l'aime toujours, et quand je me suis enfuie la semaine dernière, je lui ai téléphoné à vingt-trois heures puis j'ai pris ma bicyclette et me suis rendue chez elle pour lui parler. Je fais toujours le mauvais choix parmi les gens qui pourraient être mes amis ; elle ne m'a pas laissée entrer, elle ne pouvait pas m'aider soi-disant car sinon elle perdrait son emploi. Elle appela une de ses amies qui m'a emmenée et déposée dans un foyer pour femmes où j'ai passé la nuit.*

*Personne n'est à blâmer pour ce que je suis, c'est seulement parce que je suis ce que je suis. Je sais qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez moi, et je sais que je ne peux pas le résoudre. C'est trop compliqué et emmêlé. C'est la raison pour laquelle j'ai besoin de parler à quelqu'un qui soit plus âgé que moi et qui soit susceptible de comprendre pourquoi je suis comme je suis. Il y a quelque chose qui ne va pas et je le sais, et les gens me l'ont dit aussi. Ma mère pense aussi que j'ai besoin d'aide. Je le sais moi-même mais ma vanité m'empêche de faire cette démarche. Je ne prétendrais pas que tout va bien alors que je sais que ce n'est pas le cas et je voudrais tant que tout aille bien. Je suis sûre que vous n'allez pas être capable de m'aider car mon cas est trop grave et je ne pense pas qu'un hôpital psychiatrique ou un autre endroit de ce genre puisse m'aider. Je sais que je suis très triste et je ne peux pas me sortir de cet état. Je voudrais pouvoir m'en sortir, si je savais j'essayerais par n'importe quel moyen. C'est pourquoi je voudrais avoir quelqu'un à qui parler mais pour le moment je n'ai confiance en personne. Je sais que je devrais en être capable mais mon cerveau me dicte : "Non, Ilene tu ne peux rien dire de ce que tu ne dois pas" et il y a un tel combat confus qui explose sans cesse dans ma tête .*

*Je voudrais qu'il y ait un moyen de ne plus être moi. Je ne vois que l'alternative du suicide et je n'arrête pas de réfléchir et si mon esprit ne me laisse pas parler, bientôt je m'infligerai encore des blessures. Je suis incapable de vivre. Je suis prise au piège.*

*Ilene Glass*

J'étais ému par sa tristesse et sa confusion. J'appelai M. et Mme Glass et leur annonçai que j'avais trouvé suffisamment d'informations pertinentes dans la lettre d'Ilene ce qui me permettrait la prochaine fois de faire quelques suggestions et quelques recommandations.

Le matin suivant Mme Glass appela pour annuler notre rendez-vous. Quelques mois après, j'appris qu'Ilene avait été admise dans un hôpital psychiatrique.

## LE CHANGEMENT D'UN STATU QUO

Au téléphone une femme en état de panique me raconte que son fils Ian refuse d'aller à l'école. Ce fils est complètement isolé, très malheureux et dit de temps en temps qu'il veut se suicider. Il dort à peine, est souvent malade, ce qui a entraîné de nombreuses visites de la part des médecins. Elle me confie en outre que son fils refuserait de venir chez moi, comme il refusait de se rendre à l'école et comme il avait refusé de voir des thérapeutes dans le passé. Si par hasard il venait, il ne dirait rien et ne reviendrait pas.

Je lui recommandai de discuter l'idée de venir me voir avec son mari puis, s'il en était d'accord, d'en parler en même temps à ses deux filles et à son fils. Son devoir était de convaincre Ian qu'elle était bouleversée par son absence de l'école, que toute la famille était concernée et dès lors devait venir me voir. Mon expérience m'a enseigné qu'un enfant s'oppose rarement à une consultation si on la lui présente comme une consultation familiale.

A peu près une semaine plus tard les parents : Maria, Tony et leur fils Ian se présentèrent au rendez-vous. Tony avait une imprimerie ; il était vêtu de sa combinaison de travail, ses mains étaient tachées d'encre et il déambulait comme un lion en cage qui attendait le moment de s'en aller. Il était évident que la seule pensée qu'il avait en tête était de retourner à son travail. Maria était un peu forte par rapport à sa taille et pas très soignée. Elle avait l'air défait

et était complètement écrasée par ses soucis qu'elle pouvait déverser en flots de paroles inépuisables.

J'allai à leur rencontre dans la salle d'attente et après avoir remarqué leur apparence, je demandai son âge à Ian. Il me répondit treize ans. Ses parents se regardèrent avec surprise et Ian rectifia en bégayant : "Non, quinze ans, excusez-moi, excusez-moi". De toute ma vie professionnelle je ne me rappelle pas d'un autre enfant laissant tomber ainsi deux ans de sa vie.

Quand nous fûmes assis dans mon bureau, je demandai pourquoi les filles n'étaient pas présentes. Maria me répondit qu'elles n'étaient pas ici car tout allait bien pour elles. Tony renchérit en disant qu'Anna faisait ses études, Sophia travaillait, et qu'à son sens, il n'était pas juste de les déranger. Après quelques autres préliminaires je leur demandai de me parler du problème et de m'expliquer pourquoi ils étaient venus me voir.

Lorsque Maria prit la parole c'était comme si tout son corps exprimait son chagrin et son fardeau qu'elle mettait à plat. Elle parlait de son fils avec sensibilité et amour comme si elle anticipait son angoisse et son désarroi avec la même intensité, peut-être même avec plus d'intensité que ce que l'enfant éprouvait lui-même.

Son refus de se rendre à l'école avait commencé au jardin d'enfants lorsqu'il criait et donnait des coups de pieds et refusait de manger à chaque fois. Les enfants à l'école étaient cruels, se moquaient de lui et lui prenaient ses affaires. Son vrai nom en italien était Angelo mais les enfants l'avaient surnommé par dérision Angèle, si bien que ses parents avaient changé son nom et l'appelaient Ian. Il battait tous les records en ce qui concernait l'absentéisme dans sa vie scolaire - sa moyenne était de soixante jours d'école par année - mais il avait réussi à maintenir ses études à un niveau correct car c'était un garçon intelligent.

Sa mère enchaîna en disant qu'il n'avait pratiquement aucun contact avec ses semblables ou n'importe qui d'autre, excepté pendant les week-ends lorsqu'il jouait avec ses jeunes cousins. Il se couchait tard et avait souvent des cauchemars. En conséquence il dormait souvent pen-

dant la journée. Elle l'aidait dans son travail scolaire qu'elle surveillait étroitement et en retour il l'aidait à la cuisine, dans le ménage, dans les courses pour la maison et autres tâches. Elle fit une longue liste de ses maladies et elle me confia qu'elle avait des doutes quant à savoir si elles étaient réelles ou imaginaires.

Le plus préoccupant pour Maria était les longues périodes de tristesse ; il était souvent en larmes, évoquait son souhait de mourir et la possibilité de se suicider.

Pendant que sa mère parlait, Ian semblait être en parfaite osmose avec les sentiments qu'elle exprimait ; il fournissait l'expression émotionnelle pour ses paroles. C'était comme si son visage reflétait une image amplifiée, miroir des sentiments de sa mère.

Pendant que cette séquence émotionnelle s'échangeait entre la mère et son fils, le père regardait sa montre et se contorsionnait les doigts, se nettoyait les ongles et semblait vouloir se lever à tout instant, prêt à partir. Il signifiait qu'il avait l'impression de perdre son temps, c'était une affaire de femmes d'épiloguer avec un psychologue.

Je voulus avoir son avis et il me dit : "J'aime Ian, mais le problème est chez Maria qui passe son temps à le chouchouter. Je travaille dix-huit heures par jour, je gagne bien ma vie afin de nous faire une place au soleil. Je dis à Maria de prendre un peu d'argent, de faire de la gymnastique, de consulter un diététicien, de perdre un peu de poids. Naguère elle était championne d'athlétisme. Ian est trop doux, il a besoin d'auto-discipline, ça c'est vraiment ce dont il a besoin. J'ai même suggéré à Maria de l'emmener au parc pour y jouer au foot-ball avec lui, pour qu'il puisse devenir fort, aussi fort que possible afin de faire face aux autres enfants. J'essaye d'inculquer à Ian l'auto-discipline ; on ne peut rien faire sans cela. Peine perdue, il reste collé à sa mère."

Pendant que Tony parlait, Maria hochait la tête en signe de désaccord et paraissait blessée et irritée. Au moment où Tony cessa de parler, ils commencèrent à se disputer et à évaluer leurs mérites respectifs dans l'éducation de leur fils. Pendant que cette dispute avait lieu, Ian se mit à

soupirer et sanglotait presque d'appréhension.

Puis je m'adressai à Ian qui me confirma les dires de sa mère et me dit qu'il faisait son possible pour aller à l'école. Il me décrivait la terreur nue, l'anxiété douloureuse qui en découlaient. Il voulait expliquer à ses parents pourquoi il n'y allait pas, ce n'était pas parce qu'il ne voulait pas, mais parce qu'il ne pouvait pas. Ce qui rendait la chose encore plus difficile était qu'il devait, s'il retournait à l'école, expliquer aux autres enfants pourquoi il n'était pas venu depuis si longtemps, comment il s'était débrouillé, et ainsi de suite. C'est pourquoi aussi il avait peur de sortir et de risquer de les rencontrer.

Maria concevait de l'amertume que son mari ne trouvât pas le temps de s'occuper de Ian. Père et mère avaient des inquiétudes à cause de l'ennui que Ian éprouvait, jusqu'à quand allait-il rester à la maison ?

Vers la fin de la séance j'eus la curiosité de voir si la famille était capable du moindre changement. Je m'enquis de la possibilité pour Ian de passer un peu de temps avec son père à l'imprimerie. Ian me répondit qu'il était trop pris par son piano et que de toute façon c'était un endroit trop sale.

J'informai la famille qu'il me semblait avoir certaines idées sur leur problème, mais que je désirais voir leurs filles la semaine prochaine pour mettre les choses en place dans mon esprit. Ils évoquèrent quelques problèmes pratiques mais ils redoutaient surtout de contaminer leurs filles avec les problèmes de leur fils. Finalement j'eus gain de cause et ils me promirent de conduire leurs filles à la prochaine séance si leur emploi du temps le leur permettait.

Cette fois je vis quatre membres de la famille. Anna avait un comportement décontracté, péremptoire et sûr d'elle du type pseudo-maturité ; elle était toutefois une jeune fille attirante et fûtée. Elle avoua que pendant quelques années elle aussi avait eu quelque difficulté à aller à l'école, mais à cause de l'insistance combinée de ses deux parents elle avait surmonté ce problème. Elle se souvenait d'avoir été malheureuse et mal dans sa peau en classe. Les parents avaient dressé un portrait très positif de leur fille mais il devint vite évident qu'elle était égoïste et ne s'intéressait

qu'à elle. Elle avait l'habitude de se doucher pendant des heures puis monopolisait encore la salle de bains pour se maquiller. Elle sortait beaucoup, rentrait tard accompagnée de ses amis qui mettaient de la musique sans se préoccuper de l'heure tardive de la nuit. Elle passait de très longs moments au téléphone, au point que ses parents s'étaient vus dans l'obligation d'installer une autre ligne.

Une fois mis sur cette voie par mes questions, les parents révélèrent qu'ils en voulaient beaucoup à Anna d'avoir un comportement aussi insupportable et insensible. Ils n'avaient aucune prise sur elle. Pendant que nous parlions d'Anna, il y eut de fréquentes allusions au comportement de Ian qui se distinguait complètement de celui de sa sœur. Sa principale préoccupation était le bien-être des autres. Il était extrêmement attentionné, sa propre personne venait bien en dernier.

Il devint clair pendant ces deux séances que la relation entre les parents laissait beaucoup à désirer. Ils échouaient à reconnaître et remplir leurs besoins affectifs respectifs et se disputaient souvent et gravement. Ils se sentaient tous deux incompris, en colère et seuls. Tony, tout en gagnant honorablement sa vie, était très préoccupé et même stressé par son affaire. Il avait des problèmes de dos et avalait sans cesse des analgésiques. Maria avait des inquiétudes au sujet de sa propre santé, souffrait de migraines rapprochées et était très nerveuse. Elle manquait de confiance en elle et se souciait du "qu'en dira-t-on". Ses amis et sa famille abusaient de sa gentillesse, elle était incapable de se faire respecter "et ne pouvait jamais dire non".

Vers la fin de cet entretien je suggérai que le comportement de Ian et son refus d'aller à l'école étaient peut-être l'expression suprême de son propre sacrifice ; il oubliait ses propres intérêts et son équilibre pour le bien de la famille. Ian était un garçon doué et intelligent et il était conscient que c'était important pour son avenir d'aller à l'école, d'étudier et d'avoir des amis ; mais il se sentait tellement responsable de sa famille qu'il lui était impératif de se coucher tard afin d'empêcher les disputes entre père et mère et de même il restait à la maison durant la journée car



ainsi il pouvait prendre soin de sa mère esseulée et anxieuse.

Ils reconnurent tous les quatre qu'ils étaient d'accord avec mon hypothèse et qu'ils en étaient conscients depuis un certain temps, même s'ils ne se l'étaient pas avoué.

La réponse de Ian fut la plus dramatique. Il éclata en sanglots irrépressibles. Entre larmes et soupirs il confirma ma version en y ajoutant d'autres exemples. Il avait des cauchemars paralysants dans lesquels il voyait ses parents se blesser, ou bien il restait de longues heures dans son lit sans dormir en écoutant ses parents et s'ils se disputaient il essayait alors de les en empêcher en disant qu'il était malade.

Pendant la séance personne n'avait mentionné Sophia, l'autre sœur. Lorsque je voulus en savoir plus la concernant, ils me dirent qu'elle avait quitté la maison familiale depuis trois ans et refusait d'être mêlée à cette histoire.

Anna ne vint pas à la séance suivante. Ses parents me rapportèrent que ses examens à l'université étaient plus importants. Je me demandai si ce n'était pas une preuve de plus de son égoïsme, mais d'un autre côté elle avait peut-être un peu raison aussi.

Pendant l'entrevue on m'apporta de nombreux exemples démontrant la tendance qu'avait Ian de faire passer son propre bien-être après son rôle de gardien et de médiateur de la famille. Il reconnaissait ouvertement qu'il savait fort bien faire surgir une pseudo-crise d'asthme lorsqu'il perdait le contrôle sur les disputes entre père et mère. Vers la fin de la séance, Tony réaffirma d'une voix grondante et coléreuse sa conviction que le problème venait uniquement du fait de l'incapacité qu'avait son épouse de faire régner une discipline appropriée, d'emmener son fils au stade jouer au foot-ball et d'en faire un homme. Comme ils étaient tous d'accord que Tony n'avait eu pratiquement aucune influence dans la vie de Ian, je leur proposai d'expérimenter une autre façon de vivre. A partir de maintenant Tony déciderait de tout ce qui concernait la vie de famille et quoi qu'il dise il devait être obéi en tout. Ils donnèrent leur accord, c'était un bon plan.

Lorsque nous nous revîmes, Tony et Maria s'accusèrent aussitôt amèrement se reprochant mutuellement d'avoir fait échouer le plan. Ian était partagé entre les sanglots et les tentatives pour faire cesser la dispute entre ses parents.

Pendant les quatre séances qui suivirent, j'insistai sur la nécessité que Tony et Maria travaillent main dans la main pour l'éducation de leurs enfants. Lorsque j'essayai de leur indiquer une façon d'exercer leur responsabilité parentale à l'unisson, ils évoquaient d'autres problèmes : les soucis que Tony se faisait pour son travail, l'interférence des beaux-parents, le fait que Tony trouve le temps de jouer aux cartes au lieu de s'occuper de Ian, l'incapacité de Maria de perdre du poids et de façon cruciale leur frustration conjugale et leur manque d'harmonie.

Avec un peu de mauvaise grâce je leur proposai de travailler avec eux pour essayer de mettre au clair certains de leurs problèmes. Lorsqu'ils vinrent tous les deux en consultation ils ajoutèrent aux problèmes déjà existants, celui de leur vie sexuelle qui était inexistante. Mais ils retournèrent vite à leur passe-temps habituel, qui était de se rejeter mutuellement la responsabilité des problèmes de Ian.

J'essayai d'autres méthodes qui n'aboutirent à presque rien, seul Ian montra un petit changement pendant que ses parents se chamaillaient comme à leur habitude. Finalement je pensai que la meilleure chose serait de travailler avec Ian en tête-à-tête. Il était bien disposé et très coopératif et ses parents se rangèrent à cette suggestion.

Ian vint une fois par semaine pendant neuf mois. Il me fit la description en détails de son horrible anxiété, me décrit en long et en large la façon dont il était littéralement traîné jusqu'à l'école et les disputes qui en découlaient. Il me confia la peine et l'humiliation qu'il ressentait d'avoir consulté de nombreux "spécialistes" et le mauvais contact qu'il avait eu avec certains d'entre eux. Il me parlait de l'inquiétude extrême qu'il concevait pour sa famille, et l'intense sentiment d'impuissance qu'il avait de ne pouvoir alléger leur détresse. Accessoirement il mentionna qu'Anna avait fait une tentative de suicide quelques années aupara-

vant et que Sophia qui n'avait jamais été obéissante, avait dû subir un avortement.

Peu à peu dans son discours la peine fit place à la colère et au ressentiment vis-à-vis de ses parents. De nouveaux thèmes émergèrent, il lui fallait penser à organiser sa propre vie.

Après quelques discussions et explications sur la manière de se comporter dans un groupe, il s'inscrivit à un cours de peinture et s'affilia à l'église de sa paroisse. Il se mit à suivre également des cours par correspondance et eut de bons résultats.

Après huit mois de séances régulières et quelques rencontres avec ses parents, un jour Ian se déclara particulièrement satisfait ; on lui avait proposé d'exposer ses peintures, il s'était fait quelques amis et la vie lui semblait vraiment excitante. Je partageais son bonheur mais lui rappelai que je m'inquiétais qu'il délaisse ses parents toujours malheureux et en conflit.

Il apparut à notre prochaine entrevue en me suppliant de voir ses parents la prochaine fois, quitte à rater son propre rendez-vous. Il me demanda également de les rassurer. Ils étaient de très bons parents. Tout ce qui s'était passé n'était pas de leur faute, c'était lui qui était un paresseux, un "bon à rien". Si je leur disais ceci, ils lui permettraient peut-être de continuer à me voir ; dans le cas contraire il craignait qu'ils le lui interdisent. Ils le menaçaient de plus en plus depuis quelques semaines de ne plus lui permettre de venir me voir. J'acceptai qu'il échange son rendez-vous contre un rendez-vous avec ses parents si eux-mêmes le souhaitaient.

Les parents vinrent et puisque je ne les avais pas vus depuis un certain temps, je leur demandai s'ils avaient constaté un changement dans le comportement de Ian. Ils mentionnèrent pendant quelques minutes un changement positif mineur dans son comportement, puis ils reconnurent que Ian les critiquait beaucoup. Il les blâmait pour ses difficultés passées et présentes. Ils savaient bien qu'ils n'avaient pas été de bons parents et qu'ils se comportaient comme chien et chat. Ils comptaient sur moi pour

convaincre Ian que malgré tout cela ils l'aimaient et qu'à leur manière ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour lui...

Ils reprirent le vieux refrain. Tony dit : "Le problème est que tu ne l'emmènes pas au parc. Si tu perdais un peu de poids, tu pourrais jouer au foot-ball avec lui et en faire un homme". Et Maria répliquait : "Si tu consacrais seulement une minute par jour à ton fils au lieu de jouer aux cartes..."

Quand ils partirent ils fut convenu que Ian pourrait revenir aux consultations mais ils étaient conscients du fait que si les choses devaient aller mal entre eux ils ne pourraient pas s'empêcher de menacer Ian de l'interdiction de continuer sa thérapie.

Je me remémorai la première conversation que j'eus avec Maria, elle était si sûre que Ian refuserait de venir. Je relus la lettre que Ian m'avait donnée lors de notre dernière séance :

*"Ma mère a un complexe et prétend que tout est de sa faute. Elle me dit souvent : "Ian, tes yeux sont brillants, tu as l'air pâle". Maintenant ma réponse est différente : "Maman, je sais que tu penses que je vais dire que je me sens très mal, que je veux quelques aspirines et aller au lit. Je le faisais autrefois parce que j'étais un bon fils. Mais je ne peux plus le faire même si je sais que tu le veux et que même tu l'attends".*

*Je sors assez souvent maintenant et mes amis disent que je me comporte comme un bébé parce que j'appelle souvent ma mère au téléphone. Mais qu'est-ce que je peux faire ? Pendant que je m'amuse je pense soudain à ma mère qui est si seule et je l'appelle."*

## COMMENT ENDIGUER UNE MÈRE CASSE-PIEDS

Vivienne a vingt-deux ans, elle n'est pas mariée et sa vie sociale n'est pas des plus excitantes. Ne pas être mariée ne l'inquiète pas, mais elle aurait préféré avoir une vie plus remplie.

Un jour Vivienne arrive à sa séance et explose : "J'en ai marre. Je ne peux plus le supporter. Ma mère ne me laisse pas tranquille. Elle n'arrête pas de me répéter qu'il faut que je me marie. "Quand ? Et pourquoi pas ? Qu'est-ce que tu fais pour ça ?" A chaque fois qu'elle entend parler de quelqu'un qui se fiance ou se marie, ou qui a un bébé, la chansonnette commence : "Tu vois comme tu pourrais être heureuse ! Quand est-ce que tu vas t'y mettre ? Il y a tellement de gentils garçons, etc., etc..." C'est trop, je n'en peux plus".

Nous dressons une liste de toutes les manières directes ou indirectes dont sa mère lui intime de se marier, et j'extorque à Vivienne tous les détails.

Elle me répond que sa mère commence le matin et s'arrête le soir, en fait elle ne cesse jamais.

Je lui redemande : "Oui, mais qu'est-ce qu'elle dit ?"

Après deux minutes de descriptions, Vivienne ne sait plus. Nous convenons que c'est étrange : sa mère n'arrête pas jour après jour, et Vivienne, après deux minutes ne sait plus. Elle sèche mais elle affirme qu'elle n'en peut plus et qu'elle deviendra folle.

Je lui demande :

- Vous n'aimez pas cela, mais le lui avez-vous dit ?

- Oui bien sûr, encore et encore. Mais alors elle tente une approche différente : As-tu lu dans le journal que la jeune sœur de ton amie Rachel se fiance ? Et puis elle me parle de ma sœur.

- Etes-vous sûre que vous voulez que votre mère s'arrête ?

- Oui j'en suis sûre.

- C'est peut-être sa façon très personnelle de prouver son amour pour vous. Si elle cessait, cela vous manquerait peut-être.

Vivienne a l'air sans le dire de penser tout bas :

- Ne soyez pas stupide.

Je lui propose alors une éventuelle solution :

- Si vous en êtes sûre, écrivez ce que votre mère vous dit directement ou de façon sous-entendue quand elle pense QU'IL EST TEMPS ! Préparez-moi cette liste détaillée et apportez-la moi la prochaine fois.

Quelque peu sceptique mais enthousiaste, Vivienne le promet.

Comme convenu, Vivienne me remet un papier avec les nombreuses méthodes que sa mère déploie. Il devient évident que pendant la semaine des événements inhabituels sont survenus. Souvent Vivienne n'entendait pas ce que sa mère lui disait ; elle lui demandait de répéter et inscrivait la phrase précise sur la liste - elle écoutait attentivement. Sa mère trouvait étrange que sa fille l'écoute avec intérêt. Quand je lus la liste, je fus très impressionné par l'ingéniosité et l'éventail de méthodes que cette mère avait pour faire passer son message constant.

Je demandai à Vivienne de me classer les phrases par ordre de fréquence de zéro à trente, de m'en taper une copie à la machine, d'en garder une pour elle-même et d'en tenir une prête pour sa mère. Je lui suggérai de raconter toute cette histoire à sa mère et de lui demander si elle désirait une copie. Sa mère naturellement désire une copie.

Pendant la séance d'après je demande à Vivienne d'essayer d'anticiper ce que sa mère va dire et avant qu'elle

ne puisse terminer sa phrase, de lui souffler : "Ah oui, ça c'est l'argument numéro trois ; tu veux dire argument neuf ; ah, voilà le point vingt-trois !" Et peut-être même ajouter : "Tu sais maman, ça fait deux jours que je n'ai pas entendu l'argument dix-neuf, il commence à me manquer".

Une semaine passa et je revis Vivienne de très bonne humeur. Elles avaient beaucoup ri toutes les deux. A chaque fois que sa mère disait quelque chose, Vivienne intervenait : "Ah ça c'est point un" et elles éclataient de rire toutes les deux.

Après quelques semaines sans harcèlement, Vivienne confessa un peu gênée que les paroles de sa mère lui manquaient - un peu.

## SE RAPPELER D'OUBLIER

Un psychiatre m'avait adressé la famille Shaw. Elle se composait de la mère, Faith, sa fille Liliane trente ans, son fils Martin, vingt-huit ans, et la benjamine, dix-huit ans, qui portait le même prénom que sa mère. Pendant notre première entrevue, Mme Shaw exprima son inquiétude de voir sa fille Faith toujours mal à l'aise et ne fréquentant personne à part la famille. Elle avait toujours rejeté l'école et la compagnie d'autres enfants. D'après sa mère, Faith était amnésique pour tout ce qui s'était passé avant qu'elle eût dix ans. Plus tard dans la conversation je constatai que son amnésie avait dû commencer au moment de la mort de son père.

Pendant que la mère parlait, Liliane et Martin ajoutaient un mot par-ci, par-là, confirmant son histoire. Eux aussi étaient mal dans leur peau en-dehors du contexte familial, n'avaient pas apprécié l'école et continuaient à ne pas bien s'intégrer dans la vie sociale. Bien que leurs problèmes eussent des similitudes, ils pensaient tous les deux que ceux de Faith étaient bien plus graves.

Mme Shaw appuyait ce que disaient ses aînés. Faith lui avait causé plus d'inquiétudes que ses autres enfants et depuis qu'elle fréquentait l'école, elle l'avait emmenée d'un thérapeute à l'autre. Faith avait été acceptée à l'université cette année-là mais en milieu de scolarité avait tout abandonné. Depuis ce moment-là, soit depuis quatre mois elle



restait toute seule dans son appartement et ne faisait rien. Ils pensaient tous que c'était un grand gâchis car ils savaient que Faith était intelligente et talentueuse ; à l'âge de cinq ans elle avait été capable de résoudre des problèmes de mathématiques complexes et ils donnèrent d'autres exemples prouvant son intelligence.

Faith confirma ce qu'ils disaient et ajouta qu'elle trouvait l'université ennuyeuse. Effectivement elle n'aimait pas côtoyer les autres étudiants parce qu'ils étaient bêtes et sans intérêt pour la plupart. La vie en général lui semblait lassante et sans signification réelle et elle ne voyait aucune raison de s'arracher les tripes.

Mme Shaw, au bord des larmes, dit que ce qui l'inquiétait le plus était l'apathie de Faith, son désintérêt général, son indifférence massive.

Tous les quatre assistèrent aux séances suivantes. Mme Shaw, Liliane et Martin parlaient plus librement et plus ardemment. Ils donnèrent plus de détails sur leur adolescence maladroite, leurs problèmes à l'école et le développement très lent de leur vie sociale. Mme Shaw y ajouta quelques souvenirs sur ses propres enfance et adolescence. Leurs histoires se rejoignaient, l'une menant à l'autre. Même Faith, à l'occasion, y allait de son commentaire. De temps en temps ils s'arrêtaient de parler me regardant anxieusement et me demandaient si je ne m'ennuyais pas copieusement. Je les assurais du contraire.

A partir de la cinquième séance, Faith qui jusque-là avait été plutôt passive, se mit à participer vraiment. Elle répétait que la vie n'avait pas de sens, qu'on s'ennuyait et qu'il n'y avait aucune raison de vivre. Une fois je l'encourageai à développer son idée et à inviter les autres à faire des commentaires. Leurs échanges me donnèrent à penser et à dire que la vie de Faith avait l'air horrible. Rien n'était important, rien ne lui faisait plaisir, rien ne l'affectait, en fait elle parlait comme si elle était morte. Je lui dis qu'elle pourrait aussi bien se trouver dans une tombe ou peut-être était-ce l'appartement qui tenait ce rôle. Faith qui était paraît-il apathique devint volubile dans sa détresse et approuva ma description. J'avais transcrit ses

émotions en paroles.

D'une certaine façon j'avais réussi à *atteindre* Faith. A ma surprise, les trois enfants vinrent sans leur mère à la séance suivante. Ils m'expliquèrent que leur mère avait été très contrariée la dernière fois et qu'elle ne désirait plus s'approcher du seuil de ma porte. Tous les trois étaient furieux et m'expliquèrent que cette attitude était typique du comportement de leur mère. Elle avait traîné Faith de thérapeute en thérapeute et lorsque quelque chose allait se passer, elle mettait fin à la thérapie. Ils avaient conscience que lors de la séance passée, quelque chose d'important avait enfin bougé et malgré cela leur mère avait désiré qu'ils cessent. Après hésitation, ils s'étaient concertés et avaient décidé de venir me parler. En réalité ils étaient soulagés de l'absence de leur mère, puisqu'ils avaient l'impression que c'était elle plutôt que Faith qui constituait le problème. Ils la décrivirent comme une personne dominatrice, manipulatrice et théâtrale. Les filles devaient être des poupées décoratives ; ne lui importait vraiment que ce que le monde extérieur voyait d'elles.

Je leur demandai quelle était leur intention. Ils discutèrent brièvement entre eux et décidèrent de ne pas se laisser tyranniser par leur mère. Ils continueraient les consultations. J'approuvai mais leur suggérai néanmoins de prévenir leur mère qu'elle serait la bienvenue quand elle le voudrait.

Ils relatèrent tout ceci à Mme Shaw, ajoutant qu'ils étaient même prêts à payer la thérapie bien que, dans la mesure où elle était l'instigatrice de cette démarche, ils trouvaient plus juste qu'elle se charge de cette dépense. Mme Shaw accepta.

Lors des quelques séances qui suivirent, ils comparèrent leurs "dossiers" sur leur mère et furent surpris de voir à quel point ils étaient en colère contre elle. Chacun concéda qu'à certains moments il désirait qu'elle meure.

Faith se souvint que son père avait passé beaucoup de temps à amasser une collection de timbres. Il la fit pendant sa maladie et lui dit qu'elle lui était destinée. L'année passée, alors que Faith n'habitait pas à la maison, sa mère

avait offert nombre des timbres les plus précieux à divers parents dans le but de les impressionner. Faith ne pouvait pas comprendre et sûrement pas pardonner une telle attitude.

Puis Martin rappela que c'était son travail de sortir la poubelle. Il n'avait jamais le droit de le faire quand cela lui était pratique, il devait le faire pendant la nuit afin que les voisins ne puissent le voir. De plus puisqu'il devait être impeccablement habillé il devait se changer avant de sortir les ordures !

Ils pensèrent qu'ils se sentiraient mieux sans leur mère et sans son influence destructrice. Pendant les dernières années elle les avait montés les uns contre les autres en leur racontant des demies vérités qui engendraient une certaine hostilité entre eux.

Puis ils me parlèrent du milieu d'origine de leur mère et de son éducation, qui avait été très stricte. Elle était remplie de peurs et d'inhibitions, elle essayait de s'en défaire et se sentait souvent coupable. Ce qui les conduisit à me parler de leur père décédé ; Joanne et Martin se souvenaient bien de lui et lors d'une séance Joanne toute triste dit à quel point il lui manquait beaucoup encore maintenant. Elle se mit à pleurer plus qu'elle n'avait jamais pleuré depuis sa mort. La fois suivante elle me dit que pour la première fois elle avait éprouvé de l'affection pour sa mère. Faith se souvint que son père était mort d'une maladie de reins. Il avait gardé le lit pendant longtemps, tout le monde savait ce qui se passait mais personne ne le lui avait dit. Jusqu'à sa mort personne ne lui avait parlé de la maladie de son père, personne ne lui avait dit qu'il était en train de mourir et bien qu'elle eût découvert la vérité, elle avait dû prétendre ne rien savoir.

Je la rappelai à l'ordre sur un ton facétieux : "Eh, n'oubliez pas, vous êtes amnésique jusqu'à l'âge de dix ans !"

Le résultat de toutes ces discussions fut une attitude plus positive à l'encontre de leur mère. Ils eurent davantage de contacts avec elle et après un certain temps elle décida d'assister à quelques entrevues.

Mme Shaw me raconta qu'elle avait passé son enfance dans la culpabilité et la superstition. Elle était déterminée à élever ses enfants d'une manière différente ; beaucoup plus librement. De toute sa vie elle n'avait jamais pu demander quelque chose pour elle-même. Elle n'avait de temps pour elle que lorsqu'elle était malade ou à l'hôpital. Elle confirma également qu'il était vrai qu'elle se ligua avec un enfant contre l'autre afin de mieux diviser pour régner.

Mais depuis deux ans elle se sentait mieux. Elle avait des amis, jouait aux cartes, avait rejoint un club de lecture et recevait. Elle était contente que ses enfants mettent à jour leurs problèmes et commencent à se sentir plus à l'aise, elle était également contente d'être allégée de cette charge et de pouvoir s'occuper de sa propre vie.

Mme Shaw vint à deux autres reprises et m'écrivit de nombreuses lettres. Elle s'était mariée contre la volonté de sa mère, et ne l'avait jamais regretté. Elle avait eu ses enfants sans penser si elle les désirait ou pas, elle les avait eus parce que cela se faisait. Elle avait toujours essayé de faire ce qu'elle pouvait pour eux. Son mobile principal était de les protéger contre une enfance malheureuse comme la sienne l'avait été, aussi s'était-elle trouvée perplexe lorsqu'en place de joie et de reconnaissance elle avait rencontré chez eux colère et critiques. Elle était dans la confusion la plus totale.

Quand les trois enfants revinrent, la discussion usuelle sur leur mère s'amorça. Je leur demandai : "Connaissez-vous l'histoire des trois mères juives ?" Ils ne la connaissaient pas, et je la leur racontai.

Les trois mères se rencontrent dans un café et s'emploient à comparer les mérites respectifs de leur fils - leur passe-temps favori -.

La première dit : "Vous ne pouvez pas savoir toutes les joies que mon fils me donne. Il est le plus grand avocat de la ville. Il a une grande maison avec une piscine et un court de tennis. Il part pour de longs voyages avec sa famille etc.. etc..

La deuxième : "Oh, ça ce n'est rien. Mon fils est le meilleur et le plus célèbre médecin de Melbourne. Il a un

cabinet dans la rue la plus chic, il enseigne à la faculté et a publié de nombreux articles dans les journaux médicaux les plus prestigieux. Il va probablement être anobli pour services rendus à la communauté."

La troisième : "Qu'est-ce que c'est que tout ça ? Rien ! Ça c'est des bons fils ? Mon fils à moi va chez le psychiatre tous les jours ; qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il soit malade ou en bonne santé, il y va ; et de quoi il parle, d'une seule chose - moi !"

Liliane et Martin rirent de bon cœur et se rendirent compte qu'il était temps de laisser leur mère tranquille et de commencer à vivre. Faith décida de venir seule pour discuter avec moi de son avenir.

Les mois suivants, Faith et moi parlâmes de ses intérêts, de ses amis et de ses possibilités de carrière. Elle décida d'entrer dans une école d'infirmières. Elle commença par se donner un prénom de son propre choix ; Faith était un prénom rare et désuet qu'elle n'avait jamais aimé et le fait que c'était le prénom de sa mère n'arrangeait rien. Elle prit le nom de Katherine Shaw pour s'inscrire à l'école. Joanne et Martin furent déconcertés quand elle le leur annonça mais pensèrent qu'après tout c'était peut-être une bonne idée.

Quand elle en informa sa mère, ce fut comme si elle avait lancé une bombe ; sa mère en eut le souffle coupé, devint toute pâle et avoua à sa fille : "Juste après ta naissance, ton père et moi eûmes une grande dispute, une des rares que nous ayons jamais eues. Je voulais t'appeler Faith comme moi, mais ton père désirait te donner le prénom de sa mère. Comme je ne l'aimais pas du tout, je m'y suis complètement opposée. Ce fut une des rares fois où je n'ai pas démordu d'une position. Le prénom de sa mère était Katherine."

## LA FILLE PATIENTE

Joan vint me consulter au sujet de son mariage et de sa carrière ; elle avait un peu moins de quarante ans. Peu à peu au cours de nos séances, il apparut qu'elle était particulièrement soucieuse au sujet de sa peinture. Elle attachait beaucoup d'importance à son art. Elle obtenait un succès modéré mais elle pensait pouvoir aller beaucoup plus loin et atteindre le sommet. Elle était très désireuse de comprendre ce qui l'empêchait de donner sa pleine mesure. Notre exploration révéla qu'elle était l'aînée de cinq frères et sœurs qui étaient tous extrêmement talentueux. Son père était un médecin admiré et connu, sa mère avait été une danseuse de renom qui avait décidé de se consacrer à son devoir d'épouse et de mère. Ses frères et sœurs avaient tous réussi dans leur carrière, qu'il s'agisse de médecine, de littérature ou de musique.

Joan avait vu de nombreux psychiatres depuis un âge précoce. Elle avait toujours aidé sa mère pour ses jeunes frères et sœurs et avait passé beaucoup de son temps à s'occuper de parents âgés. Son rôle dans la famille avait été celui d'une infirmière et d'une assistante sociale. Plus elle exprimait son souhait de réussir en peinture, et plus elle parlait du rôle qu'elle tenait dans sa famille, plus il devint clair pour elle que ces deux choses étaient liées. Elle eut l'intuition qu'en elle l'échec était subtilement attendu, voire souhaité. Cette idée avait dû être présente depuis sa plus

tendre enfance. Elle se souvint de nombreuses occasions où un succès avait été aussitôt suivi par une période d'abattement, de honte et de tristesse. En évoquant ces événements elle se convainquit que sa famille avait contribué à son impuissance à se réjouir d'éventuels succès.

Je lui dis qu'il serait peut-être utile d'inclure sa famille dans cette thérapie.

Cette idée l'enthousiasma au-delà de toute espérance. Je la mis en garde. Un long travail de préparation était nécessaire. Joan entreprit ce travail, se passionnant pour un tas d'histoires de famille qui avaient été noyées dans l'ombre. Elle parla pendant de longues heures à sa famille. Elle cherchait des informations, voulait clarifier les choses. Elle avait le souvenir d'avoir été très proche de son père jusqu'à l'âge de onze ans, puis brusquement cette qualité de relation avait disparu, remplacée par quelque chose de distant, de froid et de quelque peu hostile.

Un de ses frères avait toujours semblé prendre parti contre elle et elle essaya d'en trouver la cause. Elle trouva des réponses à ses premières questions mais d'autres apparurent. En conséquence elle passa beaucoup de temps avec sa famille à préparer cette séance collective.

Finalement elle la mit sur pied. La mère, le père et un frère se présentèrent ; une sœur était en voyage et l'autre frère lui avait dit qu'il était temps pour elle d'être adulte et de laisser ses parents en paix, qu'ils étaient trop vieux pour changer et que de toute façon tout ceci ne l'intéressait pas ; son autre sœur avait promis de venir, mais ne tint pas parole. Joan, qui s'était tellement occupée d'eux toutes ces années, était profondément blessée par leur désintérêt car elle leur avait bien expliqué que cette rencontre était très importante pour elle.

Elle donna le coup d'envoi en disant que les relations entre sa famille et elle n'étaient pas aussi bonnes qu'elle le souhaitait, elle désirait améliorer cet état de fait. Elle exprima aussi le désir que cette rencontre lui permette de libérer sa créativité artistique, ou du moins l'aide à ôter les obstacles qui l'avaient empêchée d'avoir une peinture plus achevée.

Son père l'interrompit et donna son opinion sur ces problèmes :

- 1) Joan avait quelques kilos de trop. Il le lui avait fait remarquer de nombreuses fois. Il lui était arrivé de perdre du poids, mais elle n'avait jamais pu se stabiliser.
- 2) Elle fumait et ne faisait pas assez de sport.
- 3) Depuis l'université, elle avait de mauvaises fréquentations. Elle avait eu des liaisons avec des hommes peu recommandables et pire encore, elle militait au mouvement pour la libération des femmes et avait épousé des causes qui lui répugnaient complètement.

Le reste de la famille se joignit à la conversation. Il y eut trois autres séances très riches et caractérisées par des échanges hautement chargés d'émotions et à chaque entretien il y eut de nouvelles révélations mais au fond personne ne savait si ces séances étaient bonnes ou mauvaises, si elles étaient utiles ou destructrices. Après notre quatrième rencontre, je décidai d'interrompre ces entretiens pour un certain temps, quitte à les reprendre plus tard si tel était leur souhait.

Je revis Joan d'une manière régulière. Pendant les premières semaines Joan avait affirmé que ces rencontres avaient été utiles. Elle avait découvert qu'elle avait compté très peu pour eux et que la meilleure chose à faire serait de ne plus les voir du tout.

Puis, plus tard, elle avait renoué le contact avec eux et leur relation s'était nettement améliorée.

Quatre mois plus tard je reçus cette lettre du père de Joan, docteur Kay, une lettre écrite sur son ordonnancier dans une écriture illisible typique de médecin.

*Cher Mr Lang,*

*Pourriez-vous m'indiquer votre diagnostic et votre traitement du cas de Joan Kay Smith.*

*Salutations distinguées,*

*Dr M. Kay*



J'étais abasourdi et incapable de décider comment répondre. Je pris avis de certains de mes collègues. Finalement j'en parlai à Joan et lui demandai ce qu'elle souhaitait que je fasse. A ma surprise, elle voulut absolument que je réponde à la lettre. Pour Joan c'était la manière typique de son père d'exprimer son intérêt et le souci qu'il avait pour elle, il fallait lui répondre. Son père l'avait toujours considérée comme un cas psychiatrique ; c'était là l'occasion rêvée de lui signifier qu'elle n'acceptait plus cette étiquette et qu'elle se sentait saine de corps et d'esprit.

Je lui demandai de préparer les contours de ce qu'elle désirait communiquer à son père et d'y inclure toute information qui m'aiderait à écrire cette lettre. A la rencontre suivante elle me raconta qu'elle avait passé deux semaines très douloureuses, très difficiles mais en même temps très excitantes. Elle avait composé, écrit et réécrit ce brouillon de lettre destinée à son père. Avec l'aide de Joan, la lettre ci-dessous fut finalement envoyée.

*Cher Dr Kay,*

*Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à votre fille Joan. Nous en avons longuement discuté et avec son aide, voici ma réponse.*

*Joan m'a consulté initialement à propos de son mariage et de sa carrière. D'autres questions ont surgi. Le point le plus crucial concerne l'échec de Joan à exprimer pleinement son potentiel artistique. De plus elle a pris conscience qu'elle désirait améliorer la relation qu'elle avait avec vous et les autres membres de la famille.*

*Vous avez peut-être en mémoire comme j'ai été impressionné par la loyauté et le souci du bien-être de l'autre qui règnent dans votre famille. Je pense que ce soutien mutuel a rendu les séances familiales intenses mais aussi de temps en temps douloureuses.*

*Joan m'a dit qu'elle et son mari sont positivement enchantés de voir à quel point les relations entre eux et vous ont évolué d'une manière constructive et chaleureuse ces derniers mois.*

*Ils m'ont également rapporté que vous êtes pour leur fille un grand-père adorable et adoré. J'en conclus donc*

*ainsi que d'autres échos, que les réunions familiales furent extrêmement utiles, tout au moins pour Joan.*

*J'ai souvent travaillé avec des médecins et leur famille pendant ma vie professionnelle, et j'ai constaté qu'il est souvent difficile pour tous les sujets concernés de faire la part entre la relation médecin-malade et la relation médecin-parent ou médecin-époux. Je conjecture que vous et Joan avez eu des difficultés de cet ordre pendant des années. L'amélioration notable de vos rapports ces derniers mois tend à me faire penser que vous allez aussi dépasser ce problème-là.*

*J'espère que vous allez trouver dans cette lettre quelques réponses à vos questions. Je serai heureux d'en parler plus longuement avec vous si vous le désirez.*

*Salutations distinguées*

*M. Lang*

Si la lettre de son père avait été écrite d'une manière amicale par un père soucieux de savoir si la thérapie de sa fille était en progrès, j'aurais pu aussi bien la considérer comme sans objet. S'il s'inquiétait de savoir comment allait sa fille de trente sept ans, la chose la plus naturelle aurait été de lui parler directement.

Dans ce cas particulier il avait également participé à la thérapie avec moi. Le fait d'écrire une lettre impersonnelle comme un médecin pour son patient, sans même reconnaître qu'il s'agissait de sa fille, semblait révéler un déni massif et sa lettre était totalement inappropriée.

Cependant les membres d'une même famille se connaissent très bien, et Joan vit dans cette occurrence une opportunité unique de cimenter l'amélioration des rapports entre son père et elle. Elle utilisa la lettre et moi comme une pierre d'angle pour établir un rapport d'adulte entre elle et son père vieillissant. C'était dur pour lui d'abandonner sa relation de père/médecin envers sa fille/malade.

## SOUVENIRS, SOUVENIRS

J'avais vu la famille Peters à l'occasion de recherches sur l'utilisation des bandes vidéo. Cette famille était dotée de cinq filles. Après le premier rendez-vous, notre groupe visionna la cassette avec le plus grand soin, nous en discutâmes et essayâmes de prédire quel serait l'effet produit par l'entrevue. Trois semaines plus tard, pendant le deuxième rendez-vous, la famille raconta qu'il s'était produit un changement radical. Ils en attribuèrent la raison à quelque chose de très particulier qui s'était passé pendant le premier rendez-vous, qu'aucun de nous n'avait remarqué. Après cet entretien, mes collègues et moi-même entreprîmes de repérer ce point très spécial qui avait contribué à tous ces changements. Après avoir revu très attentivement et plusieurs fois la bande, personne ne sut de quoi il s'agissait.

En fait ce qui s'était passé était une phrase lancée par la mère : "Dans une famille féminine comme la nôtre" que j'avais interrompue par un "Je vous demande pardon ?" Elle avait répondu "Excusez-moi" et continué.

Elle raconta qu'en rentrant elle se sentit accablée, ne dormit plus de la nuit, réfléchissant sur ce qu'elle avait bien pu faire à son mari pendant toutes ces années. Ce fut l'étincelle qui alluma le feu de nombreuses discussions pé-

nibles sur des choses inavouées jusque-là dans la famille.

Huit ans plus tard, je reçus une lettre de Mme Peters. Elle disait :

*"J'ignore si vous vous souviendrez de nous, mais vous avez vu notre famille il y a plusieurs années. Depuis cette période quatre des filles ont eu leur diplôme, trois se sont mariées, Joyce vit avec nous mais travaille à plein temps, et Patricia marche bien à l'école.*

*J'ai un peu de temps libre et aimerais m'occuper dans votre domaine. Pourriez-vous me conseiller ?"*

J'étais content d'avoir de ses nouvelles car je me rappelais de cette famille mais ma mémoire se limitait aux notions ci-dessus exposées. Je répondis à sa lettre, indiquant par la même occasion que je serais désireux de savoir comment la famille jugeait rétrospectivement son expérience de thérapie.

Une semaine plus tard les lettres suivantes émanant de chacun des membres de la famille me parvinrent.

De Monsieur Peters

*Je me souviens que j'appréhendais d'aller à ces entretiens et en particulier le premier. Je pensais que vous alliez nous dire des choses et nous donner des conseils. J'étais surpris que nous soyions assis en cercle, que vous ayez commencé la discussion puis nous en avez laissé le libre cours. Le fait de pouvoir s'asseoir, parler, discuter et nous critiquer l'un l'autre sans arrière-pensée était très satisfaisant et nous a beaucoup aidés.*

*En tant que famille je sais que nos entretiens ont été très enrichissants pour chacun et tout spécialement pour moi.*

*Je crois que quand les gens apprennent que vous voyez un psychiatre, ils pensent que vous êtes fou, mais ils sont ignares. S'ils savaient quelle aide cela représente ils changeraient d'avis. Je le recommanderais à tout le monde.*

De Madame Peters :

*Je me souviens d'avoir considéré notre premier entretien comme un supplice nécessaire. Les entretiens suivants se révélèrent être une oasis, une sorte de refuge où nous*

*étions compris en tant qu'individus. Lorsque nous cessâmes la thérapie familiale j'étais sûre que nous avions au besoin un point de chute. Sentiment de sécurité réconfortant.*

*Je me souviens de cette sensation qui m'a réchauffé le cœur quand j'ai compris que je n'étais ni un robot programmé, ni une marionnette manipulée mais un individu qui se détermine tout seul et qui est libre de choisir sa propre manière d'être, et que tout le monde a droit à cette même liberté.*

*Un comportement négatif est une réaction et je peux contrôler cette sorte de comportement ; avoir réalisé cela m'a énormément aidée et a contribué à ma plus grande compréhension des gens qui m'entourent.*

*Le résultat de nos rendez-vous a été un fort rapprochement au sein de notre famille. Après la séance nous allions dîner et chacun semblait plus proche des autres.*

*J'ai le souvenir d'avoir pensé combien nous étions chanceux d'avoir eu cette occasion de prendre conscience de qui nous étions. Je me souviens de la manière tranquille avec laquelle nous étions encouragés à élaborer nos propres émotions.*

*Avant ces rendez-vous familiaux je n'avais aucune expérience dans le domaine de la psychologie, mais j'ai quitté la clinique en sentant que la psychologie n'est pas tant une science qu'un instinct.*

**De Monica (30 ans maintenant)**

*J'ai oublié la plupart des choses de ces rendez-vous familiaux. Je me souviens d'avoir été assise, d'avoir écouté et de m'être demandé quelquefois si je devais parler. Je me souviens qu'Esther aimait sortir et rentrer tard et que cela me mettait en colère, j'ai saisi cette occasion d'en parler mais la plupart du temps j'écoutais. Maintenant je m'aperçois que ces entrevues m'ont été d'un grand secours à cette époque.*

*Il y a quelques années, j'ai souffert de douleurs abdominales intenses et mon médecin pensait qu'elles pouvaient avoir des raisons psychologiques. Je voulus y voir plus*

*clair et j'ai demandé à consulter un psychiatre. Le médecin a failli tomber de sa chaise mais du coup s'est activé puisque je ne trouvais pas la psychiatrie infamante ; finalement une cause purement physique fut diagnostiquée et maintenant tout va bien.*

*De Esther (28 ans maintenant)*

*1) Je me souviens de ces rendez-vous comme étant des séances de discussions supervisées, arbitrées de façon impartiale, couronnées par l'idée : "C'est votre problème, vous en faites le tri, moi je suis là pour les questions mais c'est vous qui faites le travail".*

*2) Une atmosphère détendue pour la discussion mais le miroir sans tain et le fait que ces entrevues étaient enregistrées était plutôt déconcertant .*

*3) Une confrontation avec nous-mêmes et entre les uns et les autres, honnête et ouverte et si nécessaire guidée de main de maître.*

*De Joyce (23 ans maintenant)*

*Ce dont je me souviens le plus est l'attente dans la salle en me demandant quel sorte d'ogre vous pouviez être ; finalement vous apparaissiez au bout de l'allée avec une pipe au coin du visage, vous souriez et vous parliez tranquillement.*

*Très vite l'image que j'avais de vous changea dans mon esprit en votre faveur. Puis vous nous emmeniez pour ce qui semblait être une grande promenade le long d'un couloir avec des pièces de chaque côté, pour finalement déboucher dans une grande pièce où il y avait un miroir sans tain et des caméras dans deux coins du plafond. C'était assez troublant. Je pouvais distinguer trois ou quatre étudiants qui essayaient de trouver le meilleur angle ou la meilleure image.*

*Je me souviens d'avoir été assise en cercle et vous posiez une question, ce qui entraînait une discussion familiale. Je sais que je ne voulais jamais parler durant ces*

*séances, je voulais juste m'en aller. Mais en mon for intérieur je me sentais proche de toute ma famille. J'ai l'impression que ces entrevues nous ont beaucoup apporté et nous ont rapprochés de séance en séance.*

De Jessie (22 ans maintenant)

*Les choses dont je me souviens le plus lors de ces séances sont :*

*Toute la famille devait être assise en cercle et nous devions nous montrer nos griefs et nos défauts les uns envers les autres.*

*A chaque fois que nous quittions ces rendez-vous, nous nous sentions plus heureux et plus proches les uns des autres ; cela se terminait toujours par un dîner dehors.*

*Ces entretiens sont très bénéfiques pour des personnes qui souhaitent mieux se comprendre. Honnêteté et ouverture dans une atmosphère confortable et détendue, voilà le début d'une solution.*

De Patricia (16 ans maintenant)

*Je me souviens de très peu de choses concernant ces entrevues. Je regardais toujours par la fenêtre et j'aimais bien dessiner sur le tableau noir. C'était chouette de manquer l'école, et puis surtout j'aimais aller au restaurant après.*

Après avoir lu ces lettres je restai intrigué. Personne n'avait dit pourquoi ils étaient venus à ces entretiens il y a huit ans. Leurs remémorations étaient si différentes des miennes, comme si aucun de nous ne pouvait se souvenir du problème ou des problèmes initiaux. J'appelai la clinique et leur demandai de m'envoyer leur dossier. Je trouvai la réponse à mon interrogation dans les notes suivantes que l'infirmière avait prises quand Mme Peters avait appelé pour un premier rendez-vous.

*Patient identifiée : Joyce Peters, 15 ans. A derrière elle un long passé de vols à l'étalage, de mensonges, de fugues et d'isolation sociale. Joyce a dit aux autres filles que son père lui a fait des avances sexuelles. La plus jeune,*

*Patricia, huit ans, commence un refus scolaire. Rendez-vous urgent, nécessaire.*

Je vérifiai, il n'y avait pas d'erreur.



## UNE PERSONNE TRES ENNUYEUSE

Annette, 25 ans, puéricultrice :

- Le vrai problème est que je suis quelqu'un de très ennuyeux.

- Comment le savez-vous ? Qu'est-ce que qui vous rend si ennuyeuse ?

- C'est un fait, je sais que je le suis.

Je répétais ma question avec insistance :

- Mais comment le savez-vous ?

- Je n'ai jamais quelque chose d'intéressant à dire, en réalité je n'ai rien à dire.

Elle me donna de nombreux détails et m'expliqua qu'elle ne disait jamais rien ni quand la famille se retrouvait, ni à la crèche avec ses collègues, ni si elle sortait, ce qui se produisait rarement.

- Depuis combien de temps êtes-vous une personne ennuyeuse ?

Elle sembla surprise, prit le temps de réfléchir et me répondit :

- Toute ma vie je crois. D'après mon souvenir, même au jardin d'enfants j'avais l'impression d'être bête et de n'avoir rien à dire.

- Avez-vous parlé à quelqu'un de ce problème ?

- Oui, j'en ai parlé à ma mère et à deux ou trois amis et à un proche de la famille. Ils disent tous : Ne sois pas ridicule et ils essayent de me dire que je suis très bien et que je

ne suis pas quelqu'un d'ennuyeux. Je crois qu'ils essaient d'être gentils et ils ne veulent pas savoir et donc ils me font taire.

- Vous voulez dire qu'ils ne veulent pas savoir à quel point c'est triste et douloureux pour vous ?

- Oui, en fait c'est ce que je veux dire. Ma mère m'a fait consulter un psychiatre et c'était affreux. Nous étions assis l'un en face de l'autre et chacun attendait que l'autre commence à parler et cela heure après heure, pendant six mois. C'était si pénible, si gênant...

- Bien, donc vous êtes quelqu'un de très ennuyeux, vous avez été ennuyeuse toute votre vie et vous détestez cela. Qu'est-ce que vous allez faire pour remédier à cette situation gênante ?

Cette question la désorienta et elle marmonna :

- Je, je n'en sais rien, qu'est-ce que je peux faire ?

- Vous est-il déjà arrivé de penser que vous alliez changer cette situation ? Avez-vous eu des idées, quelles qu'elles soient ? Avez-vous envisagé certaines possibilités ?

Mon questionnement était visiblement une surprise pour elle et elle devint préoccupée et perplexe. Je la calmai en lui disant : Ne nous pressons pas. Voudriez-vous vous taire un peu et prendre le temps de réfléchir à une chose que vous pourriez faire ?

J'attendis cinq, peut-être dix minutes.

- Je suis désolée, il ne me vient rien à l'esprit. dit Annette

- Si vous n'avez aucune idée de ce que vous pourriez faire, alors je ne doute pas que vous ayez raison. La vie doit être très ennuyeuse. Cependant je veux m'assurer de bien comprendre pourquoi vous avez toujours été une personne ennuyeuse. Vous n'avez jamais eu l'idée jusqu'au jour d'aujourd'hui d'un quelconque moyen de changer cet état de fait ? Personne ne vous a suggéré quoi que ce soit et vous-même n'avez pas pensé à quelque chose qui ferait de vous une personne moins ennuyeuse ?

- Oui, je suppose, me répondit Annette un peu timide mais en même temps déjà beaucoup plus impliquée.

- Si je vous disais quoi faire, le feriez-vous ?
- Oui bon, enfin oui. D'accord, je veux dire dit-elle avec un reste d'hésitation.
- Vous ne semblez pas en être certaine ?
- Non, non je le ferai.
- Vous en êtes sûre ? Bon, alors je vous propose de faire chaque jour entre le rendez-vous de cette semaine et celui de la semaine prochaine quelque chose que vous n'avez jamais fait auparavant. Une petite chose dont vous serez la seule à vous en apercevoir. Vous pourriez embrasser votre frère avant qu'il ne parte à l'école, ou lui marcher sur les pieds en prétendant que c'est accidentel. Portez une robe différente pour vous rendre à votre travail, ou soyez-y en retard de vingt secondes. Vous le ferez ?
- Oui.

A la séance suivante, Annette me parut plus vivante, un peu excitée mais aussi un peu gênée. Elle me raconta que sa tâche était terriblement difficile. Elle n'avait pensé qu'à ça durant toute la semaine. La première nouvelle chose qu'elle fit fut de passer dans la chambre de sa mère, l'appeler par son prénom "Miriam", et s'enfuir. Elle avait toujours voulu l'appeler par son prénom mais trouvait cela inconvenant. Un soir, elle s'était couchée sans se laver les dents. Elle s'était inquiétée quant à la qualité de son travail à la crèche, alors elle avait demandé à une de ses collègues ce qu'elle en pensait. A sa grande surprise cette femme lui en avait dit des choses positives. Elle n'avait pas réussi à faire des choses nouvelles tous les jours, mais elle avait vraiment essayé.

Je lui dis : "Vous avez un peu triché car les choses que vous avez faites n'étaient ni petites, ni imperceptibles, mais de grands pas en avant. Le fait d'appeler votre mère par son prénom peut laisser croire que vous voulez avoir des rapports d'égale à égale avec elle. Il semblerait que vous soyez pressée de changer. Se comporter d'égale à égale avec votre mère comme deux adultes serait un grand événement. De même demander l'avis d'une de vos collègues dont la réponse peut être positive est un comportement radicalement différent de celui du passé. Vous donnez

l'impression d'avoir une grande énergie qui ne demande qu'à se manifester comme si vous étiez très pressée de changer. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée d'accélérer les choses. D'un autre côté, il est étonnant qu'une personne ayant terminé ses études qui a vingt-cinq ans, qui est habile et intelligente, est incapable de penser à sept petites choses différentes à faire - ça c'est troublant".

Puis je décidai de changer de direction et lui dis :

- Pouvez-vous me raconter ce que vous avez fait hier soir ?

- Rien de spécial

- Dites-moi simplement ce que vous avez fait, je n'ai pas besoin d'appréciations.

Annette après avoir ainsi été incitée et invitée à parler, fit le récit suivant : elle s'était rendue à son travail puis était rentrée chez elle, avait aidé sa mère à faire la vaisselle, avait préparé ses affaires pour son travail du lendemain, avait un petit peu regardé la télévision et était allée se coucher. Je m'enquis de ce qu'elle faisait pendant les week-ends, les vacances aussi bien que les jours de travail. Elle me fit le compte de ce qui semblait être une vie très vide et très routinière pleine de responsabilités, de soucis et de train-train journalier.

Après l'avoir écoutée, je lui dis : "Votre problème est plus grave que ce que vous en avez indiqué. Non seulement vous êtes une personne ennuyeuse mais encore votre vie a l'air d'être terriblement ennuyeuse. Je ne sais pas comment vous faites pour le supporter, d'autres personnes n'y parviendraient pas. Comment pouvez-vous vous accommoder d'une existence aussi ennuyeuse ? Ça ne m'étonne plus que vous soyez aussi pressée de changer".

Annette accepta tout-à-fait ma description aussi bien verbalement que non-verbalement, et apparut quelque peu rassurée. Enfin la gravité de son problème était reconnue.

Je lui dis que ce serait une bonne idée d'inviter sa mère à la prochaine séance. Je lui rappelai que Miriam avait été l'instigatrice de cette thérapie et qu'elle s'inquiétait à son sujet. Annette n'avait pas été capable de penser à sept petites choses différentes à faire, peut-être Miriam pourrait-

elle suggérer quelque chose ? Puisqu'Annette passait beaucoup de temps à la maison avec sa mère, peut-être qu'ensemble elles imagineraient un moyen de rendre la vie plus intéressante.

Annette accepta cette suggestion avec un peu de mauvaise grâce. Je lui laissai le soin de décider si elle désirait parler à sa mère de ses sept petites tâches et l'engager à l'aider. Mais il ne devait y avoir que des petits pas en avant, pas de grands.

Annette passa beaucoup de temps à réfléchir à ce qu'elle pouvait faire, et finalement fit cinq petites choses. Elle était à la fois contente et mécontente, puisqu'elle avait fait mieux que la première semaine, mais elle n'avait pas avancé de sept pas.

Elle n'avait pas impliqué sa mère dans ces mouvements. En revanche elle lui avait demandé d'assister aux entretiens en précisant que c'était à mon initiative. Elle avait également raconté à Miriam une partie du contenu de nos entrevues.

Je demandai le point de vue de Miriam sur le problème. Elle oscillait entre considérer ce problème comme quelque chose de sérieux et de très inquiétant, et son envie de rassurer Annette, moi et probablement surtout elle-même qu'il n'y avait pas de quoi se mettre martel en tête.

Miriam s'était mariée jeune pour échapper à une vie de famille épouvantable à cause de parents intolérables. Ils avaient été très exigeants, très critiques bien qu'ils eussent donné très peu en retour. Elle avait été accablée par la mort soudaine de son mari. Elle n'était pas préparée à vivre seule avec deux jeunes enfants. Elle avait fait tout ce qu'elle avait pu faire pour eux mais craignait que ses propres sentiments d'insécurité et d'incompétence n'aient été communiqués à ses enfants. Elle avait l'impression de ne pas pouvoir être un bon parent puisque ses propres parents lui avaient donné un piètre exemple. "J'ai essayé autant que j'ai pu d'être une bonne mère mais en fait je suis la cause des difficultés actuelles d'Annette."

Après l'avoir écoutée je lui dis :

- La vie a été très difficile pour vous. Vous avez eu beaucoup de déceptions, et que avez fait ce que vous avez pu. Voudriez-vous collaborer avec Annette afin d'améliorer vos deux vies ?

- Je ne demande pas mieux.

Annette et Miriam vinrent très animées à la séance suivante. Elles avaient fait quelque chose de si différent et de si nouveau qu'elles en étaient ravies toutes les deux. Un soir, après la fermeture des magasins, alors que les rues étaient vides, elles avaient fait du lèche-vitrines dans un centre commercial plutôt tranquille mais très chic et très cher.

Elles revinrent toutes les deux à plusieurs séances. Chaque fois nous discussions de ce qu'elles avaient fait et de ce qu'elles pourraient faire. Puis Annette vint seule. Les séances se passaient à parler de ses sentiments et à trouver des choses qu'elle pourrait faire entre les deux rendez-vous. L'emploi du temps de la semaine écoulée et le programme de la semaine à venir étaient un voyage de découvertes lent mais prenant.

Un jour, alors que la fin de la séance approchait, Annette interrompit la discussion un peu anxieuse en disant :

- Nous arrêtons dans une minute et nous ne savons toujours pas ce que je dois faire pour la semaine prochaine.

- Vivez dangereusement et ne faites rien, lui proposai-je.

Elle me répondit avec appréhension :

- Mais de quoi parlerai-je la prochaine fois ?

- Soyez héroïque, n'y pensez même pas. La prochaine fois venez sans vous être du tout préparée et dites tout ce qui vous passe par la tête.

Annette voulut protester mais il n'y avait plus de temps et elle partit.

Elle apparut à la séance suivante bavarde mais avait un petit ton d'excuse. Elle m'avait défié. Elle avait organisé une surprise party pour trente personnes. Elle avait invité toutes les personnes qu'elle connaissait et certaines qu'elle connaissait à peine. Elle avait éloigné sa mère et avait tout préparé elle-même. La soirée avait été superbement réussie.

Nous continuâmes à travailler ensemble complètement absorbés par sa vie "ennuyeuse" jusqu'à ce qu'elle ne trouvât plus de temps pour moi.

## UN CAS DE MERE BATTUE

Une nuit vers 21 h 45 le téléphone sonna. Voix de femme perturbée et agitée :

- Je veux vous parler du cas d'une mère battue.

J'étais surpris et un peu dérouté :

- Pardon, qu'avez-vous dit ?

Elle, plus agitée encore qu'avant :

- Je veux vous parler d'un cas de mère battue.

Je changeai l'approche de mes questions et lui demandai :

- Qui est au téléphone s'il vous plaît ?

- Mme Turner, me répondit-elle.

- Comment avez-vous eu mon nom ?

- Mon fils Perry m'a dit de vous appeler. Il dit qu'il vous connaît et que vous pourriez m'aider.

Je connaissais Perry, il était fonctionnaire à l'aide sociale et je le voyais de temps à autre.

- Je ne comprends pas, quel est le problème ? lui demandai-je.

- Ma fille me bat tout le temps. Elle m'attaque et me fait des scènes. J'ai des contusions partout. Je n'en peux plus.

- Quel âge a votre fille ?

- Elle a treize ans

- Comment s'appelle-t-elle ?

- Margaret.



- Je voudrais préciser. Vous êtes en-train de me dire que votre fille de treize ans vous bat, et votre fils Perry vous a recommandé de m'appeler à cause de ce problème ?

- Oui, c'est ça.

- D'où m'appellez-vous ?

- De chez moi. J'ai peur que Margaret m'entende et ne se jette sur moi à nouveau.

Je lui offris un rendez-vous d'urgence pour le lendemain matin. Je lui demandai de venir avec Perry et Margaret. Elle me dit que Perry ne voulait pas venir et elle avait peur d'en parler à Margaret. Elle était sûre que Margaret ne viendrait pas et qu'elle ne pourrait pas la faire venir.

Mme Turner vint le lendemain matin. Elle se lança aussitôt dans un récit détaillé des choses terribles que Margaret lui faisait. Vouloir obtenir d'autres renseignements que la description de son tourment était très illusoire. Sa complainte comprenait une infinité de détails scabreux. J'eus un mal fou à glaner quelques informations supplémentaires : Margaret travaillait bien à l'école, était appréciée de tout le monde et emmenait ses copains et copines à la maison. Le père de Margaret était mort il y a quatre ans. Perry ne vivait pas avec elles. Mme Turner n'avait pas d'autre famille et très peu d'amis.

Margaret avait commencé à frapper sa mère à la mort de son père. Peu après cet événement, Mme Turner et Margaret commencèrent leur tournée des psychiatres. Elles avaient suivi une thérapie pendant deux ans dans un centre pour enfants où elles étaient vues séparément. Puis elles virent une quantité d'autres thérapeutes. Depuis six mois, Margaret refusait de consulter un nouveau "psy-truc crâne d'œuf".

Bien que j'eusse aimé lui soutirer encore plus d'informations, Mme Turner avait passé tellement de temps à se lamenter et à décrire les nombreuses agressions que lui faisait subir sa fille que la séance touchait presque à sa fin.

Je lui dis : "Il y a une chose que je dois savoir, si vous permettez, que voulez-vous de moi ?"

Elle répondit : "Je veux que vous arrêtiez ces attaques, ces coups, ces hurlements, ces morsures. Tout ça j'en ai assez !"

Je lui dis : "Je vois que vous êtes complètement bouleversée. Ce n'est pas étonnant, vous m'avez raconté une affreuse histoire. Être battue et terrorisée depuis quatre ans, depuis que votre fille a neuf ans, est horrible. C'est une des pires choses que j'aie jamais entendue. Autre chose m'inquiète beaucoup. Cela doit être très embarrassant pour Perry quand vous allez dans tous ces endroits où il est connu. Je n'ai pas eu le temps de vous demander pourquoi vous avez laissé faire votre fille et cela pendant si longtemps. Le fait qu'elle travaille bien à l'école et qu'elle a des amis tend à prouver que d'une certaine façon vous avez été une bonne mère. Mais si vous ne l'avez pas empêchée de vous battre, cela suppose que quelque part vous lui donnez raison. Vous lui permettez de vous blesser et de vous rendre malheureuse, et de toute évidence cela ne vous fait aucun bien ; mais peut-être pensez-vous que cela lui fait du bien à elle ? Je ne doute pas un instant que vous avez tort. C'est très mauvais pour Margaret de grandir dans de telles circonstances, et vous devez l'arrêter et l'arrêter **MAINTENANT**. Je veux que vous vous souveniez que vous êtes plus grande et plus forte. Peu importe la manière, mais vous, faites-la cesser. Parlez-en à Perry et demandez-lui de vous aider. Vous pouvez inviter des amis de Margaret, dites-leur ce que Margaret fait, demandez-leur de rester et de vous aider à empêcher Margaret de vous battre. Vous pouvez faire un rapport à la police ; j'ai souvent eu des cas d'enfants battus et il y a beaucoup d'articles dans les journaux sur cette question - alors si votre problème se transforme en un problème d'enfant, je saurai quoi faire. Je n'ai aucune expérience dans le cas d'une mère battue et je n'ai jamais lu quelque chose à ce propos. Je veux vous voir la prochaine fois avec Margaret et Perry."

Une semaine après, vinrent Mme Turner et Margaret. Lorsque Mme Turner m'eût quitté la dernière fois, elle s'était rendue chez ses voisins, avec qui elle avait des relations bonnes mais peu suivies. Elle leur avait demandé si

ils n'avaient jamais remarqué aucune anomalie toutes ces années. Elle leur avait confié son problème et ajouté qu'on lui avait dit qu'il fallait qu'elle le fasse cesser. Désormais si Margaret levait la main sur elle, elle hurlerait pour appeler au secours. Elle demanda à ses voisins d'accourir et voir ce qui se passait. Au début ses voisins furent très surpris. Ils avaient toujours pensé que c'était une si gentille famille et que Margaret était une fille polie et serviable. Ils firent savoir qu'ils seraient heureux d'apporter leur aide à Mme Turner.

Lorsque Margaret frappa sa mère derechef - un coup plutôt moins violent que d'ordinaire - Mme Turner se mit à hurler aussi fort qu'elle pouvait. "Au secours, au secours!" Les voisins se précipitèrent et demandèrent : "Que se passe-t-il ?"

"Quelque chose m'a fait peur, mais ça va maintenant", répondit la mère. Margaret était blanche comme neige. Quand les voisins partirent, Mme Turner raconta à sa fille qu'elle m'avait consulté et que je lui avais dit qu'il fallait stopper le passage à tabac immédiatement et définitivement ; qu'elle ferait tout pour cela : appeler les voisins, prévenir l'école, prévenir la police ou même l'envoyer quelque part. De plus Margaret devait également venir me consulter ou sinon elle irait en pension.

Après ça Margaret ne leva jamais plus la main sur sa mère. Elle devint plutôt calme et triste. Je continuai à les voir, et quelque temps après, Perry se joignit à elles. Beaucoup de sujets furent débattus. La chose la plus importante était probablement le suicide de M. Turner. Mme Turner s'était toujours reproché de n'avoir pas su être suffisamment aimante et compréhensive quand son mari était malheureux. Elle se sentait coupable d'avoir été agressive et critique à son égard pendant leurs disputes. Quelquefois elle pensait que le suicide de son mari était de sa faute. C'est pourquoi elle avait peur d'être agressive et il lui était difficile d'être convenablement sévère avec sa fille.

Au fur et à mesure des séances Margaret avoua ses nombreuses craintes. Elle avait peur d'être abandonnée, elle avait peur de la mort, elle avait peur d'être seule, elle

avait peur du noir. Elle était marquée par de mauvais souvenirs de disputes de ses parents et de la mort de son père. Elle était très jalouse de son frère aîné, elle pensait que sa mère l'aimait et le respectait tellement plus qu'elle.

A la fin de la thérapie Margaret était enfin capable de dire : "J'entendais souvent maman pleurer pendant la nuit. Elle avait l'air si désespérée quelquefois que j'avais envie de la secouer. J'essayais sans raison de la battre jusqu'à ce que la tristesse la quitte".

Le monstre cachait une petite fille craintive et abattue qui protégeait sa mère de souvenirs accablants.

## UN MONDE DE DIFFÉRENCE

En pénétrant dans mon bureau à la clinique, Bill me dit :

- Vous savez, quelque chose de drôle m'est arrivé pendant que j'étais dans la salle d'attente. Je me suis rappelé que j'avais l'habitude d'aller dans un endroit comme celui-là quand j'étais un enfant.

- Ah, je suis content de le savoir. Ce sera intéressant d'avoir votre impression d'adulte sur cette expérience de thérapie vécue en tant qu'enfant. C'est étrange dit-il, en fait je n'en avais pas besoin, tout allait bien pour moi. Ma mère était une femme névrotique et particulièrement anxieuse ; elle l'est toujours d'ailleurs.

Je suivis mon idée première et dis : Mais comment ressentiez-vous le fait d'y aller à cette époque ?

- A vrai dire, c'était une expérience bizarre disait Bill, je voyais un M. toutes les semaines, qui écoutait tout ce que je lui disais, le prenait au sérieux alors que je n'étais qu'un enfant. C'était agréable, même si c'était un peu surprenant.

Bill m'avait consulté car lui et sa femme Ann n'avaient pas les mêmes points de vue quant à l'éducation de leurs enfants. Ce problème n'était pas difficile à résoudre mais il était clair qu'ils affrontaient d'autre part de sévères difficultés conjugales dont ils ne souhaitaient pas discuter avec moi.

Six ans plus tard, alors que j'exerçais en privé, Ann m'appela. Elle me raconta que peu de temps après notre

dernière entrevue, ils avaient divorcé. Elle était très inquiète à ce moment car ils étaient en grand désaccord au sujet des enfants, ce qui ne pouvait qu'être nocif. Elle se débrouilla pour arranger un rendez-vous.

Le jour convenu, Bill et sa nouvelle femme arrivèrent. Il avait l'allure d'un avocat très soigné, et sa femme d'une épouse parfaite pour un homme couronné de succès.

Ann au contraire, apparut dans une robe indienne flottante, avec une coiffure style afro et des thongs aux pieds. L'homme qui partageait sa vie, Herb, avait des cheveux longs qu'il retenait avec un bandeau, portait un caftan et était tout simplement pieds nus.

Ann, visiblement affligée, cherchait vigoureusement à prendre la parole : "Quand j'ai divorcé, j'ai étudié les sciences politiques et je viens de terminer. A ma surprise j'ai assez bien réussi. J'ai eu quelques aventures mais maintenant je vis avec Herb depuis plusieurs mois. Je suis très heureuse. J'ai la garde des enfants. Pendant les premières années après notre divorce, Bill n'a presque pas montré d'intérêt pour les enfants. Bien qu'il ait pu les avoir pendant les week-ends, il n'en a presque jamais profité. Mais ces derniers mois Bill exige que les enfants soient à sa disposition quand il le veut. Il me téléphone et demande s'il peut passer les prendre dans une heure. Souvent cela ne convient pas. Parfois il veut prendre un seul des enfants. Il arrive aussi qu'eux-mêmes ne veuillent pas car, soit ils ont des amis à la maison, soit ils ont d'autres rendez-vous. Bill devient abusif et très critique. Il descend en flammes ma façon de vivre et ma manière d'élever les enfants. Ces dernières semaines il a commencé à appeler l'école pour se plaindre de moi. Cela m'inquiète. La vie était vraiment formidable, mais tout a changé depuis ces coups de téléphone et ces visites à l'école et depuis peu les enfants sont anxieux quand ils reviennent après avoir passé du temps avec lui".

Il était difficile de contenir Bill dans son envie d'interrompre Ann quand elle parlait. Lorsque je me tournai vers lui il avait son discours tout prêt : "Rarement ou peut-être jamais ai-je entendu des choses aussi insensées.

La réalité est qu'Ann est une personne complètement irresponsable, immature et immorale. Je suis horrifié par la façon qu'elle a d'élever mes enfants. Son mode de vie est peut être acceptable quand on est étudiant mais pas quand on veut élever des enfants correctement. Pour vous donner un exemple, j'ai su qu'ils prenaient leur bain tous les cinq ensemble et ils déambulent tout nus dans la maison !"

Il continua à instruire l'inconduite et l'incompétence d'Ann. Si je n'avais pas mis fin à son discours, il aurait poursuivi pendant la totalité de la séance. Il conclut : "Maintenant que je suis marié, je veux voir mes enfants régulièrement. Mais vous devez comprendre que je suis un homme très occupé et il faudra qu'Ann s'adapte à mon emploi du temps. Le jugement de la Cour me donne un droit de visite sans limitation et je m'en servirai comme je le voudrai. Mon épouse est enceinte pour la deuxième fois, et nous ne voulons pas que nos enfants fréquentent mes trois enfants, à moins qu'ils ne soient mieux élevés."

Je demandai à Bill ce qu'il attendait de moi : il me répondit qu'il pensait que j'expliquerais à Ann ce que sa manière de vivre avait d'insensé.

Ann au bord des larmes et angoissée, désirait qu'il cesse de la harceler constamment et qu'il les laisse vivre leur vie.

Je leur dis qu'ils avaient un problème sérieux. Entre eux il y avait un monde de différence. Ils vivaient chacun avec une culture différente ; leurs opinions et leurs systèmes de valeurs divergeaient totalement pour ce qui était du bien et du mal. Ce qui m'inquiétait était que ce bras-de-fer serait très destructeur pour les enfants. Ils attendaient de moi que je fasse l'arbitre et déclare le vainqueur, mais je n'étais pas préparé pour ce genre de chose. En fait je ne savais pas où nous allions en venir.

Ann proposa : "Vous devriez peut-être parler aux enfants". Bill s'y opposa. Je leur répondis : "C'est trop difficile, j'ai besoin de calme et de réfléchir. Je vais faire une promenade. Pendant que je serai sorti, essayez de réfléchir entre vous sur ce que vous voulez que je fasse dans un deuxième temps".

Lorsque je revins, Billl acceptait que je parle aux enfants, bien qu'il pensât que c'était ridicule.

Jusqu'à ce moment-là, les enfants âgés respectivement de six, huit et onze ans, s'étaient tenus assis silencieusement, haïssant chaque minute qui s'écoulait. Ils étaient manifestement contents de la nouvelle tournure que les choses prenaient. Les quatre adultes sortirent.

Les enfants parlant ensemble : "Papa ne nous écoute jamais. Il pense que les enfants ne savent rien. C'est chiant d'être avec lui. Il nous dit tout le temps que tout ce que nous faisons est mal. Il dit toujours du mal de maman et de Herb. Herb est gentil, il joue avec nous et il nous aime bien. Maman s'occupe vraiment bien de nous, c'est sympa d'être avec elle, elle ne nous fait jamais la leçon. Quand nous allons chez papa, il faut que nous fassions toujours attention à ceci, nous n'avons pas le droit de faire cela, nous pouvons tout juste nous asseoir et obéir. Papa nous tuerait s'il savait ce que nous venons de dire."

Il était temps de prendre congé. Je rappelai les autres et leur dis : "D'après ce que j'ai entendu, vous êtes dans une impasse, je ne sais pas si je peux vous aider. Si vous le désirez, nous pouvons nous revoir et chercher un moyen pour nous sortir de cette situation."

Bill dit : "Je ne vois pas l'intérêt d'une autre rencontre. De toute façon si j'ai à nouveau besoin d'aide, je peux l'obtenir ailleurs, et gratuitement".

Ann avait l'air abasourdie, et ils partirent tous dans la confusion.

Ann appela environ une semaine après. Elle disait qu'elle se sentait sens dessus dessous, elle pleurait sans arrêt, dormait à peine. Elle voulait me voir. Je lui donnai un rendez-vous pour le lendemain et elle vint avec Herb. Elle raconta qu'elle se sentait profondément blessée et humiliée par le bombardement constant des critiques de Bill. Elle se sentait sans défense. Dès qu'il en avait envie, il l'appelait, venait chez elle, la dénigrait, elle, son style de vie, ses amis, sa façon d'être mère, et ainsi de suite..

Je lui demandai pourquoi elle ne le faisait pas cesser. Elle dit qu'elle ne savait pas comment s'y prendre. Je de-



mandai l'avis de Herb. Il dit : "Ann doit apprendre à se protéger. Elle doit trouver un moyen pour qu'il arrête de la terroriser."

Ceci la rendit pensive et après un moment elle dit : "Je suppose que Herb a raison. Bill m'a sorti du ruisseau. J'étais une rien du tout ou c'est ce que je pensais. Il a fréquenté une école privée puis a fait des études à l'université. J'ai toujours voulu qu'il m'aime. Pas seulement lui, mais toute sa famille."

Je dis : "Depuis combien de temps essayez-vous de gagner leur estime ?"

Très angoissée, Ann répondit : "Depuis très longtemps. Depuis toujours. Depuis que nous nous sommes connus. Je suppose que peu importe le temps et l'effort que j'y mettrai. Ils ne m'apprécieront jamais. A la réflexion je ne suis même pas sûre de le vouloir, ou que cela en vaille la peine, ou que leur opinion me tienne vraiment à cœur."

Je demandai : "Ann, de votre point de vue, quelle sorte de mère êtes-vous ?"

Ann répondit : "Bill peut ne pas aimer la façon dont j'élève les enfants et il se peut qu'ils le déçoivent mais moi je pense que je fais ce qu'il faut. Si on nous laisse tranquilles, les enfants seront vraiment heureux et ils seront des gens bien."

Ils partirent avec la conviction qu'ils devaient s'employer à faire cesser le harcèlement.

Ann et Herb apparurent six semaines plus tard. Ils avaient obtenu un jugement de contrainte à l'encontre de Bill. Ann dit : "C'est fou. j'étais terrorisée à l'idée d'aller devant la Justice, et d'être confrontée à Bill sur son propre terrain. Une grande part de mon respect et de mon admiration venaient de l'idée que je me faisais de lui au barreau. Vous savez, il s'est conduit là-bas comme il le fait partout - beaucoup de frime, de bluff et de bla-bla -bla."

## DOUX-AMER

Hilary, une femme de trente sept ans, appela pour un rendez-vous urgent. Il y avait une possibilité pour le vendredi. Cela lui convenait bien car son mari John partait en voyage outremer avec sa petite amie samedi.

Le jour dit elle arriva seule. C'était une femme d'allure maigre qui faisait beaucoup plus vieille que son âge. Elle expliqua, très compréhensive, que John était un publicitaire connu qui avait été naturellement dans l'impossibilité de venir au rendez-vous parce qu'il y avait beaucoup de choses de dernière minute à régler avant son départ le lendemain avec sa petite amie. Elle ajouta avec un peu de fierté qu'il avait été invité à prononcer un discours lors d'un congrès international. Initialement il devait s'absenter pendant une semaine. Il avait changé d'avis en dernier lieu et décidé de s'absenter pendant deux semaines afin que lui et sa petite amie de vingt-quatre ans puissent en profiter pour prendre des vacances.

Hilary décrivait son mari comme quelqu'un de très très gentil, de très ouvert, très talentueux et qui demandait beaucoup à la vie. Il était important pour lui de se sentir à l'aise dans une relation. Elle pensait qu'à cet égard ils étaient proches l'un de l'autre et qu'ils pouvaient aborder tous les sujets en confiance. Pendant les dernières années il lui avait semblé qu'à certains moments il était malheureux et en pleine confusion et elle avait pensé qu'il était en pleine

crise de la quarantaine et affrontait le démon de midi. Puis elle avait appris qu'il avait une liaison. Deux semaines plus tôt il lui avait parlé de son aventure actuelle avec une jolie fille qui posait pour les magazines.

Une fois déjà auparavant il avait décidé de quitter le domicile conjugal et de vivre avec une autre femme, mais cette femme avait changé d'avis à la dernière minute. Cette fois-ci Hilary et John avaient eu quelques discussions pour savoir si au retour de ce voyage il devait quitter la maison et s'installer avec sa petite amie actuelle. Hilary avait été capable de faire face, et même d'envisager la fin de leur mariage. Toutefois ces dernières semaines elle avait flanché, elle ne dormait plus et avait perdu beaucoup de poids.

Je lui demandai : "Est-ce que cela a été très douloureux pour vous ?" Pour la première fois les larmes lui montèrent aux yeux et elle dit : "Oui j'ai toujours été à la hauteur de ma tâche. Je m'occupe bien de notre maisonnée. Les enfants sont adorables et je les ai plus ou moins élevés moi-même. Je suis très active dans notre vie sociale, j'organise beaucoup de dîners et autres festivités. Je suis performante dans ma profession, j'ai suivi des stages de formation pour accéder à un poste plus élevé. Pour la première fois j'ai peur, je pense que je ne pourrai peut-être pas faire face à la situation".

Elle était incapable de me dire si elle accepterait de rester mariée à un mari qui avait des relations extra-conjugales. Elle avoua que c'était très pénible de savoir que l'affection et l'attention de son mari étaient divisés en deux. Il semblait néanmoins qu'elle poursuivrait son mariage si son mari ne franchissait pas certaines bornes. Cela dit cette fois-ci c'était plus sérieux car pour la première fois il avait touché un mot à ses parents et à quelques amis au sujet de son éventuelle séparation d'avec elle. Elle ajouta : "Pauvre John, il est maintenant confronté à des gens qui n'approuvent pas ce qu'il fait. S'il accepte de vous voir, vous pourrez peut-être l'aider à y voir clair dans son malaise et à sortir de sa crise de midi."

Je discutai de ce problème avec certains de mes collègues. L'un d'eux dit : "Avant de me marier, j'ai prévenu

ma femme que mon hobby favori sont les femmes". Lorsqu'une nuit je suis rentré à trois heures du matin et qu'elle était furieuse, je lui ai dit : "Pense que c'est une maladie, cela peut t'aider". Il continua : "Il est ridicule de penser qu'un homme qui ne s'intéresse pas à sa femme de trente-sept ans qui-va-sur- ses-soixante-ans et qui a une aventure avec une fille superbe de vingt-quatre ans, soit considéré comme un homme malade ou qui traverse un passage difficile. Crise de midi. J'aimerais bien avoir cette sorte de maladie."

Une des femmes dit : "Il me semble qu'elle mérite ce qui lui arrive. Elle a supporté toutes ces années et elle a peut-être même encouragé ses aventures. Puis soudain ça la rend malheureuse. Je pense qu'elle n'a jamais apprécié cette situation mais elle aurait dû le dire".

Un autre dit : "Vous blâmez peut-être la victime. Elle a été la victime des préjugés courants de son milieu social. Elle a été une bonne épouse qui a aidé son mari, s'est occupée de la maison et de ses enfants et ne s'est jamais plainte. Les femmes bien élevées ne montrent jamais de colère, de ressentiment ou de jalousie."

Un autre collègue dit : "Ce type doit être siphonné pour quitter sa femme, il est vraiment bien là où il est. Elle fait tout ce qu'il faut, et lui fait tout ce qu'il veut. Il a peut-être une instabilité psychologique qui le pousse à la quitter."

Un autre argumenta : "Peut-être qu'elle est trop parfaite. Elle est compréhensive et elle s'accommode de tout, elle donnerait un sentiment de culpabilité écrasant à n'importe qui !"

Puis je donnai mon propre avis : "Je ne jetterai pas aux orties le point de vue de Hilary qui pense que son mari vit une "crise de midi difficile". Néanmoins peut-être que la psychologie ou le mythe de la maladie mentale sont bien pratiques et ont procuré à Hilary et son mari une sorte d'enrobage de sucre pour les pilules amères de la vie."

Lorsque John revint de son voyage, il écarta toute idée de dépression. Il avait simplement le sentiment que son mariage était terminé, espérait une séparation à l'amiable et

souhaitait maintenir des rapports cordiaux avec sa femme. Hilary accepta.

Quelques mois plus tard elle m'écrivit ceci :

"Je vais bien. Je prends conscience des choses. Le fait d'imaginer que John était dépressif ou dans une crise du milieu de la vie, m'aidait à supporter ses aventures. C'était une excuse pour ne pas avoir à l'affronter. J'espère que je serai plus maligne la prochaine fois."

## Y ARRIVER ENSEMBLE

Ann comme John avaient une trentaine d'années. Ils avaient appelé ma secrétaire pour obtenir un rendez-vous mais avaient refusé de donner d'autre information que "c'est trop intime".

Ils arrivèrent ensemble. Ils avaient l'air égaré et négligé. Ann avait un mauvais rhume et ses oreilles étaient bouchées et elle me dit sur un ton accusateur : "Même si vous parlez fort je ne vous entendrai probablement même pas."

Dans le but de les mettre à l'aise j'engageai une conversation anodine mais ils semblaient être pressés d'en venir au but de leur visite : "Allons, au boulot, nous sommes venus ici pour régler un problème" disait leur attitude.

- Que puis-je pour vous ?

Ils se regardèrent, John se décida et commença à parler - avec réticence : Nous avons ce problème sexuel.

- Vous devez m'en dire un peu plus. Quelle sorte de problème sexuel ?

- Nous avons ce problème et on nous a dit que vous allez nous arranger ça.

Ils étaient extrêmement gênés. J'essayai de multiples façons détournées d'apprendre quelque détail mais John avait fait son devoir et il semblait que c'était à moi de faire le reste. C'était comme s'il m'avait apporté un appareil en panne en prétendant qu'il reviendrait le chercher la semaine prochaine.. une fois réparé.

Je dis :

- J'ai remarqué que quelquefois vous vous adressez à votre femme et elle ne vous entend pas. Est-ce frustrant ?

John fut surpris de ce changement soudain dans la conversation. Il répondit :

- Oui, sans doute.

- Vos tentatives de passer au travers... de pénétrer, rament-elles souvent ?

- Oui, très souvent, répondit-il

- Quand votre voix ne l'atteint pas... est-ce que vous perdez votre motivation et est-ce que vous n'avez plus envie d'essayer ?

- Oui, vraiment, sûrement même.

- Alors, vous avez plus ou moins abandonné ?

- Oui.

- A votre avis, qui est responsable de cette situation désagréable, Ann ou vous ?

- Quelquefois je me sens très frustré et je lui en veux. J'ai l'impression de ne pas être assez délicat ou assez patient. Je devrais essayer encore plus. Mais quand j'essaie je n'ai aucun résultat.

- Alors vous vous sentez assez impuissant ?

- Oui, je suppose.

Cet échange verbal eut lieu dans une conversation où beaucoup d'autres sujets furent abordés. A la fin de la séance, Ann et John semblaient apaisés. Ils avaient survécu à cette épreuve et ils étaient suffisamment impliqués pour avoir envie de continuer.

La fois suivante Ann ouvrit le débat en me disant que son rhume allait mieux et qu'elle pourrait m'entendre sans problème.

Je lui demandai : "La semaine dernière vous ne pouviez pas entendre beaucoup. Que ressentez-vous lorsque la voix de votre mari ne vous atteint pas... ne pénètre pas.. ou s'il ne fait pas d'effort pour se faire entendre ? Aimez-vous être laissée tranquille ? Est-ce un soulagement ? Ou est-ce que vous vous sentez seule et frustrée ? Désirez-vous plus d'attention ?"

Elle répondit : "Cela dépend, quelquefois oui, quelquefois non. Mais d'une façon générale, j'aimerais qu'il y mette plus d'efforts, qu'il soit plus patient, qu'il ne se sente pas frustré et ne se mette pas en colère."

Ann disait que quelquefois elle pensait qu'elle était fautive et à d'autres moments elle pensait que c'était John, mais en somme elle avait l'impression que cela faisait partie des frustrations de la vie. Elle mit l'accent sur le fait que parfois elle était très blessée, pas seulement pour la chose elle-même, mais parce qu'elle ne se sentait pas aimée... que John ne l'aimait pas.

Je demandai à John s'il se sentait mieux aujourd'hui, puisque sa femme pouvait l'entendre. Nous discutâmes de la fréquence de ses tentatives de l'atteindre, combien de fois elle était inaccessible et il se retrouvait grosjean comme devant.

John dit qu'il avait pensé à la dernière séance et commenta : "Je travaille durement et pendant de longues heures. Je suis sous pression ; je suis souvent fatigué et irritable. C'est pourquoi quelquefois je me résigne et je perds intérêt aux choses ; ce n'est pas seulement à cause de ce qui se passe entre nous".

- Quand vous rentrez tard et que vous êtes fatigué, prenez-vous votre repas ensemble ? lui demandai-je.

- Il ne semble pas apprécier ce que je lui fais à manger, glissa Ann.

- C'est vrai, quelquefois je suis tout simplement trop fatigué. Elle ne comprend pas combien mon travail est difficile et quel effort je dois faire pour être rentré à dix-neuf heures trente, dit John.

Nous explorâmes un peu plus les repas qu'ils prenaient ensemble. A la fin de l'entrevue, ils semblaient être tous les deux un peu plus heureux et étaient très demandeurs d'une prochaine rencontre.

La semaine d'après, Ann ouvrit l'entrevue en disant qu'elle était très contrariée. Elle avait attendu John : elle était arrivée à l'heure et il était venu en retard et était très nerveux.



John dit en manière d'excuse "Je suis terriblement désolé, je ne pouvais tout simplement pas partir. Quelques-uns de mes meilleurs clients sont arrivés par surprise. J'étais très inquiet et j'ai roulé aussi vite que j'ai pu pour arriver ici".

"Ann, d'habitude vous êtes à l'heure et John a du retard ? Est-ce frustrant pour vous d'attendre John ? Vous étiez tous les deux à l'heure à mon cabinet pour les deux premiers rendez-vous. Est-ce plus réjouissant, plus satisfaisant quand vous y arrivez ensemble ?\*"

Je continuai :

- Aujourd'hui, quand vous êtes venus séparément, vous étiez mal à l'aise tous les deux. Est-ce que vous êtes toujours mal à l'aise quand vous arrivez à des moments différents ? Pouvez-vous accepter qu'arriver occasionnellement à des moments différents est inévitable, ou est-ce toujours une sorte d'énervement ? Certains couples attachent beaucoup d'importance au fait d'arriver ensemble ; cela devient presque une obsession. Est-ce que cela se passe toujours comme cela, Ann, vous êtes toujours à l'heure, et John est en retard, ou est-ce que l'inverse arrive aussi ?"

Dans les entrevues qui suivirent, la nature de leur relation verbale, leurs habitudes mutuelles pour les repas et les "transports" donna le piment nécessaire pour aborder d'autres problèmes. Les séances étaient épicées par une bonne dose d'humour et quelquefois agrémentées de fous rires.

Puis j'avouai mes craintes : nous prenions tous du bon temps, nous parlions de différentes choses, de leur vie ; mais... pensions-nous à leur problème ?

John répondit en disant :

- Ne vous en faites pas. Les choses vont beaucoup mieux entre nous ; le grand événement va se passer ces jours-ci.

- Que voulez-vous dire ? demandai-je

---

\* when you come together...

- Il ne s'est rien passé d'important depuis longtemps. Je n'étais pas au point. Mais cela va bientôt arriver, dit-il.

- C'est très bien. Me mettez-vous au courant ? leur demandai-je.

- D'une manière ou d'une autre je vous le ferai savoir. Vous le saurez probablement même si je ne vous le dis pas.

Puis Ann me dit : Vous parlez beaucoup de nourriture... Est-ce que j'aime les hors-d'œuvres, est-ce que John veut le plat de résistance tout de suite, est-ce que nous nous attardons au dessert ? Pourquoi ?

- Beaucoup d'interactions maritales et humaines ont lieu à l'occasion des repas. C'est un moment important pour beaucoup de couples, un moment d'intimité possible. Dans beaucoup de religions la nourriture a une grande variété de significations symboliques. Dans la vie de certains couples, le fait de parler de nourriture peut être une métaphore utile pour décrire leur vie sexuelle. Par exemple le célèbre psychothérapeute américain Milton Erickson avait parmi ses clients un jeune couple. Ils étaient trop timides pour parler directement de leur problème sexuel. Au lieu de cela, il demanda si le mari avait la possibilité de prendre son temps pour manger. S'ils écoutaient de la musique douce et dînaient aux chandelles. Cela quelque part les a aidés.

Elle acquiesca :

- Oui, c'est vrai. Ces dernières années j'avais tellement faim, je n'étais jamais rassasiée. Plus je devenais gloutonne, plus John perdait l'appétit.

John ajouta :

- Pendant un moment je n'étais pas sûr de ce qui se passait, puis peu à peu j'ai compris.

- J'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir parlé de cette façon ? leur demandai-je.

Ils répondirent ensemble :

- Non, non, c'était très amusant. Peut-être la seule manière de faire.

La fois d'après Ann et John arrivèrent ensemble avec un sourire d'une oreille à l'autre.

## RÉCONFORT INVISIBLE

Milton Erickson, le célèbre hypnothérapeute dit un jour à un patient : "Vous n'avez pas mon avantage, vous n'avez pas la polio.\*"

J'ai passé une semaine de consultations en ayant les yeux bandés à la suite d'un accident. Pendant cette période les mots d'Erickson me revinrent souvent en mémoire. Je me sentais faible et vulnérable, mon œil était assez douloureux, néanmoins j'avais l'avantage de ne pas pouvoir voir.

J'avais des entretiens avec un couple une fois par semaine depuis trois mois. Au départ ils m'avaient consulté pour plusieurs raisons ; ils avaient un fils de trente ans, Mark, toxicomane, et un fils de vingt-sept ans, Matthieu, marié, qui n'habitaient pas avec eux. Leur fille de vingt-cinq ans vivait sans feu ni lieu et refusait d'avoir un quelconque contact avec ses parents. Ces parents subissaient les menaces, les extorsions et les exigences d'argent de leur fils Mark. Il était souvent brutal. Le père finissait toujours par payer.

Quelques mois avant qu'ils ne viennent me consulter, Mark avait rendu visite à ses parents, Matthieu était présent aussi. Mark injuria sa mère et lui demanda de l'argent. Matthieu ne l'avait jamais vu aussi hostile et offensif aupa-

---

\* Erickson était paralysé des deux jambes et du cou.  
(cf Histoires d'Erickson, Génitif, 1987).

ravant, il tenta de défendre sa mère. Une altercation éclata. Le père rentrant sur ces entrefaites essaya de faire cesser la bataille mais s'y trouva mêlé. Le combat devint très violent, Matthieu fracassa la mâchoire de Mark et lui sectionna l'oreille d'un coup de dent. La police appelée interrompit la bataille et Mark fut transporté à l'hôpital.

Pour la mère la coupe était pleine. Elle avait enduré des années de violences ; son mari avait fréquemment des accès de colère et de brutalité, ou alors il était morose et désagréable à tel point que toute la famille vivait dans la crainte de ce père. Elle le tenait pour responsable de ce dernier désastre, aussi elle fit ses valises et quitta la maison.

Après une semaine ou peu s'en faut, M. Ray, le père, suppliait sa femme de revenir. Au début elle refusa puis finalement acquiesça à condition qu'il accepte une aide thérapeutique. Elle le lui demandait depuis des années. Cette fois il était d'accord. Elle raconta que pendant toutes ces années malgré sa violence et son côté revêche, il avait été un père consciencieux qui consacrait beaucoup de son temps à ses fils. C'était un homme d'affaires qui avait réussi et qui s'occupait bien de sa famille.

Pour leur majeure partie les séances se passèrent en une fastidieuse description des années difficiles où elle avait dû faire face à cette violence intermittente. M. Ray quant à lui exprima - non sans grande difficulté et beaucoup d'encouragements de ma part - ses propres frustrations et griefs vis-à-vis de sa femme mais d'une manière tortueuse et détournée. Elle avait différentes manières de répondre à ces critiques faibles et indirectes. Parfois elle en parlait avec irritation comme de quelque chose d'inadéquat et inexact et revenait à sa préoccupation première : le comportement de son mari. A d'autres moments elle était visiblement angoissée et blessée. Il ne voyait jamais sa détresse mais continuait dans sa façon oblique de la critiquer, d'une manière peut-être encore plus indirecte. Pas une seule fois la détresse de sa femme n'éveilla en lui une quelconque réaction de gentillesse ou d'inquiétude ou un vestige de tendresse passée. Elle non plus n'était pas très aimante et ne montrait pas d'affection à l'égard de son mari.

Je ne savais pas si ma thérapie avait un effet, hormis le fait qu'aucune violence ne s'était produite depuis qu'elle avait commencé.

Le jour où j'avais le privilège de ne pas pouvoir voir, la séance semblait suivre son cours habituel. M. Ray venait de terminer une de ses critiques obtuses, et nous étions tous silencieux. Je dis : "Puisque je ne peux pas voir, pourriez-vous me dire quelle expression a Linda maintenant ?" Il y eut une longue interruption, puis avec une voix qui avait toutes les peines du monde à ne pas laisser percevoir son émotion, il répondit : "Elle a l'air très triste." Je lui demandai comment il le savait, il dit avec une difficulté encore croissante : "Il y a des larmes dans ses yeux et sur son visage."

Pendant le silence qui suivit, je l'entendis se lever et se rapprocher d'elle.



### **Les auteurs**

Moshe LANG est un thérapeute familial hautement apprécié en Australie et dans le monde anglo-saxon. Il dirige le centre de thérapie familiale de Williams Road, préside le Comité de rédaction de l'*Australian and New Zealand Journal of Family Therapy* et a présidé récemment l'Association des thérapeutes familiaux de Victoria. Il pratique et enseigne la psychologie et la thérapie familiale à Melbourne depuis plus de vingt ans.

Il est l'auteur de nombreux articles de clinique et de recherche parus dans des journaux spécialisés et a publié récemment avec Peter McCallum "A family in therapy" (Mc Phae Gribble/Penguin Book)

Né en Israël, il immigra en Australie et étudia la psychologie à l'Université de Melbourne. Il a été psychologue-chef à la Clinique Bouverie pendant quinze ans.

Tesse LANG a fait ses études de médecine à l'Université de Melbourne. Elle a travaillé plusieurs années à l'Hôpital Royal de Melbourne avec des enfants atteints de maladie du sang. Elle a participé au sein d'une équipe multidisciplinaire de l'hôpital Caulfield à la réhabilitation de patients cardiaques, conseillant les patients et leurs familles.

Elle est co-auteur de quelques articles scientifiques et avec son époux Moshe, de "Debbie and her slurping Stomach", récit de la thérapie réussie d'une famille dont une fille souffrait d'anorexie mentale.

**Corrupting the Young and other stories of a family therapist** ici traduit, est leur premier texte pour le grand public.

**POSTFACE****par Max CORNWELL,**

Rédacteur en chef

Australian and New Zealand Journal of Family Therapy

Parfois notre travail de psychothérapeutes nous mène en des endroits inhabituels. En général pourtant, nous n'avons pas à voyager loin. Nous nous contentons de nous asseoir sur une chaise et d'écouter ; la conversation fait le reste. Ça peut être l'histoire d'une vie inhabituelle, un problème inhabituel, une solution ou une manière de percevoir inhabituelles qui nous entraînent en un territoire inconnu et intéressant. Et nous nous rendons compte que l'inhabituel nous aide à voir à nouveau et plus clairement ce que nous tenions pour acquis.

Moshe Lang a parcouru plus de chemin que beaucoup, réunissant au long des années du matériel sur le comment et le pourquoi les gens vivent ; comme tout voyageur expérimenté, il a un penchant pour la couleur locale, pour l'histoire à usage interne plutôt que pour les visites guidées des façades imposantes et des monuments officiels. Il a appris depuis longtemps à ne jamais manger dans les grands hôtels touristiques, il sait que le vrai plaisir de la vie se trouve dans les petits coins loin de la grand'route. Il est au mieux avec le patron et le personnel mais n'est que très rarement familier. Qui plus est, il n'est jamais condescendant ou flagorneur. Comme il a coutume de dire : "le plus important est d'arriver à bon port en profitant du voyage". Ou encore, en d'autres termes : "inutile de faire de la chirurgie à cœur ouvert quand un sachet de potage-minute suffit". D'origine juive, vivant en Australie depuis des années, il est tout à son aise selon la tradition ancestrale pour raconter des histoires, échanger des anecdotes, quand la bonne conversation est une valeur en soi, quand chacun peut y prendre part, quand les auditeurs sont souvent laissés libres de trouver leur propre conclusion...

Tesse Lang est une observatrice acérée. Elle est le lien entre le monde de la thérapie et l'expérience universelle de tous les jours. Son humour, doublé du refus d'une approche ésotérique trop cérébrale du comportement humain, donne à ces histoires leur corps et leur punch.

Il faut de nombreuses années de discipline pour ciseler une matière brute de travail avec une telle perfection. Cela demande aussi de la persévérance, du courage, et la capacité de reconsidérer le vécu selon plusieurs angles.



Ces histoires témoignent d'une attitude constante de respect et de modestie, de prudent optimisme, de bon vouloir et d'humour étincelant. C'est le premier livre de ce genre publié en Australie. En plus d'offrir bon nombre d'éclairages sur l'expérience professionnelle et les pensées de l'un des meilleurs thérapeutes d'Australie, il permet d'établir un pont entre le cabinet du soignant (trop souvent clos sur lui-même) et le grand public.

**Quelques explications sur ces  
PETITES HISTOIRES D'UN THERAPEUTE FAMILIAL  
qui ne sont pas des fables**

**LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE**

Texte de La Fontaine

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse,  
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce ;  
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner  
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.  
La feinte est un pays plein de terres désertes ;  
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.  
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :  
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.  
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,  
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,  
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins  
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),  
Racan commence ainsi : "Dites-moi, je vous prie,  
Vous qui devez savoir les choses de la vie,  
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,  
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,  
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.  
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :  
Dois-je dans la province établir mon séjour,  
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?  
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :  
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.  
Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;  
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter."  
Malherbe là-dessus : "Contenter tout le monde !  
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

"J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son Fils,  
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,  
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,  
Allaient vendre leur Ane, un certain jour de foire.  
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,  
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;  
Puis cet homme et son Fils le portent comme un lustre.  
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre !  
Le premier qui les vit de rire s'éclata :  
"Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?  
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense."  
Le Meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;  
Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.

L'Ane, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,  
 Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure ;  
 Il fait monter son Fils, il suit, et d'aventure  
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.  
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :  
 "Oh là oh, descendez, que l'on ne vous le dise,  
 Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !  
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.  
 - Messieurs, dit le Meunier, il vous fait contenter."  
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,  
 Quand trois filles passant, l'une dit : "C'est grand honte  
 Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,  
 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,  
 Fait le veau sur son Ane, et pense être bien sage.  
 - Il n'est, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge.  
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez."  
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,  
 L'homme crut avoir tort, et mit son Fils en croupe.  
 Au bout de trente pas, une troisième troupe  
 Trouve encore à gloser. L'un dit : "Ces gens sont fous !  
 Le Baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.  
 Hé quoi ? charger ainsi cette pauvre bourrique !  
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?  
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.  
 - Parbieu ! dit le Meunier, est bien fou du cerveau  
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.  
 Essayons toutefois si par quelque manière  
 Nous en viendrons à bout." Ils descendent tous deux.  
 L'Ane se prélassant marche seul devant eux.  
 Un quidam les rencontre, et dit : "Est-ce la mode  
 Que Baudet aille à l'aise, et Meunier s'incommode ?  
 Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?  
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.  
 Ils usent leurs souliers, et conservent leur Ane.  
 Nicolas, au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,  
 Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.  
 Beau trio de baudets !" Le Meunier repartit :  
 "Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;  
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,  
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,  
 J'en veux faire à ma tête." Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;  
 Allez, venez, courez ; demeurez en province ;  
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement ;  
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement."

Sans une décision - au reste arbitraire - cette fable de La Fontaine pourrait continuer indéfiniment au gré des réflexions des divers passants rencontrés par le meunier...

Nous avons décidé de sous-titrer ce livre "histoires" non sans avoir considéré d'autres vocables : anecdotes, comptes rendus, contes, souvenirs, études de cas, etc... mais aucun n'était parfait et nous reconnaissons l'impropriété du terme "histoires" pour décrire ce qui est ici rédigé.

Il y a ensuite le point du "thérapeute familial". C'est un peu une fausse piste mais psychologue, psychothérapeute, psychodramatiste n'eût pas été plus juste. Familial suggère que les autres relations d'intimité sont exclues. Mais thérapeute individuel, d'enfant, conjugal ou autre aurait-il été préférable ?

Aussi, nonobstant les limitations du langage, la meilleure description semblait bien être "petites histoires d'un thérapeute familial".

Comme le montre ce préambule, choisir les mots est difficile. C'est peut-être pourquoi beaucoup de gens choisissent de rester silencieux, pourquoi ils ont de la difficulté à communiquer et pourquoi sans doute pour nous c'est une grosse erreur que d'avoir écrit ce livre !

A la maison le soir nous nous racontons notre journée. De temps en temps une histoire particulière se loge dans ma tête ou bien émeut spécialement Tesse. Ce sont ces histoires que nous avons écrites.

Nous réservons les lundi et mardi matin à la rédaction. D'abord, nous décidons quelle histoire travailler. Nous allons nous promener et je raconte l'histoire. Parfois Tesse m'écoute jusqu'au bout, le plus souvent elle m'interrompt par des questions ou des commentaires. Puis, nous discutons de ce qu'il faut inclure, du point de départ, du ton, des modifications à apporter et de la manière de terminer.

De retour à la maison Tesse écrit l'histoire, parfois comme je la raconte, parfois à son idée, en général en mélangeant nos deux inspirations. Elle me la relit. Nous en discutons et la transformons, ensuite plusieurs de nos amis la liront et commenteront.

Les histoires sont suffisamment changées pour déguiser l'identité des personnes en cause. Parfois ces personnes elles-mêmes ont lu et commenté les histoires.

Bien que notre souhait soit d'écrire un livre qui comble le fossé entre les professionnels et le public, nous nous sommes souvent trouvés partagés. Je réclamaï des explications plus longues et détaillées selon l'usage académique, étant conduit malgré moi à m'adresser au lecteur spécialisé. Je craignais qu'une trop grande simplification ne minimise les drames humains que nous décrivions.

Tesse voulait de la simplicité, de la concision et le l'impact, sa sympathie allant au lecteur tout venant. Elle redoutait que des explications trop longues ne fassent insulte à l'intelligence des lecteurs voire ne les ennuiant. En fin de compte, nous avions peur de tomber dans l'entre-deux et de ne toucher personne.

## **REMERCIEMENTS**

Ce livre a surgi dans un contexte social vivant. Nous voudrions souligner la contribution de nombreux amis et collègues que nous ne pouvons tous citer.

Nous remercions beaucoup Max Cornwell pour ses encouragements et ses précieux commentaires pendant la rédaction du livre et pour sa judicieuse postface ; Judy Bierwith pour ses nombreuses et utiles suggestions éditoriales ; Renée Gordon, pour son enthousiasme, pour son aide à mettre le livre sur pied, pour son attentive publication ; l'Australian and New Zealand Journal of Family Therapy qui nous a donné l'occasion de publier certaines de ces histoires et nous a permis de les inclure dans ce livre, et tous les autres.



Ce livre est écrit :

Pour mes patients qui l'ont rendu possible en me confiant leurs expériences. Découvrir que d'autres avaient vécu des choses similaires les a aidés à les percevoir plus clairement, les a réconfortés puisqu'ils n'étaient pas les seuls dans la peine et leur a donné l'espoir de solutions comparables.

Pour mes étudiants, en retour de tout ce qu'ils m'ont appris.

Pour mes amis afin qu'ils nous racontent leurs propres histoires.

Pour Tesse, Esther, Con et moi afin que ces histoires nous laissent tranquilles.

Pour nos lecteurs.

Nabokov a dit : "La bonne littérature chatouille l'échine".

Nathan Ackerman a dit : "La bonne thérapie familiale chatouille les défenses"

Si nous sommes parvenus à chatouiller votre imagination, ce sera déjà bien.

Moshe et Tesse LANG





**Achevé d'imprimer  
le 14 novembre 1989  
sur les presses de l'imprimerie LANDAIS  
93160 NOISY-LE-GRAND  
pour le compte des Editions  
ATELIER ALPHA BLEUE  
5, rue Sainte-Anastase - 75003 PARIS  
Tél. : (1) 42.72.74.62**



